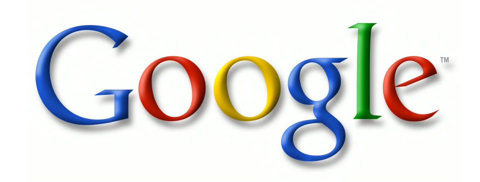
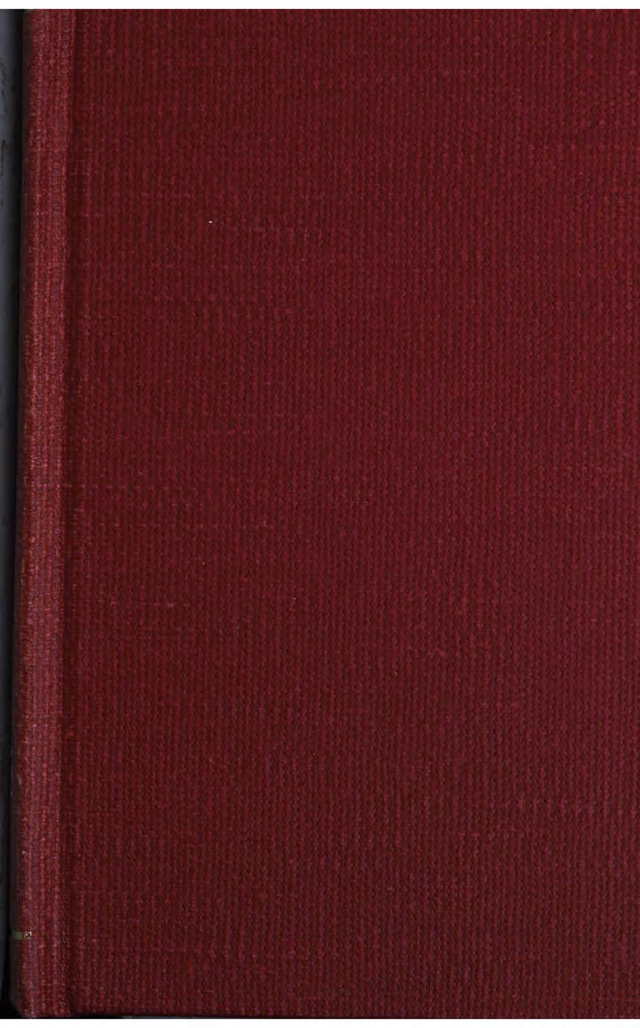
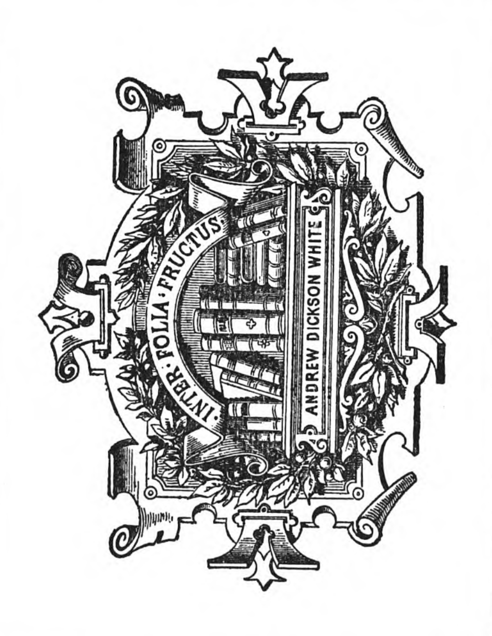







INTER·FOLIA·FRUCTUS
ANDREW DICKSON WHITE



LA GAULE ROMAINE

COULOMMIERS. — TYPOGR. PAUL BRODARD ET Cie

LA
GAULE ROMAINE

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ET LES MONUMENTS ANCIENS

Ouvrage contenant 31 figures.

[Publiée par B. Zeller]

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

LA GAULE ROMAINE

I

LA GAULE DEPUIS LA MORT DE CÉSAR JUSQU'A L'AVÉNEMENT D'AUGUSTE.

(44-30 avant J.-C.)

1. — ANTOINE, LIEUTENANT DE CÉSAR, CÉLÈBRE, DANS L'ORAISON FUNÈBRE DU DICTATEUR, LA CONQUÊTE DE LA GAULE.

« Elle est domptée maintenant, cette Gaule qui jadis jeta sur nous les Ambrons et les Cimbres. Tout entière elle est livrée au labour, comme l'Italie elle-même. On ne navigue pas seulement sur le Rhône et sur la Saône, mais sur la Meuse, sur la Loire, sur le Rhin lui-même, et sur l'Océan. Ces noms auparavant étaient à peine connus de nous et nous ignorions ce qu'ils voulaient dire. Ces mondes inexplorés, le génie de César les a rendus accessibles [1]. »

1. Dion Cassius, liv. XLIV, ch. XLII. Cet historien sera une des sources principales de nos extraits. Né à Nicée, en Bithynie, vers l'an 155 de l'ère chrétienne, Dion Cas-



§ 2. — FONDATION DE LYON (44 av. J.-C.).

Cet épisode se passe pendant qu'Antoine, lieutenan de César, et Octave, son fils adoptif, se disputent l succession du vainqueur des Gaules.

« Le Sénat, voulant empêcher Lépide [1] et Plancus de se réunir avec Antoine, leur ordonna de demeurer en Gaule et leur commanda de fonder une ville en faveur de ceux qui jadis avaient été chassés de Vienne Narbonnaise par les Allobroges et qui étaient venus s'établir au confluent du Rhône et de la Saône. Ces deux Romains alors bâtirent la ville appelée *Lugudunum* et aujourd'hui nommée *Lugdunum* [3]. »

« La ville de Lugdunum s'élève au centre même de la Gaule, et, par sa situation au confluent de deux grands fleuves et à proximité des différentes parties de la contrée, elle en est pour ainsi dire l'*acropole* ou la citadelle [4]. »

sius fut sénateur, édile, gouverneur de diverses provinces, telles que la Dalmatie et la Pannonie supérieure, sous les empereurs Commode, Pertinax et Alexandre Sévère. Ses derniers jours furent employés à la composition de *l'Histoire générale de Rome,* depuis les temps primitifs jusqu'au règne d'Alexandre Sévère. Elle se composait de LXXX livres. Le temps en a détruit plusieurs. C'est un historien exact dans l'exposé des faits et impartial dans l'appréciation des hommes et des choses.

1. Le triumvir.
2. Munatius Plancus.
3. Dion Cassius, liv. XLVI, ch. L.
4. Strabon, liv. II, ch. XI. Géographe grec, né à Ama-

§ 3. — LES TRIUMVIRS, APRÈS L'ENTREVUE DE BOLOGNE, SE PARTAGENT LES GAULES (44 av. J.-C.).

« Octave, Marc-Antoine et Lépide se partagèrent l'empire. Lépide eut l'Espagne et la Gaule Narbonnaise, Antoine tout le reste de la Gaule en deçà et au delà des Alpes. La première en deçà était appelé *Gallia togata*, parce qu'elle semblait plus pacifiée que le reste de la Gaule et que ses habitants avaient déjà adopté l'habillement que les Romains portent à la ville. L'autre était la Gaule chevelue (*comata*), parce que ses peuples se distinguaient des autres par la longueur de leur *chevelure* [1]. »

§ 4. — OCTAVE ET AGRIPPA AFFERMISSENT LA DOMINATION ROMAINE EN GAULE.

« Octave, ayant laissé à M. Vipsanius Agrippa [2] le soin de la guerre contre Sextus Pompée, partit lui-

sée (Cappadoce) vers l'an 50 av. J.-C. Il vécut jusqu'à l'époque de l'empereur Tibère. Sa géographie générale est écrite en XVII livres; Strabon est un écrivain judicieux, quelquefois profond. Nous nous servons pour les extraits de cet auteur de la traduction de M. Amédée Tardieu, publiée à la librairie Hachette.

1. Dion Cassius, liv. XLVI, ch. LV.

2. Un des meilleurs généraux d'Octave, auquel fut dû le succès des batailles du Nauloque et d'Actium; devint plus tard gendre d'Auguste par son mariage avec Julie et collègue de l'empereur dans la censure. Il mourut l'an 12 av. J.-C.



même pour la Gaule, dont il avait essayé auparavant de s'emparer par ses lieutenants; il n'avait pu, jusqu'à ce moment, y réussir, à cause de l'influence des partisans d'Antoine; mais il parvint à s'en rendre maître quand il s'y rendit en personne et se concilia les légions qui tenaient garnison dans cette contrée. Il conserva la Gaule dans le nouveau partage qui eut lieu entre les triumvirs [1]. »

Le même historien nous montre, quelques années après,

« Agrippa occupé à faire aux Gaulois révoltés une guerre où, le second des Romains [2], il franchit le Rhin à main armée [3]. » (37 av. J.-C.)

Mais la guerre civile recommence bientôt entre les triumvirs. Agrippa est rappelé. Les Gaulois, comme les autres provinciaux de l'Occident, conservent, pendant quelque temps, à la faveur des troubles de Rome, une demi-liberté et, avec elle, les croyances druidiques, la langue et les mœurs nationales, que rien encore n'avait sérieusement ébranlées. Les légions de Gaule et la Gaule en général restent fidèles à l'héritier de César. Si les lieutenants d'Octave y maintiennent l'ordre, ils garantissent aussi la province contre les incursions d'outre-Rhin. On le voit par le passage suivant :

« Dans les fêtes qui suivirent le retour d'Auguste, vainqueur à Actium, on célébra le premier jour sa

1. Dion Cassius, liv. XLVIII, ch. XX, XXVIII.
2. Après César.
3. Dion Cassius, liv. XLVIII, ch. XLIX.

victoire sur divers peuples et entre autres sur les peuplades celtes et gauloises. C. Carinas en effet dompta les Morins et quelques autres qui avaient pris part à leur soulèvement, et repoussa les Suèves qui avaient passé le Rhin à main armée. (Les Suèves appartiennent en quelque sorte aux Celtes et, à proprement parler, habitent au delà du Rhin, car beaucoup d'autres parmi ces peuples s'attribuent le nom des Suèves.) Après la victoire d'Actium, Auguste ferma le temple de Janus, quoiqu'il y eût encore en armes les Trévires, qui avaient entraîné les Celtes dans leur mouvement, les Cantabres, les Vaccéens et les Astures; les uns furent soumis par Taurus Statilius, les autres par Gallus Nonius; néanmoins des troubles fréquents éclatèrent successivement chez chacun de ces peuples [1]. »

1. Dion Cassius, liv. LI, ch. xx, xxi et xxii.



II

LA GAULE SOUS AUGUSTE. ORGANISATION DE LA CONQUÊTE ET SOULÈVEMENTS DES PEUPLES VAINCUS.

(30 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.)

§ 1. — RÉORGANISATION DE LA GAULE AU COMMENCEMENT DU RÈGNE D'AUGUSTE. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Vainqueur à Actium, Auguste, après avoir affermi son autorité dans Rome et dans l'Italie, visita la Gaule transalpine et fit une nouvelle division de cette contrée (27 av. J.-C.).

« Auguste partit de Rome avec une armée l'an de Rome 727. Il ne voulait que traverser la Gaule pour passer en Bretagne; mais il s'y arrêta, parce que les affaires y étaient encore en désordre, à cause des guerres civiles qui avaient suivi immédiatement la conquête. Il fit le dénombrement des Gaulois et régla leur état civil et politique. Il passa de là en Espagne[1]. »

1. Dion Cassius, liv. LIII, ch. XXII.

« Auguste divisa la Gaule en quatres parties : il fit de l'ancienne Celtique [1] la province *Narbonitide* ou *Narbonnaise*, maintint l'*Aquitaine* telle qu'elle était du temps de César, si ce n'est qu'il y annexa quatorze des peuples compris entre la Garonne et la Loire, puis, ayant distribué le reste de la Gaule en deux provinces, il rattacha l'une à Lugdunum [2], en lui donnant pour limite le cours supérieur du Rhin, et assigna l'autre aux Belges [3].

I. Narbonnaise. — « Le mont Pyréné en forme le côté occidental et le mont Cemmène le côté septentrional; la mer Méditerranée la borne au sud; et le Var forme la limite entre la Narbonnaise et l'Italie. Le temple de Vénus pyrénéenne marque la limite de la Provence et de l'Ibérie.

« La ville de Massilia (Marseille), d'origine phocéenne, est située sur un terrain pierreux; son port s'étend au-dessous d'un rocher creusé en forme d'amphithéâtre, qui regarde le midi et qui se trouve, ainsi que la ville elle-même dans toutes les parties de sa vaste enceinte, défendu par de magnifiques remparts. L'Acropole contient deux temples, l'Ephesium et le temple d'Apollon Delphinien; ce dernier rappelle le culte commun à tous les Ioniens; quant à l'autre, il est spécialement consacré à Diane d'Éphèse. — La constitution de Massalia, avec sa forme aristocra-

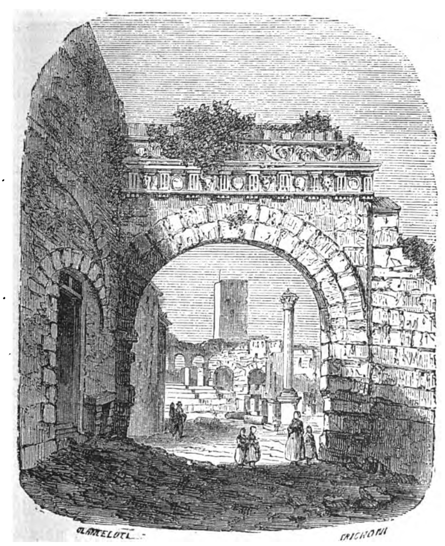
1. La Gaule du sud-est.
2. La Lyonnaise.
3. La Belgique.

tique, peut être citée comme le modèle des gouver-nements. Un premier conseil est établi, qui compt 600 membres nommés à vie et appelés *timouque*. Cette assemblée est présidée par une commission su-périeure de quinze membres chargés de régler le affaires courantes et présidée elle-même par trois d ses membres qui, sous la présidence enfin de l'u d'entre eux, exercent le souverain pouvoir. Les Mas-saliotes occupent un territoire dont le sol, favorabl à la culture de l'olivier et de la vigne, est, en revan-che, par sa nature âpre, beaucoup trop pauvre e blé; aussi les vit-on, dit le principe, chercher à uti-liser de préférence les conditions heureuses où ils s trouvaient placés pour la navigation et le commerc maritime. — Massalia possède des *cales* ou abris pou les vaisseaux et tout un arsenal; mais les habitant n'ont plus ce grand nombre de vaisseaux qu'ils pos-sédaient naguère. Ce qu'ils comptent aujourd'hui d beaux esprits se porte avec ardeur vers l'étude d la rhétorique et de la philosophie. — César et le princes ses successeurs, en souvenir de l'ancienn alliance de Rome et de Massilia se sont montrés indul-gents pour les fautes qu'elle a commises pendant l guerre civile et lui ont conservé l'autonomie don elle a joui de tout temps, de sorte qu'aujourd'hui ell n'obéit pas, non plus que les villes qui dépenden d'elle, aux préfets envoyés de Rome pour adminis-trer la province.

« Après Massilia, Narbonne est le plus grand *empo-rium* ou marché de ses contrées. Il y a pourtant su les bords du Rhône une autre ville la ville d'Arelat



(Arles), dont le marché ne manque pas non plus d'importance. Une station navale, fondée naguère par César-Auguste sous le nom de Forum Julii (Fréjus), se trouve à 600 stades de Massilia.

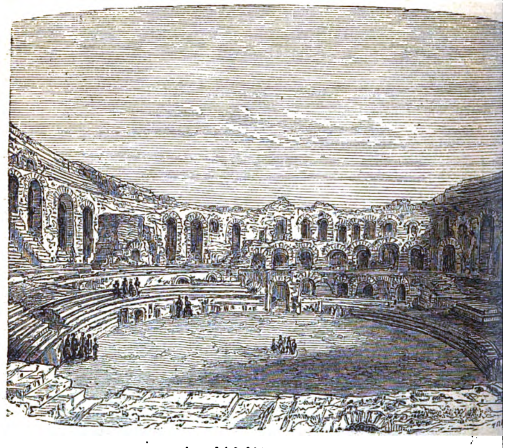


Porte de l'amphithéâtre d'Arles.

« Dans le pays compris entre les Alpes et le Rhône, nous trouvons d'abord les *Salyens*, dont le territoire mesure 500 stades [1] jusqu'au Druentias (Durance);

1 Le stade est une mesure de longueur qui compre-

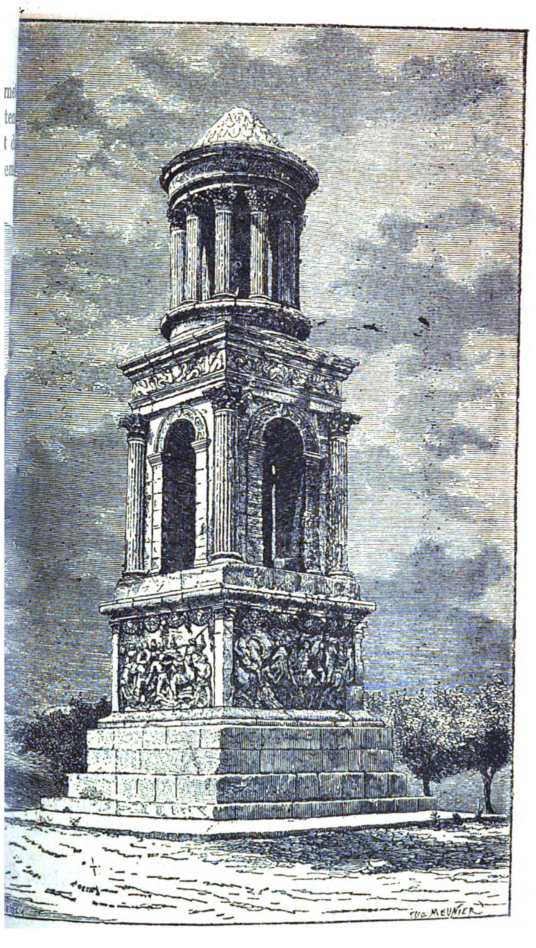
puis le bac nous passe à Cavallion, et là nous met tons le pied sur le territoire des *Cavares*, qui s'éten à son tour jusqu'au confluent de l'Isar (Isère) et d Rhône, c'est-à-dire jusqu'au point où le mont Cem



Amphithéâtre d'Arles.

mène vient en quelque sorte rejoindre le Rhône. Depuis le Druentias jusqu'ici, la distance parcourue est de 700 stades. Seulement, tandis que les Salyens (dans les limites que nous avons marquées) occupent à la fois la plaine et les montagnes qui la dominent,

nait 600 pieds grecs, ce qui vaut un huitième du mille romain ou 185 mètres.



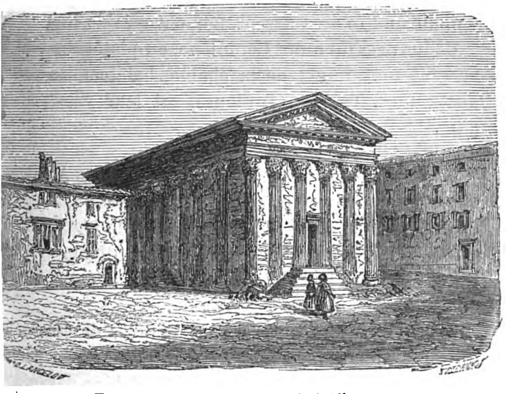
Mausolée dn Saint-Remi.

les Cavares ont au-dessus d'eux, dans la montagne les *Vocontiens*, les *Tricoriens*, les *Iconiens* et les *Médylles*. Il y a encore d'autres rivières qui, entre le Druentias et l'Isar, descendent des Alpes pour s'unir au Rhône; nous en citerons deux notamment qui entourent Luerion, la ville des Cavares, et qui confondent leurs eaux avant de se jeter dans le fleuve, et une troisième, le Salgas, qui a son confluent près de la ville de Vindalum, à l'endroit même où Cnæus Domitius Ænobarbus tailla en pièces, dans une grande bataille rangée, plusieurs myriades de Gaulois. Dans ce même intervalle du Druentias et de l'Isar, on remarque plusieurs places importantes, telles que Avenion (Avignon), Arausion et Aeria, ville bien nommée, nous dit Artémidore, en ce qu'elle occupe tout au haut d'une montagne fort élevée, une situation vraiment *aérienne*.

« Depuis l'Isar jusqu'à Vienne, capitale des *Allobroges*, qui s'élève sur les bords du Rhône, il y a 300 stades. En général, les Allobroges vivent dispersés dans les bourgs; toute la noblesse pourtant habite Vienne, simple bourg aussi dans l'origine, bien qu'elle portât déjà le titre de métropole de toute la nation, mais dont ils ont fini par faire une ville. Elle est située sur le Rhône. Ce fleuve, descendu des Alpes après avoir traversé le lac Léman, se répand dans les plaines du pays des *Allobroges* et des *Ségosiaves*, et reçoit l'Arar, près de Lugdunum, ville des Ségosiaves. L'Arar (Saône) forme la limite entre les *Séquanes*, les *Æduens* et les *Lingons*.

« De l'autre côté du fleuve, ce sont les *Volces*, dits

Arécomisques. Narbonne passe pour être leur port; il serait plus juste de dire qu'il est celui de la Gaule entière, tant elle surpasse les autres villes maritimes par l'importance et l'activité de son commerce. Les Volces touchent au Rhône et voient s'étendre en face d'eux, sur la rive opposée, les possessions des Salyens



Temple d'Auguste et de Livie à Vienne.

et des Cavares (disons mieux, des Cavares seuls), car le nom de ce peuple l'a emporté sur tous les autres, et l'on commence à ne plus appeler autrement les barbares de cette rive, lesquels d'ailleurs ne sont plus, à proprement parler, des *barbares*, vu qu'ils tendent de plus en plus à prendre la physionomie romaine, adoptant tous la langue, les mœurs, voire même quelques-uns les institutions des Ro-

mains. La métropole des Arécomisques est Nemausus (Nîmes), située sur la route qui conduit d'Ibérie en Italie, et qui a sous sa dépendance vingt-quatre bourgs. Elle jouit du *droit latin*, c'est-à-dire que quiconque y a été revêtu de l'édilité ou de la questure devient par cela seul citoyen romain, et le même privilége dispense la nation tout entière d'obéir aux ordres des préfets envoyés de Rome.

« Plus près du mont Cemmène, ou plutôt sur tout le versant méridional de la chaîne, habitent les Volces Tectosages. Tolossa (Toulouse) est leur ville principale.

II. Aquitaine. — « Parlons à présent des Aquitains et de ces quatorze peuples de race *galatique* ou gauloise, habitant entre le Garounas et le Liger (Loire), et en partie aussi dans la vallée du Rhône et dans les plaines de la Narbonnaise, qui ont été réunis administrativement à l'Aquitaine.

« Les Aquitains diffèrent des peuples de race gauloise tant par leur constitution physique que par la langue qu'ils parlent, et ressemblent bien davantage aux Ibères. Ils ont pour limite le cours du Garounas et sont répandus entre ce fleuve et le mont Pyréné. On compte plus de vingt peuples aquitains, mais tous faibles et obscurs. Ainsi délimitée, l'Aquitaine formait une province trop peu étendue; c'est pourquoi on l'a accrue de tout le pays compris entre le Garounas et le Liger.

« C'est entre les *Bituriges-Vibisques* et les *Santons* (Saintes), deux peuples de race gauloise, que le Ga-



rounas débouche dans l'Océan. Les Bituriges-Vibisques sont les seuls étrangers dont les possessions se trouvent enclavées parmi celles des Aquitains ; mais ils ne font pas partie pour cela de leur confédération. Ils ont leur *emporium* ou marché principal à Burdigala (Bordeaux), ville située au fond d'un estuaire que forment les bouches du Garounas. En général, tout le long de l'Océan, le sol de l'Aquitaine est sablonneux et maigre, et, à défaut des autres céréales, ne produit que du millet pour la nourriture de ses habitants (Landes). Dans les plaines de l'intérieur, ainsi que dans la partie montagneuse, le sol de l'Aquitaine est de meilleure qualité. Il est notamment fertile chez les *Convenes* et les *Auscii* (Auch).

« Voici maintenant quels sont les peuples compris entre le Garounas et le Liger qui ont été annexés à l'Aquitaine : les *Éluens* d'abord, dont le territoire commence à partir du Rhône ; immédiatement après les Éluens, les *Vellaves*, qui faisaient naguère partie de la nation des Arvernes (Auvergne) ; puis les *Arvernes* eux-mêmes, les *Lémovices* et les *Pétrocoriens*, auxquels il faut ajouter les *Nitiobriges*, les *Cadurques* et les *Bituriges-Cubes* ; sur le littoral, les *Santons* et les *Pictons* (Saintonge et Poitou) ; enfin les *Rutènes* et les *Gabales*, sur les confins de la Narbonnaise. Il y a de belles forges chez les Pétrocoriens, ainsi que chez les Bituriges-Cubes, des fabriques de toile de lin chez les Cadurques et des mines d'argent chez les Rutènes et les Gabales.

« C'est dans le voisinage du Liger que sont établis les Arvernes ; ce fleuve baigne les murs de Nemossus,

leur capitale, puis il passe à Cenabum (Orléans), principal emporium ou marché des Carnutes. »

III et IV. Lyonnaise et Belgique. — « A la province d'Aquitaine et à la Narbonnaise succède une autre région, qui, partant du Liger et du haut Rhône, autrement dit de la portion du Rhône comprise entre sa source et la ville de Lugdunum, s'étend jusqu'au Rhin et borde ce fleuve dans tout son cours. La partie haute de cette région, j'entends celle qui avoisine les sources des deux fleuves, les sources du Rhin et celles du Rhône, s'étendant ensuite à peu près jusqu'au milieu de la plaine, relève de Lugdunum; quant au reste du pays, lequel se prolonge jusqu'à l'Océan, on en a fait une autre province, attribuée politiquement aux Belges.

« La ville de Lugdunum s'élève, adossée à une colline, au confluent de l'Arar et du Rhône. Il n'y a pas dans toute la Gaule, à l'exception cependant de Narbonne, de ville plus peuplée, car les Romains en ont fait le centre de leur commerce, et c'est là que leurs préfets font frapper toute la monnaie d'or et d'argent.

« Lugdunum est en même temps le chef-lieu du territoire des *Ségosiaves*, lequel se trouve compris entre le Rhône et le Doubs. Entre le Doubs et l'Arar, ce sont les *Æduens* qui habitent, les *frères* du peuple romain. La place forte de Bibracte (Autun) leur appartient.

« Des différents peuples qui bordent le Rhin, les *Helvètes* se présentent à nous les premiers : c'est sur



leur territoire en effet, au mont Adulas, que se trouvent les sources du fleuve. Aux Helvètes, le long des bords du Rhin, succèdent les *Séquanes* et les *Médiomatrices* et, compris parmi ces derniers, les *Tribocques*, peuple germain, enlevé naguère à ses foyers et transporté là de la rive opposée du fleuve. Le mont Jurasius (Jura), situé dans le pays des Séquanes, sert de ligne de démarcation entre ce peuple et les Helvètes. Au-dessus maintenant des Helvètes et des Séquanes, dans la direction du couchant, habitent les *Æduens* et les *Lingons* (Langres).

« Au-dessus des Médiomatrices et des Tribocques, sur le Rhin, habitent les *Trévires*. Juste vis-à-vis, sur la rive opposée, étaient établis les *Ubiens* avant qu'Agrippa les eût transportés de leur plein gré de ce côté-ci du fleuve [1]. Les *Nerviens*, qui succèdent immédiatement aux Trévires, sont aussi d'origine germanique. Puis viennent les *Ménapes*, qui habitent, eux, aux bouches mêmes et des deux côtés du Rhin, parmi des marais et des bois, ou plutôt parmi des halliers touffus et épineux. Les *Sugambres*, autre peuple germain, sont établis dans le voisinage immédiat des Ménapiens. Enfin, au-dessus de la vallée même du fleuve et tout le long de la rive droite, habitent les Suèves, Germains aussi d'origine, mais qui surpassent de beaucoup les autres peuples de la même race par leur nombre et leur puissance militaire. A mesure que les peuples placés devant eux déposent

1. A Colonia Agrippinensis (Cologne).

les armes et traitent avec les Romains, les Suèves ne manquent jamais de prendre violemment leur place, comme pour faire renaître la guerre de ses cendres.

« A l'ouest des Trévires et des Nerviens habitent les *Sénons* (Sens) et les *Rèmes* (Reims), auxquels il faut ajouter les *Atrébatiens* et les *Éburons*; puis, à la suite des Ménapes, sur littoral même, viennent les Morins, et après eux les *Bellovaques* (Beauvais), les *Ambianiens* (Amiens), les *Suessions* (Soissons) et les *Calètes* (pays de Caux), jusqu'à l'embouchure du Séquanas (Seine). Nous nommerons encore, dans le bassin même du Séquanas, les *Parisii*, qui occupent une île du fleuve et ont pour ville Lucotocia, les *Meldes* (Meaux), les *Lexoviens*, dont le territoire borde l'Océan; mais ce sont les Rèmes qui forment la nation la plus considérable de cette partie de la Gaule, et comme Duricortora, leur capitale, est en même temps la ville la plus peuplée du pays, c'est elle naturellement qui sert de résidence aux préfets envoyés de Rome.

« Les *Vénètes* (Vannes), qui livrèrent à César une grande bataille navale, appartiennent à la Belgique Maritime [1]. »

§ 2. — LA GAULE, PROVINCE IMPÉRIALE (17 av. J.-C.).

« Dans le partage des provinces avec le sénat, Auguste se donna toutes les Gaules, la Narbonnaise, la

1. Strabon, liv. IV, *analyse et extraits.*



Lyonnaise, l'Aquitaine et la Celtique, avec leurs colonies. Quelques-uns des Celtes en effet, que nous appelons Germains, occupent toute la Celtique voisine du Rhin et ont fait donner le nom de Germanie tant à la partie supérieure, c'est-à-dire à celle qui commence aux sources du fleuve, qu'à la partie inférieure, c'est-à-dire à celle qui s'étend jusqu'à l'océan Britannique. Plus tard, Auguste rendit au peuple la Narbonnaise [1].

« Les provinces de l'empereur étaient celles où il se trouvait plus d'une légion de citoyens; on y envoyait pour les gouverner des magistrats choisis par l'empereur lui-même, la plupart du temps d'anciens préeurs, aussi d'anciens questeurs, ou même des personnages ayant exercé quelque autre magistrature. Ceux-là appartenaient à l'ordre des sénateurs; parmi les chevaliers, l'empereur choisissait lui-même les tribuns militaires, pour les déléguer, les uns seulement dans les villes jouissant du droit de cité, les autres dans les villes étrangères, suivant les règlements de César lui-même; les procurateurs (c'est le nom de ceux qui percevaient les revenus publics et qui faisaient les dépenses qui leur étaient prescrites), tirés soit de l'ordre des chevaliers, soit des affranchis, étaient envoyés indifféremment par l'empereur dans les provinces du peuple et dans les siennes; les proconsuls cependant levaient eux-mêmes des impôts dans les pays qu'ils gouvernaient.

« L'empereur donnait aussi ses instructions aux

1. Dion Cassius, liv, LIII, ch. XII.



procurateurs, aux proconsuls et aux propréteurs pour que, en se rendant dans leurs provinces, ils fussent instruits avec précision de ce qu'ils avaient à faire.

« Il fut en outre établi qu'ils auraient, eux et les autres magistrats, un traitement; car, auparavant, c'étaient des entrepreneurs qui s'engageaient vis-à-vis du trésor public à fournir aux gouverneurs de provinces tout ce qui leur était dû en vertu de leur fonction. Leur traitement ne fut pas uniformément le même pour tous : il fut fixé en raison des nécessités et des circonstances particulières.

« On adopta, à l'égard de tous ces magistrats, des dispositions en vertu desquelles ils ne devaient faire d'enrôlements ni lever des sommes au delà de ce qui avait été déterminé d'avance, à moins d'un décret du sénat ou d'un ordre de l'empereur; il leur fut prescrit de quitter la province dès l'arrivée de leur successeur, de ne pas s'attarder en route et d'être de retour à Rome dans le délai de trois mois [1]. »

§ 3. — SÉJOUR D'AUGUSTE EN GAULE (15-12 av. J.-C.).

« Agrippa avait été chargé du gouvernement des Gaules. Ces peuples étaient en proie à des séditions intestines et harcelés par les Germains (19 av. J.-C.) [2]. »

1. Dion Cassius, liv. LIII, ch. XV
2. Dion Cassius, liv. LIV, ch. XI.

L'empereur jugea bientôt sa présence nécessaire dans la province.

« Auguste (après avoir adopté les deux fils d'Agrippa, Caius et Lucius, et les avoir déclarés héritiers de l'empire) partit donc pour la Gaule, sous le consulat de L. Domitius et de P. Scipion, et prit pour prétexte les guerres qui s'y étaient élevées (an 15 av. J.-C.).

« Les Cammunii et le Venones, peuples des Alpes, qui avaient pris les armes, furent domptés par P. Silius. La plus grande des luttes qu'eurent alors à soutenir les Romains fut la guerre contre les Celtes. Les Sicambres, les Usipètes et les Tenctères commencèrent par mettre en croix quelques citoyens romains qu'ils surprirent sur leur territoire; puis, franchissant le Rhin, ils ravagèrent la Germanie et la Gaule, et firent tomber dans une embuscade la cavalerie romaine qui leur donnait la chasse; entraînés à sa poursuite, ils rencontrèrent à l'improviste Lollius, gouverneur de la contrée, et le vainquirent aussi. A cette nouvelle, Auguste marcha contre eux, mais la guerre ne fut pas difficile : les barbares, mis au courant des préparatifs de Lollius et de l'expédition d'Auguste, rentrèrent chez eux et acceptèrent la paix en donnant des otages.

« Auguste n'avait donc pas eu besoin de recourir aux armes; il passa cette année et la suivante à mettre ordre aux affaires de la Gaule. Ce pays avait eu en effet beaucoup à souffrir non-seulement des Celtes, mais surtout du procurateur Licinius. Gaulois d'origine, Licinius avait été fait prisonnier par les Romains et avait été esclave de César, qui l'affranchit. Auguste le

nomma procurateur de la Gaule. Joignant l'avidité d'un barbare aux prétentions d'un Romain, Licinius abattit tout ce qui autrefois avait paru plus fort que lui et opprima tout ce qui pour le présent avait quelque puissance. Il leva de grosses sommes, non-seulement pour satisfaire aux exigences des fonctions dont il était chargé, mais il en ramassa également de fortes pour son propre compte, pour son agrément et celui des siens. Il en vint, dans sa méchanceté, à ce point d'audace que, les Gaulois payant leur tribut par chaque mois, il établit quatorze mois dans l'année, soutenant que décembre n'était pas le dernier, mais le dixième, et qu'il fallait conséquemment en compter encore deux, le mois onzième et le mois douzième, et payer l'impôt pour ces deux mois. Cette habileté frauduleuse mit en grand danger Licinius ; les Gaulois, étant venus trouver Auguste, lui adressèrent des plaintes telles que, sur certains points, il ne put s'empêcher de partager leur irritation ; sur d'autres, à vrai dire, il chercha à excuser Licinius, prétendit ignorer certains faits, feignit de ne pas croire quelques autres, et en cacha plusieurs, rougissant d'avoir employé un tel procurateur. Mais Licinius, par un nouvel artifice, les joua tous complétement. Quand il vit la colère d'Auguste et le châtiment qui le menaçait, il mena le prince dans sa maison, et, lui montrant des trésors remplis d'or et d'argent, et nombre d'objets précieux entassés en monceaux : « Maître, dit-il, c'est dans ton intérêt et dans celui des Romains que j'ai rassemblé tout cela, de peur que les habitants de ce pays, possesseurs de tant de richesses, ne fassent défection.



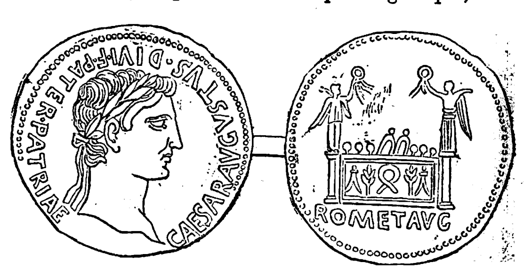
Dis Pater. — Costume civil des Gaulois avec manteau. D'après une statuette du musée de Saint-Germain.

Aussi je les ai toutes conservées pour toi, et je te les donne. » Ce fut ainsi que Licinius, se servant du prétexte que c'était dans l'intérêt d'Auguste qu'il avait énervé la puissance des barbares, trouva son salut [1].

« Après avoir mis ordre à tout dans la Gaule, dans la Germanie, dans l'Espagne, dépensant beaucoup pour chaque ville, recevant beaucoup aussi de quelques-uns, donnant aux unes la liberté et le droit de cité, en privant les autres, Auguste revint à Rome [2]. »

§ 4. — LE TEMPLE D'AUGUSTE A LYON, SYMBOLE DE SOUMISSION ET D'UNION POUR LA GAULE.

« C'est à Lyon qu'on voit ce temple magnifique, hom-



Autel du temple d'Auguste à Lyon.

mage collectif de tous les peuples de la Gaule, érigé en l'honneur de César Auguste ; il est placé en avant

1. Dion Cassius, liv. LIV, ch. XIX, XX, XXI.
2. Dion Cassius, liv. LIV, ch. XXV.

de la ville, au confluent même des deux fleuves, et se compose d'un autel considérable, où sont inscrits les noms de soixante peuples, d'un même nombre de statues, dont chacune représente un de ces peuples, enfin d'un grand *naos* ou sanctuaire [1]. »

§ 5. — CAMPAGNES DE DRUSUS CONTRE LES SICAMBRES. (12-11 av. J.-C.).

De nouveaux efforts sont cependant nécessaires pour affermir la conquête.

« Les Sicambres et leurs alliés, profitant de l'absence d'Auguste et des efforts des Gaulois pour secouer le joug, se préparent à recommencer la guerre. Drusus [2] prévint le soulèvement des peuples soumis en invitant les principaux chefs des Gaulois à la fête qu'ils célèbrent encore aujourd'hui à Lyon au pied de l'autel d'Auguste; puis, attaquant les Celtes au passage du Rhin, il les taille en pièces (12 av. J.-C.). Il passa ensuite chez les Usipètes, qui confinent à l'île des Bataves, et, poussant de là jusque chez les Sicambres, il ravage une grande partie de leur territoire. Il descend alors jusqu'à l'Océan en suivant le cours du Rhin, soumet les Frisiens et pénètre dans le pays des Chauques par le lac Flevo. Mais il manque d'y périr, le reflux de l'Océan ayant laissé ses vaisseaux à sec. Le secours des Frisiens, qui s'étaient joints à lui avec des troupes d'infanterie, lui permit de triompher du

1. Strabon, liv. IV.
2. Beau-fils d'Auguste, fils de Livie, frère de Tibère.

danger. Comme l'hiver approchait, il quitta le théâtre de la guerre, et, de retour à Rome, sous le consulat de Q. Ælius et de Paulus Fabius, on le nomma édile, bien qu'il fût déjà décoré des ornements de la préture[1].

« Au printemps, il partit de nouveau pour la guerre, traversa le Rhin et subjugua les Usipètes. Il jeta un pont sur la Lippe, fit irruption chez les Sicambres, et à travers leur territoire pénétra chez les Celtes et poussa sa pointe jusqu'au Véser; il aurait même passé le fleuve sans le manque de vivres, l'approche de l'hiver, l'apparition d'un essaim d'abeilles dans son camp, présage fâcheux qui, avec les autres motifs, l'empêcha de s'avancer plus loin. Il rentrait en pays ami, lorsqu'il courut un grand danger. Les ennemis lui avaient déjà fait du mal dans diverses embuscades, et finirent par l'enfermer dans un lieu étroit et creux où il faillit périr; l'armée romaine eût certainement été anéantie si, la croyant déjà prisonnière et facile à exterminer d'un seul coup, les ennemis, dans leur imprudente confiance, n'eussent marché contre elle en désordre. Ils furent battus, et, perdant toute leur audace, ils se contentèrent de harceler de loin les Romains sans oser les approcher. Drusus, les méprisant à son tour, élève une forteresse au confluent de la Lippe et de l'Alison et une autre chez les Cattes, sur la rive même du Rhin; tous ces exploits valurent à

1. Il y avait là, en effet, une anomalie. Dans le cours régulier des honneurs tel qu'il était consacré par l'usage et par la tradition, on devait passer par l'édilité avant d'arriver à la préture.

Drusus les ornements du triomphe, la permission de faire à cheval son entrée dans Rome et la puissance proconsulaire au sortir de la préture. Comme Tibère auparavant, Drusus avait été proclamé *imperator* par ses soldats; mais Auguste ne lui confirma pas ce titre, bien qu'il eût lui-même, à la suite de chacun des exploits de l'un et de l'autre, augmenté le nombre de ses salutations impériales [1]. »

§ 6. — MORT DE DRUSUS (an 9 av. J.-C.). SON FRÈRE TIBÈRE CONTINUE A AFFERMIR LA FRONTIÈRE ORIENTALE DE LA GAULE.

« Pendant que Néron (Tibère) faisait la guerre aux Pannoniens, M. Lollius reçut un échec en Germanie. C'était un homme plus jaloux de s'enrichir que de bien faire et tout rempli de vices, qu'il s'étudiait à dissimuler. La perte de l'aigle de la cinquième légion appela César (Auguste) dans les Gaules; le soin et le fardeau de la guerre germanique furent remis à Drusus Claudius, frère de Néron [2]. Drusus possédait

1. Dion Cassius, liv. LIV, ch. XXXII, XXXIII. — Ce passage demande à être commenté. L'empereur est censé commander toutes les armées; car lui seul est dépositaire de l'*imperium* et peut prendre les *auspices*. Les victoires de ses lieutenants lui sont attribuées. Quand un général, suivant la vieille coutume romaine, est proclamé *imperator* sur le champ de bataille, l'empereur prend à son compte cette proclamation et on peut lire sur les inscriptions, à la suite du mot *imperator* qui le désigne, le chiffre qui indique le nombre de fois que ses victoires ou celles de ses lieutenants lui ont valu ce titre. C'est ce qu'on appelle les *salutations impériales*.

2. Allusion aux événements racontés précédemment.

toutes les vertus qu'on tient de la nature et que l'éducation achève. On ne savait ce qu'on devait le plus admirer en lui, de sa capacité militaire ou de ses talents pour le gouvernement. Il alliait, dit-on, à ces qualités un caractère aimable, des mœurs douces, une manière, qui n'appartenait qu'à lui, de vivre avec ses amis comme avec des égaux. Pour les agréments extérieurs, il différait peu de son frère. Vainqueur en grande partie des peuples germaniques, auxquels il avait fait essuyer des défaites multipliées et sanglantes, une cruelle destinée nous le ravit, à trente ans, pendant son consulat. La conduite de la guerre fut transmise à Néron. Il y signala sa valeur et la fortune qui l'accompagnait. Néron parcourut, toujours victorieux, la Germanie tout entière, et, sans rien perdre de ses troupes, qu'il était attentif à ménager, il la réduisit à devenir presque une province tributaire. Alors on offrit à ce général un second triomphe avec un second consulat[1]. »

§ 7. — DÉSASTRE DE VARUS EN GERMANIE. CONSÉQUENCES DE CET ÉVÉNEMENT POUR LES GAULOIS (10 ap. J.-C.).

« César (Tibère) venait de terminer la guerre contre les Pannoniens et les Dalmates. Cinq jours après la consommation de ce grand ouvrage, on reçut de la

1. Velleius Paterculus, ch. XCVII. Traduction Panckoucke. Historien latin de l'époque de Tibère. A écrit élégamment un résumé de l'*Histoire romaine*. Il est très-élogieux et même partial à l'égard de Tibère.



Germanie des lettres funestes. Elles annonçaient la mort de Varus, le massacre de trois légions, de trois corps de troupes à cheval et de six cohortes. Nous eûmes du moins quelques grâces à rendre à la fortune de ce que d'autres guerres n'occupaient point le courage de Tibère, lorsqu'elle se déclara contre nous. Je m'arrête un moment pour faire connaître Varus et la cause de sa défaite.

« Issu d'une famille moins noble qu'illustrée, Quintilius Varus était d'un caractère facile et de mœurs paisibles. L'indolence et la paresse d'esprit le rendaient plus propre au repos d'un camp qu'aux fatigues de la guerre. On eut la preuve, pendant qu'il gouvernait la Syrie, qu'il ne méprisait pas l'argent. Il entra pauvre dans cette province, et la trouva riche; il en sortit riche, et la laissa pauvre. Mis à la tête de l'armée de Germanie, Varus se persuada que les Germains n'avaient, de l'espèce humaine, que la figure et la parole; il crut que des hommes que le fer n'avait pu dompter ne résisteraient pas à l'empire des lois. Plein de cette espérance, il s'engagea dans la Germanie, comme au milieu d'un peuple jouissant des douceurs de la paix. Il rendait la justice du haut d'un tribunal et perdait à juger la saison qu'il devait employer à combattre [1].

« Varus s'était mis en tête de faire payer des impôts aux Germains comme à des sujets. Cette prétention leur parut intolérable. Mais, comme les Romains étaient en nombre chez eux et qu'ils occupaient un

1. Velleius Paterculus, ch. CXVII.

certain nombre de points fortifiés, ils ne voulurent point tenter de prime abord une rébellion ouverte. Ils laissèrent Varus s'avancer sans aucune résistance dans le pays et s'éloigner des bords du Rhin pour se rapprocher du Véser. Dans cette promenade aventureuse, Varus, au lieu de concentrer ses troupes, les disperse, soit dans des garnisons, soit à la poursuite des malfaiteurs, soit à la recherche des vivres. Un complot se forme alors ; il a pour chefs Arminius et Segimer, qui avaient été reçus à la table du gouverneur romain et avaient vécu avec lui dans une véritable intimité. Varus apprend qu'une révolte vient d'éclater sur un point éloigné du territoire; il donne rendez-vous aux Germains qu'il croit ses alliés et se met en marche. Mais ceux-ci coupent les communications des Romains, anéantissent les corps détachés qui battent la campagne, et se présentant à l'improviste, non comme alliés, mais comme ennemis, attaquent l'armée romaine, dont la marche est hésitante et embarrassée au milieu de vastes forêts. Le désastre fut complet : trois légions furent entièrement massacrées, et les ossements blanchis des soldats romains attendirent longtemps la sépulture [1].

« Auguste, à cette nouvelle, déchira, dit-on, ses vêtements, et conçut une grande douleur de la perte de son armée. Il redoutait ce qui allait se passer dans la Germanie et dans les Gaules, et se figurait déjà voir ces nations se précipiter sur l'Italie et sur Rome elle-même. Néanmoins il prit toutes les mesures

1. Dion Cassius (*analyse*), liv. XLVI, ch. XVIII et sqq.



qu'exigeait la circonstance. Aucun de ceux qui avaient l'âge de porter les armes ne voulant s'enrôler, il fit désigner par le sort le cinquième de ceux qui n'avaient pas encore trente-cinq ans et le dixième de ceux qui étaient plus âgés, et chacun de ceux-là fut dépouillé de ses biens et noté d'infamie. Enfin, comme, malgré ces rigueurs, beaucoup refusaient encore d'obéir, il en fit mettre plusieurs à mort. Il rassembla ensuite par la voie du sort le plus qu'il put de vétérans et d'affranchis, et se hâta de les envoyer immédiatement en Germanie rejoindre Tibère. Il y avait à Rome beaucoup de Gaulois et de Germains. Les uns voyageaient pour un motif ou pour un autre; plusieurs servaient dans les gardes prétoriennes; Auguste craignit qu'ils ne tramassent quelque complot; il envoya les derniers dans des îles; à ceux qui n'avaient pas d'armes, il enjoignit de sortir de la ville [1]. »

§ 8. — TROUBLES EN GAULE A LA FIN DU RÈGNE D'AUGUSTE, APAISÉS PAR TIBÈRE.

« La valeur de César et sa fortune, sur laquelle il comptait, ne brillèrent pas moins dans ses dernières campagnes que dans les premières. Après qu'il eut affaibli l'ennemi par des expéditions sur terre et sur mer, réglé, non sans peine, les affaires importantes des Gaules, arrêté, plus encore que puni, les dissensions allumées entre les Viennois, le Sénat et le Peuple ro-

1. Dion Cassius, liv. LVI, ch. XXIII.



main, se conformant au désir d'Auguste, déclarèrent que Tibère jouirait, dans toutes les provinces et dans les armées, d'un pouvoir égal à celui d'Auguste lui-même. En effet, il était étrange que les provinces qu'il défendait ne lui fussent pas soumises, et qu'on ne jugeât pas digne des suprêmes honneurs celui qui courait le premier au secours de la patrie. Quand il fut de retour à Rome, il triompha des Pannoniens et des Dalmates [1]. »

§ 9. — AUGUSTE. RÉSUMÉ DE SON ŒUVRE EN GAULE.

« Il était d'une très-belle figure, que l'âge ne changea point, très-éloigné pourtant de toute recherche et de toute parure. Plusieurs barbiers à la fois le rasaient à la hâte, et de très-près; pendant ce temps, il écrivait ou lisait. Il avait le visage si tranquille et si majestueux, soit qu'il parlât, soit qu'il se tût, qu'un des principaux de la Gaule avoua aux siens que, en passant les Alpes avec lui, il avait eu dessein de saisir le moment où Auguste lui parlerait familièrement et sans précaution pour le précipiter du haut des montagnes, et que la douceur de son visage l'avait désarmé. Il avait les yeux clairs et brillants, et voulait même qu'on leur attribuât une espèce de force divine.

« Il soumit, ou par lui-même, ou par ses généraux, les Cantabres, les Gascons et les peuples des Alpes. Il poussa les Allemands jusqu'au delà de l'Elbe. Il

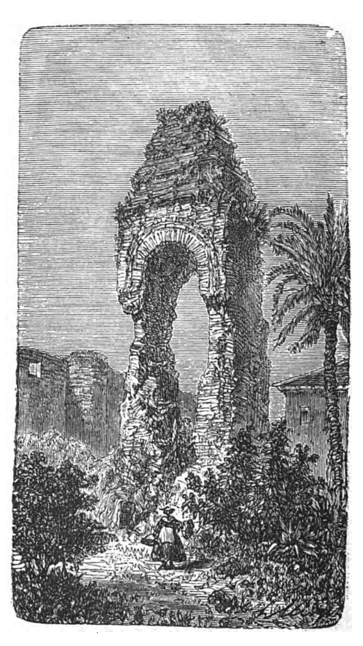
1. Velleius Paterculus, liv. II, ch. CXXI





Auguste, d'après la statue du Louvre.

reçut à composition les Suèves et les Sicambres et les transporta dans la Gaule, sur les bords du Rhin [1]. »



Fréjus. — La Porte d'Or.

1. Suétone, *Auguste*, ch. xx et xxi (traduction La-Harpe). On sait peu de chose de la vie de Suétone. Son père était tribun légionnaire, et servit dans la guerre d'Othon et de Vitellius. Le fils fut secrétaire de l'empe

Il faut ajouter aux extraits des historiens quelques détails que nous trouvons épars dans leurs écrits.

Auguste fonda dans les Gaules Valentia (Valence) et conduisit des colonies militaires dans un grand nombre de villes, et principalement à Orange, Fréjus, Aix, Apt, Vienne. Il couvrit de chemins toute la Gaule, et organisa sur ces routes un service de postes régulier. L'une de ces grandes voies allait vers Marseille et la Méditerranée, une seconde vers l'Océan, une troisième vers la Manche ; une quatrième, se dirigeant vers le nord, conduisait à Mayence. L'empereur interdit les sacrifices humains et ne toléra que des libations. Ces prohibitions excitèrent sans doute le mécontentement des partisans encore nombreux du druidisme ; ce motif ne fut pas étranger à la révolte des Gaules sous Tibère.

reur Hadrien et perdit sa place pour s'être permis avec l'impératrice Sabine quelques libertés peu respectueuses. Il était lié avec Pline le Jeune, qui l'exhorte, dans une de ses lettres, à mettre au jour quelques ouvrages qu'il dit être des morceaux achevés. Suétone en a composé plusieurs, que nous n'avons plus, sur *Les différents habillements des peuples*. — *L'histoire des spectacles*. — *Les défauts corporels*. — *Les fonctions des préteurs*, etc. Il ne nous reste de lui qu'un abrégé très-concis de la *Vie des Grammairiens* et l'*Histoire des douze premiers Césars*. Si ce n'est pas un écrivain éloquent, c'est du moins un historien curieux ; il est exact et méthodique, n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie, et se croit obligé de rapporter non-seulement tout ce qu'il a fait, mais tout ce qu'on a dit de lui.

III

LA GAULE SOUS TIBÈRE. — AGITATION ET RÉVOLTES

14-37 ap. J.-C.)

§ 1. — COMMENCEMENT DU RÈGNE DE TIBÈRE. RÉVOLTE DE CLÉMENT.

« Avant d'être empereur, Tibère avait gouverné la Gaule nommée *Chevelue* environ un an; elle était alors troublée par les incursions des barbares et par les querelles des chefs [1]. Il soumit les Rhètes et les Vindéliciens, nations qui habitent les Alpes, plusieurs peuples d'Allemagne, et transporta dans les Gaules quarante mille Allemands qui s'étaient rendus à composition, et leur donna des terres sur les bords du Rhin. Après ces exploits, il eut les honneurs de l'ovation et entra dans la ville porté sur un char, avec les ornements du grand triomphe, ce qui n'avait encore été accordé à personne [2]. »

1. Voir au chap. précédent, § 8.
2. Suétone, *Tibère*, ch. IX.

C'est de la Gaule que viennent cependant les premiers embarras de ce règne.

« L'an 15 (ap. J.-C.), un certain Clément, autrefois esclave d'Agrippa, et qui lui ressemblait, prétendit



Arc de triomphe d'Orange.

être Agrippa lui-même; il partit pour la Gaule et y trouva beaucoup de partisans, ainsi qu'en Italie. Il se dirigea sur Rome pour s'y emparer de l'empire. Des troubles éclatèrent dans la ville. Tibère s'empara de lui par trahison et le fit mettre à la question. Il ne

nomma aucun de ses complices ; et, comme Tibère lui demandait comment il avait fait pour devenir Agrippa, Clément lui répondit : Comment as-tu fait toi-même pour devenir César[1] ? »

§ 2. — RÉVOLTE DES LÉGIONS DU RHIN, COMPRIMÉE PAR GERMANICUS (14 ap. J.-C.).

« Les légions de Germanie s'agitèrent peu après. Elles se flattaient que Germanicus[2], trop fier pour souffrir un maître, se donnerait aux légions, qui, par leur force, entraîneraient tout l'empire. Deux armées étaient sur le Rhin : l'une, appelée supérieure, avait pour chef C. Silius ; l'autre, l'inférieure, obéissait à A. Cécina. Le commandement général appartenait à Germanicus, qu'occupait alors la répartition du tribut des Gaules. L'armée de Silius, encore irrésolue, attendait les événements ; mais, dans l'autre, le soldat poussa l'emportement jusqu'à la rage. La vingt et unième et la cinquième légion éclatèrent d'abord et entraînèrent la première et la vingtième. Toutes les quatre étaient campées sur les frontières des Ubiens (Cologne), désœuvrées ou trop faiblement occupées. Sitôt qu'on eut appris la mort d'Auguste, une foule de gens du peuple, enrôlés depuis peu dans Rome, et qui, accoutumés à la licence d'une grande ville, ne pouvaient supporter le travail, se mit à remplir de

1. Dion Cassius, liv. LVII, ch. XVI.
2. Fils de Drusus, neveu de Tibère

vaines prétentions l'esprit grossier et crédule du soldat. « Le temps était venu, pour les vétérans, de hâter leur congé; pour les jeunes soldats, d'exiger une plus forte paye; pour tous, d'obtenir un terme à leur misère et de punir la cruauté des centurions. »

« Et le lieutenant ne s'opposait à rien, car leur nombre et leur rage lui ôtaient toute sa fermeté. Tout à coup, ces furieux se jettent, l'épée à la main, sur les centurions, de tout temps l'objet de la haine du soldat et ses premières victimes; ils les renversent, les chargent de coups, se réunissent soixante contre un seul, puis ils les déchirent, les mettent en pièces et les jettent, morts la plupart, devant les retranchements ou dans le Rhin.

« Cependant Germanicus reçoit la nouvelle de la mort d'Auguste. Il avait épousé sa petite-fille Agrippine, dont il avait plusieurs enfants. Il était fils de Drusus, neveu de Tibère, et petit-fils d'Auguste; mais ces titres ne le rassuraient pas contre la haine secrète de son oncle et de son aïeule (Livie), haine d'autant plus ardente qu'elle était injuste. La mémoire de Drusus était grande auprès des Romains, et l'on croyait que, s'il fût parvenu à l'empire, il eût rétabli la liberté. Le jeune César avait l'esprit populaire et des manières affables qui contrastaient merveilleusement avec l'air et le langage de Tibère, si hautains et si mystérieux.

« Mais plus Germanicus pouvait prétendre au rang suprême, plus il s'efforçait d'y affermir Tibère. Il lui fit d'abord prêter serment par les cités les plus voisi-



nes, celles des Séquanes et des Belges. Puis, apprenant la révolte des légions, il part en diligence. Il rencontre à quelque distance du camp les soldats, dont les regards baissés vers la terre semblaient annoncer le repentir. Dès qu'il est entré dans l'enceinte, des murmures confus commencent à s'élever, quelques-uns lui prennent la main comme pour la baiser, et, mettant ses doigts dans leur bouche, lui font toucher leurs gencives dépouillées de leurs dents; d'autres lui montrent leurs corps courbés par la vieillesse. Tout le monde était assemblé pêle-mêle; il leur ordonne de se former par compagnies; qu'ils entendront mieux sa réponse; de prendre les drapeaux, qu'au moins il distinguera les cohortes. On obéit, mais lentement. Alors, commençant par l'éloge d'Auguste, il passe aux victoires et aux triomphes de Tibère; il exalte surtout les belles campagnes de son oncle dans cette même Germanie, avec ces mêmes légions; il leur peint l'Italie unanime, les Gaules fidèles, partout la concorde ou la soumission.

« Ces paroles furent entendues en silence, ou tout au plus avec un faible murmure. Mais lorsque, venant à la sédition, il leur demanda ce qu'était devenue la subordination militaire, où était le respect de l'ancienne discipline, ce qu'ils avaient fait de leurs tribuns, de leurs centurions, alors, se dépouillant tous à la fois, ils lui montrent les cicatrices de leurs blessures, les traces des coups de verges; puis, avec des clameurs confuses, ils se plaignent de la cherté des exemptions, de la modicité de la solde, de la dureté des travaux, les spécifiant tous par leurs noms : fossés,

retranchements, transports de fourrage, de bois et de matériaux, enfin tous les ouvrages qu'on ordonne pour les besoins du service ou contre l'oisiveté des



Légionnaires des cantonnements du Rhin.

camps. Les vétérans surtout, ceux qui comptaient trente ans de service ou au delà, criaient avec le plus d'emportement qu'on soulageât leurs maux; que la

mort ne fût point le terme de travaux aussi pénibles; qu'ils obtinssent du moins pour leurs derniers jours le repos et la subsistance. Il y en eut aussi qui réclamèrent le legs d'Auguste, en ajoutant des vœux pour Germanicus, et l'offre de leurs bras, s'il voulait l'empire. A ce mot, comme s'il se fût cru souillé d'un crime, Germanicus s'élance de son tribunal et veut s'éloigner. Les soldats lui présentent la pointe de leurs armes et le menacent s'il ne remonte; mais lui, criant qu'il mourra plutôt que de trahir sa foi, tire son épée, et il allait se l'enfoncer dans la poitrine, si ceux qui l'entouraient n'eussent saisi sa main avec force. Il y eut un moment de relâche dont les amis de Germanicus profitèrent pour l'entraîner dans sa tente.

« Là, on tint conseil sur le choix des remèdes : on annonçait en effet que les séditieux préparaient une députation pour attirer dans leur parti l'armée du Haut-Rhin, qu'ils projetaient de saccager la ville des Ubiens, et que, les mains une fois souillées de cette proie, ils se jetteraient sur les Gaules et y porteraient le ravage. Enfin, après avoir balancé toutes les raisons, on prit le parti de supposer une lettre de Tibère, laquelle accordait aux soldats le congé absolu après vingt ans, la vétérance après seize, à condition de rester sous le drapeau, sans autre devoir que de repousser l'ennemi; quant au legs d'Auguste, qu'ils avaient réclamé, il serait payé et porté au double.

« Le soldat comprit que c'était une ruse pour gagner du temps et demanda à être satisfait sur-le-champ.

Les tribuns se hâtent de donner les congés ; pour les largesses, on les remettait aux quartiers d'hiver. Mais la cinquième légion et la vingt et unième ne



Cavalier du premier siècle. — D'après un bas-relief du Louvre.

se retirèrent qu'après avoir été payées, dans ce même camp d'été, avec l'argent que César et ses amis avaient apporté pour leurs besoins personnels de voyage. Cécina ramena dans la ville des Ubiens la première légion et la vingtième, marche honteuse, où l'on portait, au milieu des enseignes et des aigles

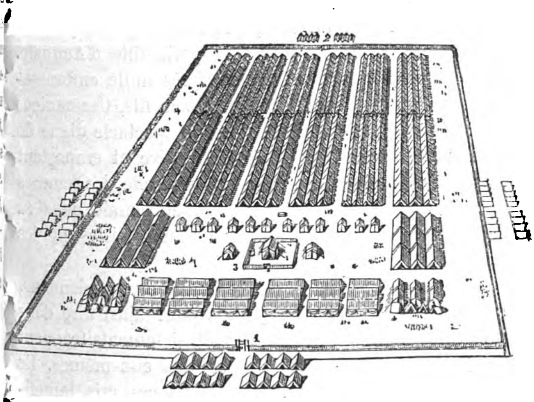
romaines, le trésor enlevé au général. Germanicus se rendit à l'armée supérieure pour recevoir son serment. La seconde légion, la treizième et la seizième le prêtèrent sans balancer. La quatorzième hésita quelque temps; on lui offrit de l'argent et des congés, quoiqu'elle n'en eût pas demandé.

« Il y eut un commencement de sédition chez les Chauques, où les vexillaires [1] des légions rebelles étaient en garnison. Le préfet de camp Manius Ennius la réprima pour le moment, en faisant exécuter sur-le-champ deux soldats. La nécessité d'un exemple, plus que le pouvoir de son grade, l'y autorisait. Bientôt, l'orage grossissant, il s'enfuit et se cache ; mais, se voyant découvert, il cherche son salut dans l'audace. « Ce n'est pas, leur dit-il, un préfet qu'ils attaquent, c'est Germanicus leur général, c'est Tibère leur empereur. » Intimidant ceux qui lui résistent, il saisit l'étendard, le tourne vers le fleuve, et, menaçant de traiter comme déserteur quiconque s'écartera des rangs, il les ramène à leurs quartiers d'hiver, encore tout animés, mais n'ayant rien osé.

« Cependant les envoyés du sénat trouvèrent Germanicus déjà revenu à l'Autel des Ubiens. Deux légions, la première et la vingtième, y étaient en quartier d'hiver, avec les soldats à qui l'on venait d'accorder

1. On désignait primitivement sous ce nom le soldat qui portait le *vexillum* ou étendard. Sous l'empire on appelait *vexillaires* un corps distinct que l'on suppose avoir été composé de vétérans qui continuaient à être enrégimentés sous un drapeau séparé, pour servir de renfort à l'armée régulière.

la vétérance. L'inquiétude naturelle à la mauvaise conscience leur persuade que le sénat n'envoie ces députés que pour révoquer les grâces qu'ils avaient extorquées par la sédition; et, comme c'est la coutume de la multitude de fixer sur quelqu'un ses soupçons, même mal fondés, ils accusent le consulaire



Camp romain.

Munatius Plancus, chef de la députation, d'être l'auteur du sénatus-consulte. Vers le milieu de la nuit, ils demandent à grands cris le drapeau, qu'on gardait dans la maison de Germanicus.

« En ces moments critiques, tout le monde blâmait Germanicus de ne point se rendre à l'armée supérieure, où il trouverait de l'obéissance et du secours



contre les rebelles. Les largesses, les congés, sa molle condescendance, n'avaient, dit-on, que trop enhardi leur audace. S'il méprisait le soin de sa vie, pourquoi laisser sa femme enceinte, son fils en bas âge, à la merci d'une troupe de furieux, qui violaient les droits les plus saints? Qu'il les rendît au moins à son aïeul, à l'État. Germanicus balança longtemps. Agrippine repoussait l'idée de fuir, protestant qu'aucun péril n'était capable d'étonner une petite-fille d'Auguste. Enfin, après bien des larmes, après mille embrassements donnés à sa femme et à son fils, Germanicus la décide à partir. On vit alors un spectacle digne de pitié : l'épouse d'un général, fugitive et emportant son enfant dans ses bras; autour d'elle, les femmes éplorées de leurs amis, qu'elle entraînait dans sa fuite, et ceux qui restaient non moins tristes que les autres.

« Cet aspect d'un César dépouillé de sa splendeur, non plus dans son camp, mais pour ainsi dire dans une ville prise; ces pleurs, ces gémissements frappent les yeux et les oreilles des soldats eux-mêmes. Ils sortent de leurs tentes. Quels sont ces cris lamentables? quel malheur est-il donc arrivé? Des femmes d'un si haut rang, et pas un centurion, pas un soldat pour les défendre! La femme de leur général sans suite, sans aucune des marques de sa grandeur! et c'est à Trèves qu'elle se réfugie, chez des étrangers! Alors la honte, la pitié, le souvenir de son père Agrippa, de son aïeul Auguste, de son beau-père Drusus, l'heureuse fécondité d'Agrippine elle-même et son admirable chasteté, cet enfant né sous

la tente, élevé au milieu des légions, qui lui avaient donné le surnom militaire de Caligula, parce que, afin de le rendre agréable aux soldats, on lui faisait souvent porter leur chaussure, tout cela les émeut. Mais rien ne les ramène comme la jalousie qu'ils conçoivent contre les Trévires. Ils courent après Agrippine, ils l'arrêtent, ils la supplient de revenir, de rester parmi eux. Une partie demeure auprès d'elle; les autres retournent auprès de Germanicus. Lui, encore plein de douleur et de colère, parle ainsi à ceux qui l'environnent :

« Ame du grand Auguste, reçue au séjour des immortels, image de mon père Drusus, toujours présente à nos yeux, venez avec ces mêmes soldats, sur qui l'honneur et la vertu reprennent leurs premiers droits, venez effacer la honte des Romains et tourner contre l'ennemi les fureurs qui les armaient contre eux-mêmes. Et vous, dont les visages m'annoncent le changement de vos cœurs, si vous voulez rendre au sénat ses députés, à l'empereur ses soldats, à moi ma femme et mon fils, fuyez la contagion, séparez-vous des séditieux : ce sera le garant de votre repentir, le gage de votre fidélité. »

« Touchés du discours qu'il leur tient, les soldats tombent à ses pieds; ils conviennent de la vérité de ses reproches et le conjurent de punir les coupables, de pardonner aux faibles, de les mener à l'ennemi, de rappeler sa femme et le nourrisson des légions, de ne point livrer aux Gaulois un otage si précieux. Germanicus allégua contre le retour d'Agrippine l'hiver et sa grossesse trop avancée,

promit son fils, remettant le reste entre leurs mains; devenus d'autres hommes, ils courent arrêter les plus séditieux, et les traînent enchaînés devant C. Cetronius, lieutenant de la première légion, qui les fit juger et punir de cette manière. Les légions, l'épée nue, entouraient le tribunal; chaque prisonnier y montait successivement; un tribun le montrait aux soldats; s'ils le déclaraient coupables, on le précipitait en bas, où il était massacré. Les légionnaires versaient ce sang avec joie, croyant par là s'absoudre eux-mêmes, et Germanicus ne s'y opposait point, satisfait qu'on ne pût lui imputer une rigueur dont tout l'odieux retombait sur le soldat. Les vétérans suivirent cet exemple. Peu de temps après, on les fit partir pour la Rhétie, sous prétexte de défendre la province menacée par les Suèves, mais dans le fond pour les arracher d'un camp non moins exécrable par la violence du remède que par l'atrocité du crime. On fit ensuite la revue des centurions. Chacun d'eux, cité par le général, déclarait son nom, sa compagnie, son pays, ses années de service, les belles actions qu'il avait faites, les récompenses militaires qu'il avait reçues. Si les tribuns et la légion attestaient son mérite et sa probité, on lui conservait sa compagnie; on le cassait si le bruit public l'accusait de cruauté ou d'avarice. Ainsi fut réprimée la sédition des légions du Rhin [1]. »

1. Tacite, *Annales*, liv. I, ch. XXXI à XLV. — On sait peu de chose de la vie de Tacite. Le lieu de sa naissance n'est pas connu. Il naquit probablement vers l'an 54,

§ 3. — RÉVOLTES DE JULIUS FLORUS ET DES TRÉVIRES, DE SACROVIR ET DES ÉDUENS (21 ap. J.-C.).

« Cette année, les Gaulois, écrasés de dettes, firent une tentative de révolte. Les plus ardents instigateurs de ce mouvement furent Julius Florus chez les Trévires, et Julius Sacrovir chez les Éduens. Distingués

sous le règne de Néron. Il vécut sous les règnes de Vespasien, de Titus, de Domitien, de Nerva et de Trajan, suivit les leçons de Quintilien et servit dans les armées, comme tous les jeunes Romains. Il entra dans les magistratures publiques sous Vespasien et devint préteur sous Domitien. Il est probable qu'il fut exilé sous ce règne. Aussitôt après la mort de Domitien (96), Tacite fut élevé au consulat par le nouvel empereur Nerva. L'année suivante il écrivit la *Vie d'Agricola;* en 98 il composa son traité des *Mœurs des Germains*. Sous Trajan, il écrivit les *Histoires*, qui embrassent le récit des événements arrivés depuis la mort de Néron jusqu'à la mort de Domitien (68-96). Nous n'avons que les quatre premiers livres des *Histoires* et le commencement du cinquième. Les *Annales* suivirent les *Histoires;* elles s'étendaient de la mort d'Auguste à la mort de Néron (de 14 à 68 après J.-C.); il ne nous reste qu'une partie des seize livres dont se composait cette histoire. « Il laissait en mourant, dit M. Emile Jacob (Œuvres de Tacite, texte latin. Paris, Hachette, 1875), avec un monument impérissable de son génie, le chef-d'œuvre de la littérature latine sous l'empire, la protestation éloquente de la conscience humaine outragée par le despotisme, un exemple de constance et de dignité personnelle, fécond en consolations et en enseignements pour les temps d'oppression politique et de relâchement moral. » Nous nous servons de la traduction de Dureau de la Malle, revue par M. Materne. Librairie Hachette.

tous deux par leur naissance et les belles actions de leurs ancêtres, ils étaient devenus citoyens romains dans un temps où cette récompense se donnait rarement, et toujours au mérite. Ces deux hommes, après de secrètes conférences, après s'être associé les caractères les plus entreprenants, tous ceux à qui la misère et la crainte des supplices ne laissaient de ressources que le crime, conviennent entre eux de soulever, Florus les Belges, Sacrovir les Gaulois de son voisinage. Se mêlant donc dans toutes les assemblées générales et particulières, ils se répandaient en discours séditieux sur la perpétuité des impôts, sur 'énormité de l'usure, sur l'orgueil et la cruauté des commandants. « Le soldat romain, disaient-ils, était en proie aux dissensions, depuis qu'il avait appris la mort de Germanicus [1]; jamais l'occasion n'avait été plus favorable pour recouvrer leur liberté; ne voyaient-l s pas eux-mêmes combien les Gaules étaient florissantes, l'Italie dénuée de ressources, le peuple de Rome efféminé, et que les étrangers faisaient seuls la force de ses armées?

« Il n'y eut presque pas de canton où ils n'eussent semé les germes de la révolte. Les Andécaves (Angers) et les Turoniens éclatèrent les premiers. Le lieutenant Acilius Aviola, avec une cohorte qui tenait garnison à

1. Germanicus, après avoir vengé dans deux expéditions victorieuses (15-16 après J.-C.), le désastre de Varus, avait excité la jalousie de Tibère, qui l'envoya en Asie. Après avoir visité l'Égypte et réglé les affaires d'Arménie, il fut enlevé par une mort prématurée que l'on attribua à un empoisonnement.



Lyon, fit rentrer les Andécaves dans le devoir. Les Turoniens furent défaits par un corps de légionnaires que le même Aviola reçut de Visellius Varron, gouverneur de la Basse-Germanie, et auquel se joignirent des nobles gaulois, qui, en attendant une occasion plus favorable, masquaient ainsi leur défection. On vit même Sacrovir combattre pour les Romains, la tête découverte, afin, disait-il, de montrer son courage; mais les prisonniers lui reprochaient de ne s'être fait ainsi reconnaître des siens que pour n'être point en butte à leurs traits. On consulta Tibère, qui dédaigna l'avis, et, par sa négligence, fomenta la rébellion.

« Cependant Florus poursuivait ses projets. On avait levé à Trèves un corps de cavaliers, qu'on disciplinait suivant la méthode romaine. Il mit en œuvre la séduction pour les engager à massacrer les négociants romains et à commencer la guerre. Quelques-uns se laissèrent corrompre; la plupart restèrent fidèles. Mais la foule des débiteurs et des clients de Florus prit les armes; et ils cherchaient à gagner la forêt des Ardennes, lorsque des légions des deux armées de Visellius et de C. Silius, arrivant par des chemins opposés, leur fermèrent le passage. On avait aussi envoyé en avant, avec un corps d'élite, Julius Indus, concitoyen de Florus, son ennemi personnel, et, par là même, plus ardent à nous servir. Celui-ci eut bientôt dissipé cette multitude, qui n'était encore qu'un attroupement. Florus, à la faveur de retraites inconnues, trompa quelque temps les recherches du vainqueur. Enfin, voyant toutes les issues occupées par les sol-

dats, il se tua de sa propre main. Ainsi finit la révolte des Trévires.

« Celle des Éduens fut plus sérieuse, et par la puissance de ce peuple, et par l'éloignement de nos forces. Sacrovir, avec les auxiliaires de sa nation, s'était emparé d'Augustodunum (Autun). Cette capitale du pays, en le rendant maître de toute la jeune noblesse qu'y rassemble la réputation de ses écoles, lui répondait des familles. On avait fabriqué des armes secrètement : il les fit distribuer aux habitants. Bientôt il fut à la tête de quarante mille hommes, dont un cinquième était armé comme nos légionnaires; le reste avait des épieux, des couteaux et d'autres instruments de chasse. Il joignit les esclaves destinés au métier de gladiateurs, et que dans ce pays on nomme *crupellaires*. Une armure de fer les couvre tout entiers, et les rend impénétrables aux coups, mais incapables d'en porter eux-mêmes. Ces forces s'augmentaient par l'ardeur d'une foule de Gaulois voisins, qui, sans attendre un concours public de leurs cités, venaient séparément offrir leurs services, et par la mésintelligence de nos généraux, qui se disputaient le commandement. Enfin Varron, infirme et vieux, le céda à Silius, qui était dans la vigueur de l'âge.

« Cependant, à Rome, ce n'étaient pas seulement, disait-on, les Trévires et les Éduens qui se révoltaient, mais soixante-quatre cités de la Gaule; les Germains s'étaient ligués avec elles; les Espagnes étaient chancelantes. On enchérissait encore, comme c'est l'ordinaire, sur les exagérations de la renommée. Tibère affecta encore plus de sécurité; il ne changea ni de

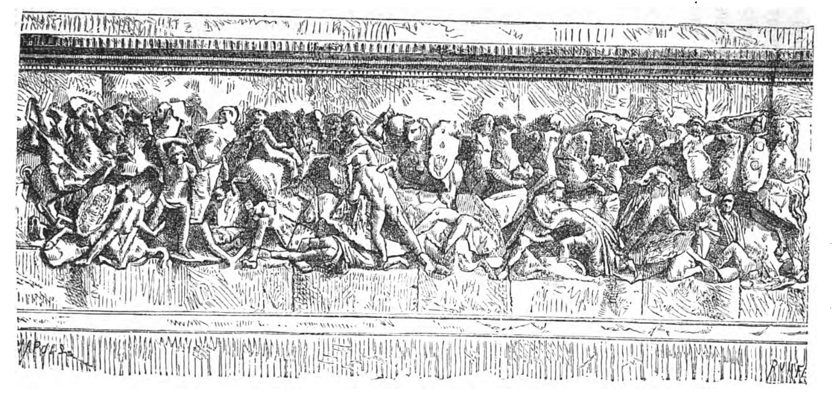
séjour ni de visage; il continua ses occupations ordinaires, soit dissimulation, soit qu'il sût le péril moindre qu'on ne l'avait publié.

« Cependant Silius, ayant fait prendre les devants à une troupe auxiliaire, marche avec deux légions et dévaste le territoire des Séquanes, qui étaient les plus proches voisins, les alliés des Éduens, et qui avaient aussi pris les armes. De là il gagne Augustodunum à grandes journées; les porte-enseigne signalaient à l'envi leur impatience; les moindres soldats s'indignaient du repos accoutumé, des retardements de la nuit : « qu'ils vissent seulement l'ennemi, disaient-ils, qu'ils en fussent aperçus, c'était assez pour vaincre. » A douze milles d'Augustodunum, on découvrit dans une plaine l'armée de Sacrovir. Il avait placé en première ligne ses hommes bardés de fer, ses cohortes sur les flancs, et, par derrière, les bandes à moitié armées. Lui-même, sur un cheval superbe, entouré des principaux chefs, parcourait tous les rangs, rappelant à chacun les anciens exploits des Gaulois et tout le mal qu'ils avaient fait aux Romains; combien la liberté serait glorieuse après la victoire, et la servitude plus accablante après une nouvelle défaite.

« Son discours ne fut ni long ni d'un grand effet, car les légions s'avançaient en bataille, et ce ramas d'habitants sans discipline, sans la moindre connaissance de la guerre, déjà ne voyait plus, n'entendait plus rien. De son côté, Silius, quoique des espérances si bien fondées rendissent toute exhortation superflue, ne cessait de crier qu'il serait honteux pour les vainqueurs de la Germanie de regarder des Gaulois comme

des ennemis; qu'une cohorte avait suffi contre les Turoniens rebelles, une seule division de cavalerie contre les Trévires, quelques hommes de cette même armée contre les Séquanes; que les riches et voluptueux Éduens étaient encore moins redoutables. « Romains, dit-il, vous avez vaincu; songez à poursuivre. » Un grand cri s'élève à ce discours. La cavalerie enveloppe les flancs, l'infanterie attaque le front de l'ennemi. Les ailes ne firent aucune résistance : on fut un peu arrêté par les *crupellaires*, dont l'armure résistait au javelot et à l'épée; mais les soldats, saisissant des cognées et des haches, enfoncent ces murailles de fer, fendent le corps avec l'armure; d'autres, avec des leviers et des fourches, culbutent ces masses lourdes et immobiles, qui, une fois renversées, restaient comme mortes, sans pouvoir faire le moindre effort pour se soulever. Sacrovir, avec ses plus fidèles amis, se sauva d'abord à Augustodunum, et de là, craignant d'être livré, il se retira dans une maison de campagne voisine, où il se poignarda lui-même; les autres s'entre-tuèrent : le feu qu'ils avaient mis aux bâtiments servit à tous de bûcher.

« Alors enfin Tibère fit part au sénat de ces événements, annonçant la révolte avec la soumission, n'ajoutant, n'ôtant rien à la vérité. « Du reste, disait-il, le dévouement et la bravoure de ses lieutenants, et la sagesse de ses propres mesures avaient triomphé de tout. » En même temps il expliqua pourquoi ni lui ni Drusus n'étaient partis pour cette guerre, exaltant « la grandeur de l'empire, qui ne permettait point à des chefs de quitter, pour quelques troubles dans une



Bas-relief de l'arc de triomphe d'Orange.

ou deux villes, la capitale, d'où partent les ordres qui régissent tout l'univers. Maintenant qu'on ne pouvait plus attribuer son départ à la crainte, il irait voir le désordre et le réparer. » Les sénateurs décrétèrent des vœux pour son retour, des supplications et autres honneurs [1]. »

1. Tacite, *Annales*, liv. III, ch. XL à XLVII.

IV

LA GAULE SOUS LES DERNIERS EMPEREURS DE LA MAISON D'AUGUSTE

(37-69 ap. J.-C.)

---

§ 1. — CALIGULA [1] EN GAULE (40 ap. J.-C.).

« Caïus ayant épuisé tout l'argent qu'il avait pu se procurer, tant à Rome que dans le reste de l'Italie, par des expédients de toute nature, se trouva dans l'impossibilité de se créer de nouvelles ressources, et cependant il y avait des dépenses urgentes. L'empereur se mit alors en marche sur la Gaule sous prétexte que les Germains, ces cruels ennemis de Rome, commençaient à remuer de nouveau; en réalité, son dessein était de piller aussi l'argent de la Gaule et de l'Espagne, provinces très-florissantes. Il n'annonça pas ouvertement son départ; car il se rendit

1. Le règne de Caligula (37-41), fils de Germanicus, fut celui d'un fou. Au bout de quatre ans d'un gouvernement odieux, le poignard d'un tribun des soldats, Chéréas, débarrassa le monde de ce monstre.



dans un faubourg, d'où il partit tout à coup, emmenant avec lui un grand nombre d'histrions et de gladiateurs, des chevaux, des femmes, tout un attirail complet de luxe et de débauches.

« Lorsqu'il fut arrivé en Gaule, il ne fit aucun mal aux ennemis (car, à peine se fut-il avancé quelque peu au delà du Rhin, qu'il retourna sur ses pas); il partit ensuite comme pour marcher contre la Bretagne, mais il s'éloigna des bords mêmes de l'Océan. Si quelqu'un de ses lieutenants remportait quelques succès, il témoignait son irritation; quant aux peuples soumis, aux alliés et aux citoyens, il les traita avec la plus grande cruauté. Ici, il rançonne les propriétaires, sous tous les prétextes; là, ce sont des présents magnifiques qu'il se fait apporter, soi-disant de leur plein gré, par les particuliers et les villes. Plusieurs sont mis à mort, sous l'accusation de révolte ou de conspiration contre lui. Le crime commun de tous, c'était d'être riches. Il vendait lui-même les biens de ses victimes, pour en retirer plus d'argent; car on était obligé de payer ces objets un prix beaucoup plus élevé que leur valeur. Mais ces gains ne lui profitaient pas. Il était obligé de continuer ses dépenses habituelles; il donna en outre des spectacles à Lyon, et il lui fallait entretenir les légions; il rassembla jusqu'à deux cent mille soldats suivant quelques historiens, et deux cent cinquante mille suivant d'autres. Il fut sept fois, autant de fois qu'il le voulut, salué *imperator* par eux, sans avoir remporté la victoire dans aucun combat et sans avoir tué un seul ennemi. Il fit, il est vrai, charger de chaînes un petit nombre d'en-

nemis dont il s'était emparé par ruse. Une fois qu'il jouait aux dés, informé qu'il n'avait plus d'argent, il demanda qu'on lui apportât les registres du cens en Gaule, et, après avoir commandé de mettre à mort les plus riches habitants, il revint trouver ses compagnons de jeu. « Vous, leur dit-il, vous vous disputez quelques drachmes; moi, je viens d'en ramasser à peu près soixante millions. » Il fit donc mourir ces hommes, sans aucune raison ; l'un d'entre eux, Julius Sacerdos, citoyen d'une grande fortune, mais dont les richesses n'étaient cependant pas assez considérables pour attirer sur lui un pareil danger, périt néanmoins, à cause de son prénom de Jules ; c'est ainsi que tout se faisait sans forme de justice. A l'occasion de ces meurtres, il distribue de l'argent aux soldats, comme s'il eût vaincu des ennemis, et envoie à Rome trois poignards à Mars Vengeur [1]. »

Suétone décrit de la façon suivante les fantastiques opérations militaires de Caligula :

« Quant à la guerre, voici comme il la fit. Il était venu visiter le fleuve Clitumnus et les bois qu'il arrose, et s'était avancé jusqu'à Mévanie. On l'avertit de recruter sa garde batave. L'idée lui vint aussitôt d'attaquer la Germanie. Il ne perdit pas un moment. Il fit venir de tous côtés des légions, des troupes auxiliaires et de nouvelles levées faites avec la plus grande rigueur, des provisions telles qu'on n'en avait jamais vu, et se mit en marche si rapidement, que les co-

1. Dion Cassius, liv. LIX, ch. XXI, XXII.



hortes prétoriennes furent obligées, pour le suivre, de mettre leurs enseignes sur des bêtes de somme. Pour lui, il finit pas se faire porter mollement dans une litière par huit esclaves, et les habitants des villes voisines avaient ordre de nettoyer les chemins et de les arroser pour abattre la poussière.

« Lorsqu'il fut arrivé au camp, pour se montrer exact et sévère dans le commandement, il renvoya avec ignominie les lieutenants qui étaient arrivés trop tard avec les troupes qu'ils devaient amener, et, dans la revue qu'il fit de l'armée, il cassa, sous prétexte de vieillesse, la plupart des centurions dont le service allait finir. A l'égard des autres, il leur reprocha leur avidité, et restreignit la récompense des vétérans à six mille sesterces. Il ne fit point d'autres exploits que de recevoir dans son camp Adminius, fils de Cynobellinus, roi des Bretons, qui, chassé par son père, s'était réfugié auprès de lui avec une suite peu nombreuse. Alors, comme s'il eût subjugué tout le pays, il écrivit à Rome des lettres fastueuses, en avertissant les courriers de ne descendre qu'à la porte du sénat et de rendre ses lettres aux consuls dans le temple de Mars.

« Ensuite, ne sachant à qui faire la guerre, il fit passer au delà du Rhin quelques Germains de sa garde et leur ordonna de se cacher. Comme il sortait de table, on vint en tumulte lui annoncer que l'ennemi paraissait. Aussitôt il s'élance dans la forêt prochaine avec ses amis et une partie de ses gardes, coupe des branches d'arbre qu'il fait porter comme des trophées, et revient à la lueur des flambeaux, reprochant à ceux

qui ne l'avaient pas suivi leur paresse et leur lâcheté. Ceux au contraire qui avaient pris part à sa victoire reçurent de lui des couronnes qu'il appelait *exploratoires* et sur lesquelles étaient représentés le soleil, la lune et les astres. Il fit aussi enlever secrètement et emmener de jeunes otages qui étaient dans une école, et tout d'un coup il quitta son repas pour les poursuivre avec sa cavalerie comme ces fugitifs, et les fit mettre aux fers, passant toujours les bornes de ce qui est humainement droyable dans ses farces extravagantes.



Onagre attelé.

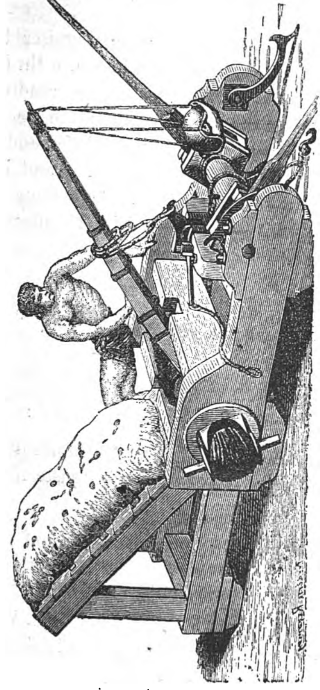
« Il reprocha durement, par un édit, au sénat et au peuple de s'occuper tranquillement de jeux et de festins, tandis que César s'exposait aux dangers et aux fatigues.

« Enfin, il s'avança vers les bords de l'Océan avec un grand appareil de machines, comme s'il eût médité quelque entreprise considérable, et, lorsque personne ne pouvait deviner son dessein, tout d'un coup il ordonna qu'on ramassât des coquillages et qu'on en remplit les casques. C'étaient, disait-il, des dépouilles de l'Océan dont il fallait orner le Capitole et le palais des Césars. Il éleva pour monument de sa victoire une tour très-haute, où il fit placer des fanaux comme sur un phare, pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit[1]. Il annonça aux soldats une gratification de cent deniers d'argent, et, comme si c'eût été le comble de la libéralité, il leur dit : « Allez-vous-en riches et contents. »

« Occupé ensuite du soin de son triomphe, il choisit pour en faire l'ornement, outre les prisonniers et les transfuges barbares, ceux des Gaulois qui étaient de la taille la plus haute et, comme il le disait, la plus triomphale, et même quelques-uns de leurs princes. Il les obligea à se peindre les cheveux à la manière des Germains, à apprendre leur langue et même à se donner des noms germaniques. Il fit transporter par terre à Rome les galères sur lesquelles il était entré dans l'Océan. Il écrivit à ses intendants de lui pré-

1. Ce phare a subsisté jusqu'en 1644, où il s'écroula· on l'appelait la *Tour d'ordre*.

parer un triomphe plus magnifique qu'aucun de ceux



Onagre prêt à lancer le boulet.

qu'on eût encore vus, mais cependant le moins coûteux qu'ils pourraient [1]. »

1. Suétone, *Caligula*, ch. xli et sqq.

§ 2. — CALIGULA ET LE GAULOIS.

Caligula avait l'habitude de se déguiser tous les jours tantôt en dieu, tantôt en déesse. « Un Gaulois, dit Dion Cassius, l'ayant vu un jour rendre d'une haute tribune des oracles, sous la figure de Jupiter, se prit à rire; Caïus le fit venir et lui demanda : Que penses-tu de moi? — Que tu es un grand insensé! répondit hardiment le Gaulois. L'empereur ne s'en fâcha point. Il est vrai que son interlocuteur n'était qu'un pauvre cordonnier [1]. »

§ 3. — CLAUDE [2], PERSÉCUTEUR DES DRUIDES, DONNE LE DROIT DE CITÉ A UNE PARTIE DES GAULOIS.

Sous l'administration de l'empereur Claude, la Gaule subit d'importantes transformations. La première est indiquée par le passage suivant de Suétone :

« Il abolit entièrement les sacrifices des druides, si barbares chez les Gaulois, et qu'Auguste n'avait interdits qu'aux citoyens romains [3]. »

En l'an 48, l'empereur fait faire un grand progrès à l'assimilation progressive des peuples vaincus avec Rome, en donnant le droit de cité à une partie de la Gaule.

« Sous le consulat de A. Vitellius et de L. Vipsanius, comme il était question de compléter le sénat, et que

1. Dion Cassius, liv. LIX, ch. XXVI.
2. Tiberius Claudius Drusus, frère de Germanicus et fils du premier Drusus, régna de 41 à 54 après J.-C.
3. Suétone, *Claude*, ch. XXV.



les principaux habitants de la Gaule appelée *Chevelue*, depuis longtemps alliés et citoyens, sollicitaient le droit de parvenir aussi aux dignités dans Rome, il s'éleva à ce sujet de vives contestations. Plusieurs, devant le prince même, s'y opposèrent avec force. Ils disaient que l'Italie n'était pas assez épuisée pour ne pouvoir fournir un sénat à sa capitale. Les seuls enfants de Rome, avec les peuples de son sang, y suffisaient bien jadis; et certes on n'avait pas à rougir de l'ancienne république; on ne parlait encore que des prodiges de gloire et de vertu qui avaient signalé ces mœurs antiques. N'était-ce point assez que des Vénètes et des Insubriens eussent envahi le sénat, sans y introduire en quelque sorte la captivité elle-même avec cette foule d'étrangers? Quelles prérogatives auraient donc désormais le peu de patriciens qui restaient, et les sénateurs pauvres du Latium? Ces nouveaux venus, grâce à leurs richesses, envahiraient tous les emplois, eux dont l'aïeul ou le bisaïeul avait commandé des nations ennemies, taillé en pièces des armées romaines, assiégé Jules César devant Alise. C'étaient là des injures récentes; que serait-ce si l'on rappelait le Capitole et la citadelle presque renversés par les mains de ces mêmes Gaulois? Qu'ils jouissent, puisqu'on l'a voulu, du titre de citoyens; mais que les décorations sénatoriales, que les honneurs de la magistrature ne soient point ainsi prostitués.

« Le prince ne fut point touché de ces raisons et d'autres semblables, et, ayant convoqué le sénat, il y répliqua sur-le-champ en ces termes: « Mes ancêtres, dont le plus ancien, Clausus, né parmi les

Sabins, reçut à la fois le droit de cité romaine et le titre de patricien, m'exhortent à suivre la même voie, en transportant dans le sénat ce que chaque pays a produit de plus illustre. Je n'ignore point en effet qu'Albe nous a donné les Jules, Camérium les Coruncanius, Tusculum les Porcius, et, sans remonter si haut, que l'Étrurie et la Lucanie, que l'Italie entière nous ont fourni des sénateurs. Enfin, peu contents d'adopter des particuliers, nous avons reculé les bornes de l'Italie même jusqu'aux Alpes, afin d'associer au nom romain des nations et des contrées entières. Ce fut une époque de tranquillité profonde au dedans et de gloire au dehors, quand nous allâmes chercher des citoyens au delà du Pô; quand, pour réparer l'épuisement que causait à l'empire le transport de nos légions sur toute la terre, nous y incorporâmes les plus braves soldats des provinces. Regrettons-nous d'avoir pris à l'Espagne ses Balbus et à la Gaule Narbonnaise tant d'hommes non moins illustres? Leurs descendants subsistent encore, et leur amour pour cette patrie ne le cède point au nôtre. Pourquoi Lacédémone et Athènes sont-elles tombées, malgré la gloire de leurs armes, si ce n'est pour avoir toujours exclu de leur sein les vaincus, comme étrangers? Bien plus sage, Romulus, notre fondateur, vit la plupart de ses voisins, le matin ses ennemis, le soir ses concitoyens. Des étrangers ont régné sur nous. Des fils d'affranchis ont été magistrats; et ceci ne fut point une innovation, comme on le croit faussement; ce fut un usage fréquent dès les premiers siècles. Mais les Sénonais nous ont fait la guerre! Apparemment

que les Èques et les Volsques ne nous ont jamais livré de batailles! Les Gaulois ont pris Rome; mais nous avons donné des otages aux Étrusques, nous avons subi le joug des Samnites. Encore, si nous parcourons l'histoire de nos guerres, verrons-nous que nulle autre guerre n'a été aussi promptement terminée que celle contre les Gaulois. Depuis leur soumission, la paix a été solide et constante. Croyez-moi donc, pères conscrits, consommons cette union de deux peuples qui ont des mœurs, des arts, des alliances communes; qu'ils nous apportent leur or plutôt que d'en jouir à l'écart. Ce qu'on croit le plus ancien a été nouveau; Rome prit d'abord ses magistrats parmi les patriciens, puis indistinctement dans le peuple, puis chez les Latins, puis enfin parmi les autres nations de l'Italie. Ceci deviendra ancien à son tour, et ce que nous défendons par des autorités sera invoqué un jour [1]. »

« Le discours du prince fut suivi d'un sénatus-consulte, par lequel le droit de siéger dans le sénat fut conféré d'abord aux Éduens. L'ancienneté de leur alliance et le privilége qu'ils ont seuls des Gaulois de se nommer frères du peuple romain leur valurent cette distinction [2]. »

§ 4. — INCENDIE DE LYON (57 ap. J.-C.).

La Gaule, épargnée par Néron (54-68 ap. J.-C.), fut cependant frappée d'un grand désastre sous ce règne. La

1. Les fragments du discours authentique de Claude ont été retrouvés à Lyon, en 1528. Le discours refait par Tacite reproduit assez bien le sens de l'original.
2. Tacite, *Annales*, liv. XI, ch. XXIII à XXV.

ville de Lyon fut complétement détruite par un incendie. Sénèque a conservé le souvenir de cet événement dans une de ses lettres philosophiques à Lucilius :

« Notre ami Libéralis est bien triste aujourd'hui ; il vient d'apprendre qu'un horrible incendie a consumé entièrement la colonie de Lyon. Cet événement est fait pour toucher tout le monde, à plus forte raison un homme si fort attaché à son pays ; aussi ne peut-il retrouver cette force d'âme qu'il s'était appliqué à opposer aux malheurs qui peuvent nous frapper dans cette vie. Cette affreuse catastrophe est tellement imprévue, tellement inouïe, que je ne suis pas étonné qu'il fût sans appréhension, puisque le fait était sans exemple ; on a bien vu des villes ravagées par des incendies, mais on n'en a pas vu d'anéanties.

« Lorsqu'une main ennemie lance le feu sur nos habitations, la flamme s'éteint en beaucoup d'endroits, et, quoique souvent excitée, rarement elle dévore tout au point que rien n'échappe au feu destructeur. Les tremblements de terre sont rarement assez violents, assez terribles, pour renverser des villes de fond en comble ; enfin, jamais un incendie ne s'est propagé avec assez de fureur pour qu'un nouvel incendie n'ait plus rien trouvé à dévorer.

« Tant de magnifiques ouvrages qui auraient pu servir à orner tant de villes, une heure seulement les a réduits en cendre ; et, au sein d'une paix profonde, nous avons été témoins d'un désastre qu'au milieu même de la guerre on n'aurait pu craindre. Qui le croira? dans le silence des armes, quand le monde

entier jouit d'une sécurité profonde, une ville que dans la Gaule on montrait avec admiration a pu être anéantie tout à coup. Souvent la fortune nous avertit des maux qu'elle nous prépare; ordinairement il faut du temps pour détruire ce que le temps a élevé; mais ici il n'y a eu qu'une nuit d'intervalle entre une ville immense et des ruines. Elle a péri en moins de temps que je n'en mets à vous raconter sa perte.

« Mais peut-être n'a-t-elle été consumée que pour sortir plus brillante de ses cendres. Souvent les outrages de la fortune ne sont que les préludes de sa faveur; beaucoup de villes ont été détruites, et se sont relevées plus vastes et plus brillantes. Timagène, ennemi du bonheur de Rome, disait que ce qui l'affligeait lorsqu'il voyait Rome en proie à un incendie, c'était que les édifices allaient être rebâtis avec plus de somptuosité. Il est vrai de dire que dans l'état même où est notre ville aujourd'hui, s'il lui arrivait un malheur, tous les citoyens se disputeraient la gloire de réparer ses pertes. Gloire à Dieu! Que Lyon, rebâtie sous de meilleurs auspices, dure bien plus longtemps! Cette colonie n'était qu'à la centième année de sa fondation, terme qui n'est pas même le plus long de la vie humaine. Fondée par Plancus, l'avantage de sa situation l'avait rendue très-peuplée; et c'est au terme de la vieillesse humaine qu'elle subit le sort le plus affreux!

« La flamme a détruit entièrement une ville opulente, placée au milieu de nos provinces, dont elle était l'ornement, mais séparée d'elles par ses privilèges, une ville située sur le sommet d'une montagne peu

élevée; eh bien! ces cités, dont on vante aujourd'hui la magnificence et la grandeur, le temps en effacera jusqu'aux moindres vestiges [1]. »

« La même année on fit des levées dans la Gaule Narbonnaise. Le prince soulagea les désastres de Lyon par le don de quatre millions de sesterces, qu'il fit à la ville pour relever ses ruines : les Lyonnais nous avaient eux-mêmes offert cette somme dans des temps malheureux [2]. »

§ 5. — RÉVOLTE DE VINDEX (68 ap. J.-C.).

« C. Julius Vindex, Gaulois de nation, Aquitain par ses ancêtres, et issu d'une race royale, appartenait à l'ordre sénatorial chez les Romains. Robuste, prudent, expérimenté dans le métier des armes et capable des plus grandes entreprises, il avait au plus haut degré l'amour de la liberté et de la gloire. Vindex était alors gouverneur de la Gaule. Ayant rassemblé les Gaulois qui avaient eu beaucoup à souffrir et qui souffraient encore sous Néron d'exactions de toute nature, il

1. Sénèque, Let. à Lucilius, XCI, trad. Charpentier. — Sénèque (Lucius Annæus Seneca) était Espagnol. Il fut précepteur de Néron et amassa d'immenses richesses, malgré l'austérité qu'il affecte dans ses écrits. Impliqué dans un complot contre Néron, il se donna la mort (65 après J.-C.). Il a laissé un grand nombre de traités où il développe les principes de la philosophie stoïcienne. Sa morale est d'une plus grande élévation que celle des autres auteurs païens.

2. Tacite, *Annales*, liv. XVI, ch. XIII.

monta sur une tribune et prononça un long et violent discours contre Néron, les engageant à se soulever et à se révolter contre lui. « Il a pillé, disait-il, tout l'univers romain, il a fait périr toute la fleur du sénat, il a déshonoré et tué sa mère, il n'a plus rien d'un empereur. Je l'ai vu, ajoute-t-il, amis et alliés, dans l'enceinte du théâtre, à l'orchestre, tantôt une lyre à la main, vêtu de l'habit des histrions et chaussé du cothurne tragique, tantôt aussi du brodequin comique et couvert du masque. Je l'ai entendu plusieurs fois chanter, je l'ai entendu faire le héraut, je l'ai entendu jouer la tragédie. Je l'ai vu chargé de chaînes, je l'ai vu entraîné, je l'ai vu en état de grossesse et en travail d'enfant, disant, entendant, souffrant tout ce que contient le texte du drame. Et on donnerait à un pareil être les noms de César, d'Empereur, d'Auguste! Non, non; il n'est point permis de déshonorer ces noms sacrés. Dignement Auguste et Claude les ont portés; mais lui, il serait plus juste de l'appeler Thyeste ou Œdipe, Alcméon ou Oreste, car ce sont là les personnages qu'il joue; ce sont là les noms qu'il prend au lieu de ceux qu'il devrait porter. Levez-vous donc enfin; soyez secourables à vous-mêmes, aux Romains, et délivrez l'univers entier d'un monstre. »

« Ce discours de Vindex fut accueilli par un assentiment général. Mais il ne voulait pas pour lui du souverain pouvoir, et ce fut à Servius Sulpicius Galba, homme supérieur par son expérience à la guerre, et qui commandait en Espagne, qu'il déféra l'empire ; et celui-ci fut proclamé empereur par les soldats.

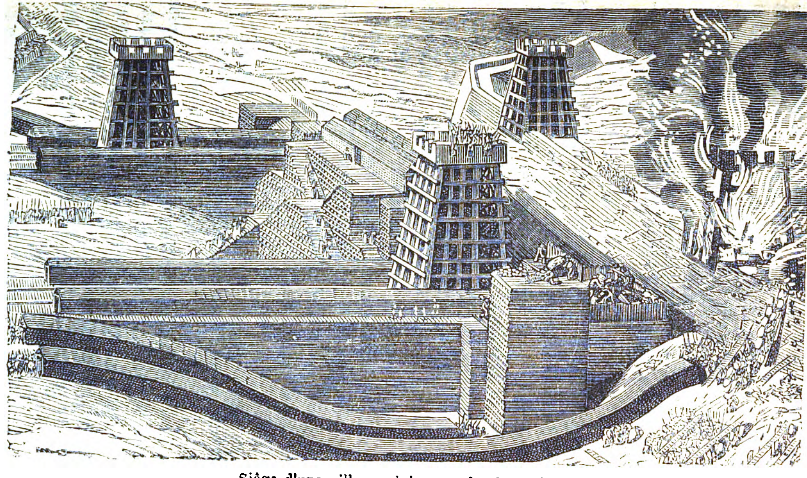
« Rufus, qui commandait en Germanie, se mit alors

en marche pour combattre Vindex. Arrivé à Besançon, il mit le siége devant cette ville, sous prétexte qu'elle ne lui avait pas ouvert ses portes. Vindex étant venu, de son côté, au secours de la place, et ayant établi son camp non loin de celui de Rufus, ils s'adressèrent mutuellement des messages et finirent par avoir une entrevue, à laquelle personne autre qu'eux deux n'assista. Ils tramèrent, pense-t-on, un complot contre Néron. A la suite de cette conférence, Vindex, avec son armée, marcha comme s'il eût eu l'intention d'entrer dans la ville; mais les soldats de Rufus, s'en étant aperçus et croyant que c'était un mouvement offensif dirigé contre eux, firent, sans ordre, une sortie contre lui, et, fondant sur ses troupes surprises à l'improviste et marchant débandées, ils en firent un grand carnage. A cette vue, Vindex, saisi d'une vive douleur, se tua lui-même; plusieurs cependant, ayant transpercé ce cadavre avec leurs armes, donnèrent lieu de croire faussement qu'ils étaient les auteurs de sa mort [1]. »

§ 6. — LES GAULOIS DANS LA GUERRE DES LÉGIONS.

Le gouverneur d'Espagne, Galba, put cependant, après la mort de Vindex, marcher sur Rome sans rencontrer de résistance. Proscrit par le sénat, Néron se fait tuer par un esclave (68). Servius Sulpicius Galba prend alors possession du titre impérial. « Le grand secret de l'empire fut divulgué, dit Tacite; on vit que l'on pouvait faire des empereurs ailleurs qu'à Rome. » La Gaule essayera

1. Dion Cassius, liv. LXIII, ch. XXII, XXIII, XXVI.



Siège d'une ville gauloise par les Romains.

d'avoir les siens. En attendant, ses milices prennent part à ces terribles guerres d'armées contre armées. Le soldat gaulois s'y montre avec ses traits ordinaire de bravoure et de générosité. A Galba, tué par les prétoriens, succède Othon, auquel les légions de Germanie opposent leur chef Vitellius. Contre cet empereur, connu seulement par ses ignobles vices et surtout par sa gloutonnerie, marchent les légions d'Orient, commandées par Vespasien.

« Les deux armées rivales se trouvaient sous les murs de Crémone, et en vinrent aux mains pendant un jour. Il arriva alors un singulier incident. Les soldats de la troisième légion, celle qu'on appelait la *Gauloise*, dont les quartiers d'hiver étaient ordinairement en Syrie, mais qui, par hasard, se trouvait alors dans le parti de Vespasien, ayant tout à coup, selon leur coutume, salué le soleil au moment où il se levait à l'horizon, les soldats de Vitellius, s'imaginant que ces cris leur annonçaient l'arrivée de Mucien, général de Vespasien, prirent la fuite et demandèrent quartier [1]. »

Vitellius abdique à la suite de sa défaite; mais il est poursuivi dans Rome par une soldatesque ivre de sang.

« Les soldats plaçaient leurs poignards sous le menton de Vitellius pour le forcer à tenir la tête haute. Un Gaulois ne put supporter cette vue, et, prenant compassion de lui : « Je te secourrai, dit-il, de la seule manière qui soit en mon pouvoir ! » et il le perça, puis

1. Dion Cassius, liv. LXV, ch. XIV.

se tua lui-même. Néanmoins Vitellius ne mourut pas du coup [1]. »

Les Gaulois vont bientôt agir pour leur propre compte, sous le règne même de Vespasien.

1. Dion Cassius, liv. LXV, ch. XXI.

V

ESSAI DE FONDATION D'UN EMPIRE GAULOIS. — CIVILIS, CLASSICUS ET SABINUS

(69-70 ap. J.-C.

§ 1. — LES BATAVES. LEUR CONDITION SOUS LA DOMINATION ROMAINE. CLAUDIUS CIVILIS. COMMENCEMENTS DE LA RÉVOLTE.

« Les Bataves, dans le temps qu'ils habitaient au delà du Rhin, faisaient partie des Cattes. Chassés par une sédition domestique, ils vinrent occuper l'extrémité de la côte des Gaules, alors inhabitée, et une île située entre des bas-fonds, baignée en face par l'Océan, et de tous les autres côtés par le Rhin. Dans leur alliance avec les Romains, ils ne furent point opprimés, comme on l'est dans la société d'un plus fort; ils ne fournirent à l'empire que des armes et des hommes. Longtemps exercés par les guerres de Germanie, ils accrurent encore leur réputation en Bretagne, où l'on avait fait passer leurs cohortes, de tout temps commandées par les plus nobles de leur nation. Outre ces cohortes, ils entretenaient, dans

leur pays, un corps de cavalerie d'élite, qui excellait surtout à nager. Sans quitter leurs armes et leurs chevaux, sans rompre leurs rangs, ces cavaliers traversent le Rhin dans sa plus grande impétuosité.

« Julius Paulus et Claudius Civilis, d'un sang royal, avaient une grande considération parmi les Bataves. Paulus, sur une fausse accusation de révolte, fut tué. Civilis, mis aux fers et envoyé à Néron, puis absous par Galba, courut encore, sous Vitellius, un nouveau péril, lorsque l'armée demanda à grands cris son supplice. De là ses ressentiments. Civilis avait de la finesse dans l'esprit plus qu'il n'est ordinaire aux barbares.

« Civilis, bien résolu à se révolter, et renfermant dans son cœur de vastes desseins, qu'il se réservait de développer selon l'événement, commença à préparer la révolution. Vitellius avait ordonné des levées parmi les Bataves. Ces levées, toujours odieuses par elles-mêmes, l'étaient encore plus par l'avarice et les dissolutions des préposés, qui recrutaient des vieillards et des infirmes, afin qu'ils se rachetassent à prix d'argent. D'un autre côté, comme dans ce pays les enfants grandissent de bonne heure, ils enrôlaient des jeunes gens de douze à treize ans, s'ils avaient de la figure, pour les prostituer. De là un grand mécontentement, dont les chefs, qui avaient combiné d'avance leur sédition, profitèrent pour faire refuser l'enrôlement. Civilis, sous le prétexte d'un grand festin, rassemble dans un bois sacré les premiers de la nation, et, parmi le peuple, les plus audacieux. Quand la nuit et la joie eurent commencé à exalter

toutes les imaginations, débutant par l'éloge et par la gloire de la nation batave, il passe à l'énumération de tout ce qu'ils avaient à souffrir, insultes, enlèvements, brigandages. Ils n'étaient plus, comme autrefois, des alliés : on les traitait comme de vils esclaves; tantôt c'était le lieutenant qui arrivait avec tout le fardeau de son cortége et toute l'insolence de son pouvoir, tantôt les préfets et les centurions, dont ils étaient la proie; et, quand leurs oppresseurs s'étaient bien rassasiés de leurs dépouilles et de leur sang, on les changeait; puis c'étaient de nouveaux gouffres qu'il fallait remplir par mille exactions inventées sous cent noms différents; et voilà encore qu'on les écrasait d'un enrôlement, où le fils allait se voir arraché à l'auteur de ses jours, le frère à son frère, pour ne plus se revoir jamais. En aucun temps les Romains n'avaient été moins redoutables; il n'y avait dans leur camp que du butin et des vieillards. Les Bataves n'avaient seulement qu'à lever les yeux, et ne pas se faire un épouvantail de quelques vains noms de légions; ils avaient une infanterie et une cavalerie excellentes, les Germains pour frères, les Gaules qui conspiraient pour eux, jusqu'aux Romains mêmes à qui cette guerre ne déplairait pas : vaincus, ils s'en feraient un mérite auprès de Vespasien; vainqueurs, ils n'auraient pas de comptes à rendre.

« Ce discours ayant été reçu avec de grands applaudissements, il les lia tous par les imprécations usitées chez les barbares. On députa vers les Canninéfates, pour leur proposer une alliance. Cette nation habite une partie de l'île : semblable aux Bataves par l'ori-

gine, le langage, la valeur, elle ne le cède qu'en nombre. Des émissaires secrets allèrent gagner les auxiliaires de Bretagne, alors cantonnés à Mayence. Il y avait parmi les Canninéfates un chef, nommé Brinnon, d'une audace insensée, d'une naissance illustre. Son père, qui s'était porté à beaucoup d'hostilités, avait impunément bravé la ridicule expédition de Caïus. Cet esprit de révolte dans la famille fut seul une recommandation pour le fils; on l'élut pour chef, en l'élevant sur un pavois et le balançant sur les épaules, selon l'usage de ces barbares. A peine élu, Brinnon, de concert avec les Frisons, peuple d'au delà du Rhin, vient par mer attaquer un camp de deux cohortes, bâti tout près du rivage. Le camp fut pris et pillé. Tous les vivandiers, tous les négociants romains, qui, à la faveur de la paix, se tenaient dispersés, furent la proie des barbares. Les enseignes, les drapeaux, et ce qu'il y avait de soldats se retirèrent dans la partie supérieure de l'île, sous la conduite d'Aquilius, primipilaire. »

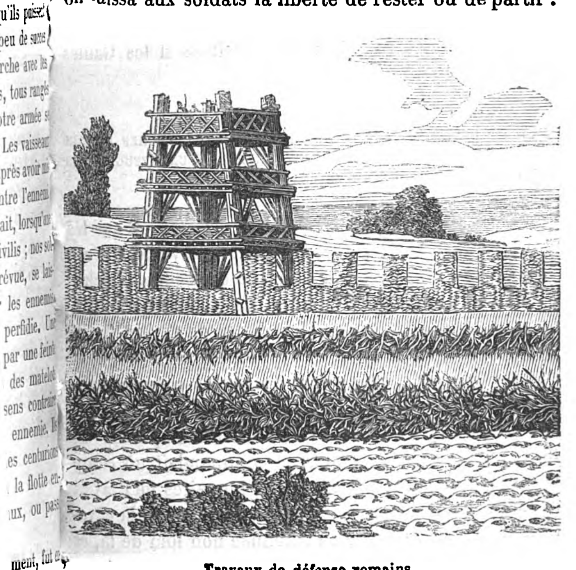
§ 2. — GRANDE DÉFAITE DE L'ARMÉE ET DE LA FLOTTE ROMAINE SUR LE RHIN. LES GAULES INVITÉES A SE METTRE EN RÉVOLTE.

« Civilis, persuadé qu'il fallait se couvrir de la ruse, fut le premier à blâmer les préfets d'avoir abandonné les forts : il dit qu'avec la cohorte qu'il commandait il réprimerait ce mouvement des Canninéfates, qu'ils eussent à regagner chacun leurs campements. Il était visible que ce conseil cachait un piége; que les cohortes, dispersées, seraient plus facilement battues,

et que Civilis, et non Brinnon, était le grand ressort de ces mouvements. Les preuves s'en échappaient insensiblement par l'indiscrétion des Germains, à qui une guerre donne trop de joie pour qu'ils puissent longtemps la cacher. Civilis, voyant le peu de succès de la ruse, recourut à la force. Il marche avec les Canninéfates, les Frisons et les Bataves, tous rangés en coin, et chaque nation séparée. Notre armée se mit aussi en bataille non loin du Rhin. Les vaisseaux qu'on avait ramenés dans cet endroit, après avoir mis le feu aux châteaux, étaient tournés contre l'ennemi. Il n'y avait pas longtemps qu'on se battait, lorsqu'une cohorte de Tongres passa du côté de Civilis ; nos soldats, consternés de cette trahison imprévue, se laissaient égorger et par les alliés et par les ennemis. On essuya sur la flotte une pareille perfidie. Une partie des rameurs qui étaient Bataves, par une feinte maladresse, troublaient les manœuvres des matelots et des soldats. Bientôt ils rament en sens contraire et vont présenter les poupes à la rive ennemie. Ils finissent par massacrer les pilotes et les centurions qui ne faisaient pas comme eux; enfin la flotte entière, qui était de vingt-quatre vaisseaux, ou passa aux ennemis, ou fut prise.

« Cette victoire, glorieuse pour le moment, fut encore utile pour la suite; elle leur donna des armes et des vaisseaux qui leur manquaient, et une grande réputation dans les Gaules et dans la Germanie, qui les célébraient comme les auteurs de la liberté. La Germanie envoya sur-le-champ des députés pour leur offrir des secours. Civilis mettait tout son art à se

faire une alliée de la Gaule ; il employait la séduction et les présents. Les préfets des cohortes qui étaient prisonniers furent renvoyés dans leur pays ; on laissa aux soldats la liberté de rester ou de partir :



Travaux de défense romains.

ceux qui restaient obtenaient un grade honorable ; ceux qui s'en allaient emportaient quelques dépouilles des Romains. En même temps, dans des entretiens secrets, il leur représentait les maux qu'ils

avaient soufferts depuis tant d'années dans une malheureuse servitude, qu'ils se déguisaient sous le nom de paix. Les Bataves, quoique exempts de tributs, avaient pris les armes contre leurs communs tyrans, et, dès la première rencontre, ils avaient dispersé et vaincu le soldat romain : que serait-ce si les Gaules secouaient le joug? »

§ 3. — LUPERCUS, LIEUTENANT DU GÉNÉRAL EN CHEF ROMAIN HORDÉONIUS, EST CONTRAINT DE CHERCHER UN REFUGE DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE VETERA.

« C'est ainsi que Civilis portait ses regards et sur les Gaules et sur la Germanie ; il était à la veille, s'il eût réussi, de se faire un royaume de ces belles et riches provinces. Hordéonius, dans les commencements, nourrit par sa connivence les succès de Civilis. Ce ne fut que lorsque les courriers lui eurent annoncé, coup sur coup, que le camp était forcé, les cohortes taillées en pièces, le nom romain exterminé dans l'île des Bataves, qu'il ordonna au lieutenant Lupercus [1] de marcher à l'ennemi. Lupercus commandait un camp de deux légions. Il prend les légionnaires qu'il avait avec lui, les Ubiens, qui étaient tout proches, la cavalerie de Trèves, qui était cantonnée non loin de là, et il passe le fleuve en diligence. Il avait renforcé ses troupes d'une division de cavalerie batave, gagnée depuis longtemps, mais qui feignait encore la fidélité, afin que, en trahissant les Romains sur le champ

1. Mummius Lupercus.



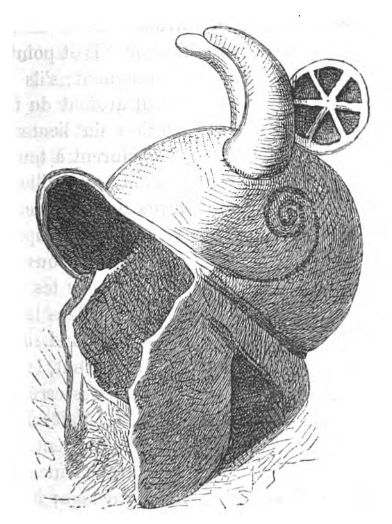
de bataille même, sa trahison fût d'un plus grand prix. Civilis s'était entouré des enseignes enlevées sur nos cohortes, dans l'idée que le spectacle de leur gloire récente enhardirait ses soldats et que le souvenir de leur défaite intimiderait ses ennemis. De plus, il ordonne à sa mère et à ses sœurs, ainsi qu'aux femmes et aux enfants de chaque soldat, de se tenir derrière eux, pour les encourager à vaincre, ou leur faire une honte de plier. Bientôt le chant des guerriers et les hurlements des femmes eurent donné le signal du combat; il s'en fallut de beaucoup que nos légions et nos cohortes y répondissent par un cri égal. Notre aile gauche avait été dégarnie par la désertion de la cavalerie batave, qui s'était tournée aussitôt contre nous. Malgré ce contre-temps, le soldat légionnaire gardait ses armes et son rang. Il n'en fut pas ainsi de ces auxiliaires ubiens et trévires, qui, s'abandonnant à une fuite honteuse, se dispersèrent dans toute la campagne. Ce fut à eux que s'attachèrent les Germains, ce qui donna le temps aux légions de gagner un de leurs camps, nommé Vetera [1]. Le préfet de la division de cavalerie batave, Claudius Labéo, jaloux de Civilis par cet esprit de rivalité si commun dans les petites villes, inquiétait ce dernier. Civilis, craignant ou de révolter les siens par un assassinat, ou, en gardant Labéo, d'entretenir un germe de discorde, le fait passer chez les Frisons. »

1. Xanten, près de Clèves, non loin de l'endroit où le Rhin commence à se partager en plusieurs branches.

§ 4. — NOUVELLES DÉFECTIONS. PUSILLANIMITÉ ET FAUTES D'HORDÉONIUS. SANGLANTE DÉFAITE DES ROMAINS A BONN.

« Dans le même temps, des cohortes de Bataves et de Canninéfates étaient en marche pour se rendre à Rome sur les ordres de Vitellius ; un courrier, dépêché par Civilis, les atteignit en chemin. Soudain ces barbares, gonflés d'orgueil et d'audace, demandent, pour prix de leur voyage, le donativum, un doublement de paie, une augmentation dans le nombre de leurs cavaliers : toutes choses, il est vrai, promises par Vitellius, mais sur lesquelles ils n'insistaient qu'afin d'être refusés et d'avoir un prétexte de sédition ; et Hordéonius, en cédant plusieurs points, n'avait fait que les exciter à demander plus vivement ce qu'ils savaient qu'on ne leur donnerait pas. Sans égard pour leur général, ils gagnent la basse Germanie, pour s'y joindre à Civilis. Hordéonius assembla les tribuns et les centurions ; il eut l'idée un moment de réprimer par la force la désobéissance de ces troupes. Puis, cédant à sa pusillanimité naturelle et aux terreurs de son conseil, que remplissaient de perplexités les dispositions équivoques des alliés et toutes ces nouvelles levées qui composaient les légions, il résolut de rester dans son camp. Il s'en repentit ensuite ; et, sur les reproches de ceux mêmes qui avaient donné le conseil, il sembla vouloir sortir ; il écrivit à Hérennius Gallus, lieutenant de la première légion, qui campait à Bonn, de fermer le passage aux Bataves ; qu'il allait, avec son armée, arriver sur leurs derrières. Et, en effet, ils étaient per-

dus, si Hordéonius et Gallus, faisant marcher leur troupe chacun de leur côté, eussent enfermé les Bataves entre deux armées. Hordéonius renonça à ce projet, et, dans une autre lettre, il manda à Gallus de ne point



Casque gaulois (Musée de Saint-Germain).

inquiéter leur marche. De là le soupçon que les lieutenants se plaisaient à fomenter la guerre, et que tous les maux qu'on avait éprouvés, ou qu'on craignait, ne devaient être imputés ni à la lâcheté du soldat, ni à la valeur de l'ennemi, mais à la perfidie des généraux.

« Lorsque les Bataves approchèrent du camp de Bonn, ils députèrent vers Gallus pour expliquer leurs intentions : ils étaient loin de vouloir la guerre contre les Romains, pour qui ils l'avaient faite si longtemps; las d'un service long et infructueux, ils cherchaient leur patrie et du repos; si l'on ne faisait point de résistance, ils passeraient tranquillement; s'ils rencontraient des armes devant eux, il avaient du fer pour s'ouvrir un chemin. L'irrésolution du lieutenant fut entraînée par ses soldats, qui voulurent à toute force tenter le sort des armes. Il y avait trois mille légionnaires, un corps de Belges levés tumultuairement, et un gros d'habitants et de vivandiers, troupe lâche, mais insolente avant le péril. Ils sortent tous à la fois par toutes les portes, afin d'envelopper les Bataves, inférieurs en nombre. Ceux-ci, vieillis dans la guerre, se forment en coin dans un ordre profond sur toutes les faces, manœuvre qui mettait leur front, leurs derrières et leurs flancs en sûreté. Ainsi resserrés, ils eurent bien vite enfoncé notre ligne, qui était mince. Les Belges lâchant pied, les légionnaires reculent aussi; et ils regagnent, en désordre, les retranchements et les portes. Là se fit le plus grand carnage; les morts comblèrent le fossé; et il en périt moins par le fer de l'ennemi que par leur chute et par leurs propres armes. Les vainqueurs, évitant Cologne, ne commirent plus d'hostilités sur le reste de leur route; il s'excusaient du combat de Bonn sur ce qu'ils avaient demandé la paix, et que, sur le refus, il avait bien fallu se défendre.

« Depuis la jonction de ces vieilles cohortes, Civilis

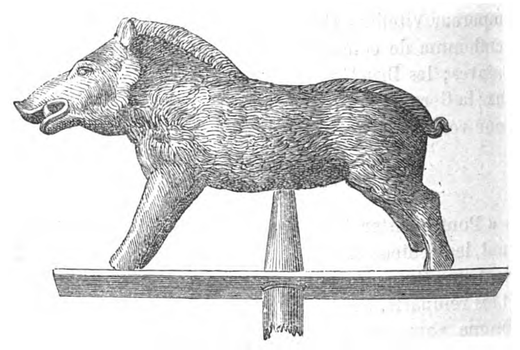


avait une armée organisée. Toutefois, encore incertain dans ses projets, réfléchissant sur la puissance romaine, il se borne à faire reconnaître Vespasien par toutes ses troupes; il députe vers les deux légions, qui, après leur défaite dans le premier combat, s'étaient retirées à Vetera-Castra, et leur fait demander un serment pareil. On lui répond qu'on ne prenait pas conseil d'un traître ni d'un ennemi; qu'ils avaient pour empereur Vitellius. Cette réponse, rapportée à Civilis, l'enflamma de colère; il entraîne à la guerre tous ses Bataves; les Bructères et les Tenctères se joignent à eux; la Germanie, excitée par ses émissaires, s'ébranle pour venir partager le butin et la gloire. »

§ 5. — SIÉGE DU CAMP DE VETERA.

« Pour résister à un concours de guerres si menaçant, les lieutenants des légions, Mummius Lupercus et Numisius Rufus, faisaient fortifier les retranchements et les remparts. Une espèce de ville, qui, à l'abri d'une longue paix, s'était formée non loin du camp, fut démolie, de peur que l'ennemi ne s'y logeât; mais on prit peu de soin des approvisionnements. On laissa les vivres au pillage; par-là, ce qui eût pourvu aux besoins un long espace de temps suffit à peine aux dissipations de quelques jours. Civilis, avec l'élite de ses Bataves, se met au centre de son armée; et, afin que le spectacle fût plus effrayant aux yeux, il couvre les deux rives du Rhin de troupes d'infanterie germaine : la cavalerie ne cessait de battre toute la campagne. En même temps, les vaisseaux remontaient le fleuve. On

voyait, d'un côté, les étendards de ces vieilles cohortes de Bataves, et, tout près, les enseignes mêmes des Barbares, ces simulacres d'animaux sauvages, que chaque nation, au moment d'aller en guerre, va prendre au fond de ses forêts et dans ses bois sacrés; ce mélange, qui offrait l'apparence d'une guerre à la fois civile et étrangère, avait saisi d'étonnement



Enseigne gauloise (Musée de Saint-Germain).

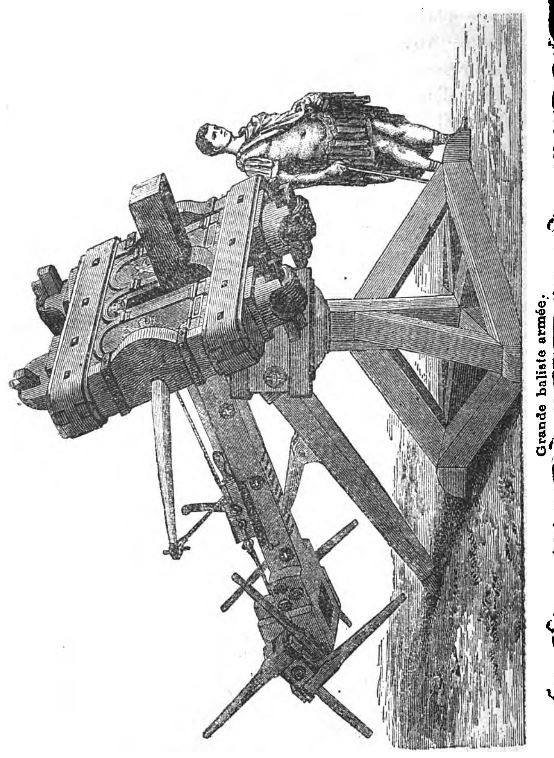
les assiégés. Et ce qui redoublait la confiance des assaillants, c'était la grandeur même du camp, construit pour deux légions et défendu à peine par cinq mille soldats romains; à la vérité, depuis la rupture de la paix, il s'était réuni dans ce lieu un grand nombre de vivandiers, et on en tirait pour la guerre même quelque service.

« Une partie du camp s'élevait sur une colline en

pente douce ; le reste était dans une plaine unie. Avec ce camp, Auguste s'était flatté de resserrer et de bloquer les deux Germanies ; et jamais il n'eût imaginé cet excès de malheur, qu'un jour elles fussent les premières à venir nous assiéger nous-mêmes. Voilà pourquoi il ne prit aucune peine ni pour choisir l'emplacement, ni pour le fortifier : du courage et des armes lui paraissaient suffire. Les Bataves et les peuples d'au delà du Rhin prennent chacun un poste séparé, afin que leur valeur, se déployant à part, en soit mieux aperçue. D'abord ils attaquent de loin ; puis, voyant que la plupart de leurs traits s'arrêtaient en pure perte sur les tours et sur les créneaux des murailles, tandis que, d'en haut, de simples pierres les blessaient, ils montent au rempart à grands cris et avec impétuosité, la plupart sur des échelles qu'ils avaient dressées, d'autres le long de

Trompette gauloise (Musée de Saint-Germain).

la tortue [1] que forment leurs camarades; et quelques-



Grande baliste armée.

1. Manœuvre qui consistait pour les soldats à élever

uns déjà atteignaient le faîte, lorsque les Romains, les heurtant avec le glaive et le bouclier, les précipitent en bas, où une grêle de pieux et de javelots achève de les écraser. Ils employèrent aussi les machines, chose absolument nouvelle pour eux; car ils n'ont pas la moindre industrie. Ce furent les transfuges et les prisonniers qui leur apprirent à assembler des poutres, à en former une sorte de pont, à adapter des roues pour faire avancer ces tours mobiles, d'où les uns, plus élevés que les murs, combattaient comme du haut d'un rempart, tandis que d'autres, cachés dans l'intérieur, minaient le pied des retranchements. Mais les quartiers de roches que lançaient nos balistes eurent bientôt renversé cet ouvrage informe ; et, comme ils préparaient des claies et des mantelets, nos machines firent pleuvoir des javelines enflammées : les assiégeants étaient eux-mêmes assiégés par les feux. Enfin, renonçant à la force, ils n'attendent plus leur succès que du temps, n'ignorant pas que la place n'avait de vivres que pour peu de jours et qu'il y avait beaucoup de bouches inutiles. D'ailleurs ils comptaient sur la famine, qui pouvait amener une trahison, sur quelque perfidie des esclaves et sur les hasards de la guerre. »

les boucliers au-dessus des têtes et des épaules en se serrant, de manière cependant que les soldats du dernier rang étaient à genoux; ceux des rangs antérieurs se tenaient de plus en plus droits. On pouvait gravir cette masse compacte qui formait comme un toit.

§ 6. — LACHETÉ D'HORDÉONIUS QUI REMET LE COMMANDEMENT DES LÉGIONS A VOCULA, SON LIEUTENANT.

« Cependant Hordéonius, sur la nouvelle qu'on assiégeait le camp, avait envoyé de toutes parts dans les Gaules rassembler des forces ; et, en attendant, il détache l'élite de ses légionnaires sous Dillius Vocula, lieutenant de la dix-huitième légion, avec ordre de prendre le long du Rhin et de faire la plus grande diligence. Pour lui, toujours timide et affaibli par la maladie, il était odieux aux soldats. Et ils ne dissimulaient plus leur indignation ; ils disaient publiquement qu'on avait laissé échapper de Mayence les cohortes bataves, fermé les yeux sur les entreprises de Civilis, sollicité l'invasion des Germains ; Hordéonius commandait de sa chambre et de son lit tout ce qui convenait à Civilis ; pourquoi souffrir qu'un seul homme, vieux et infirme, disposât des bras et des armes de tant de braves soldats ? Tels étaient les murmures par lesquels ils s'excitaient entre eux, lorsqu'une lettre de Vespasien vint enflammer encore leurs emportements. Hordéonius, dans l'impossibilité d'en faire mystère, la lut publiquement aux soldats, et il envoya, pieds et mains liés, à Vitellius, ceux qui l'avaient apportée.

« Par là il calma les esprits, et l'on arriva à Bonn, au camp de la première légion. Hordéonius lut devant toute l'armée les copies de toutes les lettres qu'il avait écrites dans les Gaules, en Espagne et en Bretagne, pour demander du secours, et il prescrivit, par une

condescendance infâme, que les lettres seraient remises aux aquilifères (porte-drapeau) des légions, par qui les soldats en prendraient lecture avant les généraux.

« Il fit mettre aux fers un des séditieux, non qu'il n'y eût qu'un seul coupable, mais pour faire preuve de quelque autorité. L'armée ensuite marcha de Bonn vers Cologne, où arrivaient de tous côtés les renforts de la Gaule, qui d'abord nous servit avec zèle. Mais bientôt, voyant l'ascendant que prenaient les Germains, la plupart de ses cités armèrent contre nous, dans l'espoir de secouer a servitude et, une fois libres, de dominer à leur tour. L'esprit de révolte gagnait de jour en jour dans les légions. Vocula montra pour lors une fermeté admirable. Il monte intrépidement au tribunal ; il fait saisir un mutin ; malgré la violence de ses cris, il le fait conduire au supplice ; et, tandis que les séditieux étaient intimidés, ce qu'il y avait de plus soumis exécute l'ordre. Sur les instances de toute l'armée, qui demandait Vocula pour son général, Hordéonius lui remit le commandement.

« Mais, avec ce levain de discorde, mille causes ulcéraient les esprits : le manque de vivres et l'interruption de la solde, les Gaules qui refusaient le tribut et l'enrôlement, une sécheresse inouïe dans ce climat, qui permettait à peine au Rhin de porter des bateaux, la difficulté des approvisionnements, les postes qu'on avait disposés tout le long du fleuve pour défendre les gués contre les Germains ; ce qui diminuait encore les subsistances et multiplait les consomma-

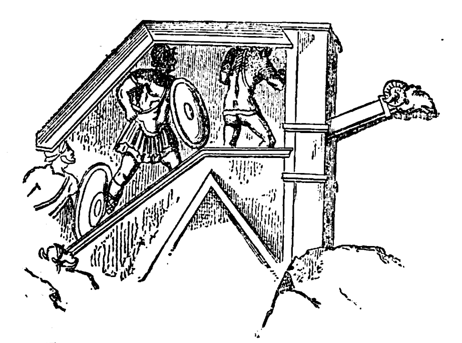
teurs. A Nuys [1], ils joignirent la seizième légion. On associa à Vocula, dans le commandement, le lieutenant Hérennius Gallus, et tous deux, n'osant point marcher à l'ennemi, campèrent dans un lieu nommé Gelduba [2]. Là, exerçant le soldat aux évolutions, à se retrancher, à se fortifier, enfin à tout ce qui prépare à la guerre, ils le rassuraient pour un jour de combat. »

§ 7. — ACCROISSEMENT DES FORCES DE CIVILIS. LES UBIENS MENACÉS. SUITE DU SIÉGE DE VETERA.

« Cependant les forces de Civilis prenaient un accroissement immense, par la jonction de la Germanie tout entière, qui avait livré sa principale noblesse en otage pour sûreté de la confédération. Il ordonne, suivant la proximité de chaque peuple, aux uns de tomber sur les Ubiens et sur les Trévires, aux autres de passer la Meuse et d'aller désoler les Ménapiens [3], les Moriniens et toute cette frontière de la Gaule. On fit partout des ravages, mais avec plus d'animosité chez les Ubiens, parce que cette nation, d'origine germanique, ayant abjuré sa patrie, s'appelait, d'un nom romain, la colonie d'Agrippa. Ses cohortes furent taillées en pièces dans le bourg de Marcodu-

1. Ou Neuss, près de Dusseldorf.
2. Aujourd'hui Gelb, ou le bourg de Géloub.
3. Les Ménapiens et les Moriniens occupaient les diocèses de Tournay, de Boulogne, de Saint-Omer, d'Ypres, etc.

rum [1], où elles se fiaient trop à leur éloignement du Rhin. De leur côté, les Ubiens n'eurent point de repos qu'ils n'eussent pillé à leur tour la Germanie. Heureux d'abord, ils finirent par être enveloppés; en général, dans toute cette guerre, leur fortune ne répondit pas à leur fidélité. Plus fort par l'affaiblissement des Ubiens et plus entreprenant par le succès,



Tortue romaine, d'après l'arc de Septime-Sévère.

Civilis pressait le siége des légions; il avait doublé les postes, pour qu'il ne se glissât aucun avis secret du secours qui allait arriver. Il charge les Bataves de la conduite des machines et des travaux, et les Germains, qui demandaient à se battre, de l'attaque des retranchements; quoique repoussés, il leur fait recommencer le combat, ayant assez de troupes pour

1. Duren, dans le duché de Juliers.

en sacrifier. La nuit même ne fit point cesser l'attaque.

« Ils avaient allumé de grands feux, autour desquels ils mangeaient tous ensemble, et, à mesure que le vin leur échauffait la tête, ils se portaient au combat avec une témérité insensée, car leurs traits, dans l'obscurité, étaient perdus; au contraire, les Romains découvraient pleinement les Barbares, et ceux qu'ils voyaient tout éclatants de courage ou de marques d'honneur, ils les choisissaient pour les frapper. Civilis s'en aperçut, et il fit éteindre les feux, afin que tout fût livré à toute la confusion de la nuit et de la guerre. Dès lors ce n'est que bruits confus; on ignore ce qui arrive, on ne voit ni à frapper ni à parer. Si l'on entend un cri, on se retourne, on dirige son arc de ce côté; la valeur ne sert de rien, le sort confond tout, et souvent les plus braves périssent par la main des lâches. Les Germains avaient une fureur aveugle; le soldat romain, mieux informé du péril, jetait des pieux ferrés, de gros quartiers de roche, et point au hasard. Lorsque le bruit des sapeurs, ou les échelles qu'on plantait, l'avertissaient de la présence de l'ennemi, il le renversait avec le bouclier, il le suivait avec le javelot; plusieurs, qui étaient parvenus sur la muraille, furent percés de coups de poignard. Ces travaux ayant ainsi rempli toute la nuit, le jour ouvrit une nouvelle scène de combats.

« Les Bataves avaient élevé une tour à deux étages; mais, comme ils l'approchaient de la porte prétorienne [1] qui était l'endroit le plus accessible, on fit

1. Elle était opposée à la porte dite décumane. La

jouer d'énormes pièces de bois, et on lança des poutres qui la mirent en pièces ; tous ceux qui étaient en haut furent écrasés, et, dans ce moment de désordre, une sortie brusque eut un grand succès. Les légionnaires avaient bien plus d'art et d'habileté ; ils opposaient aux barbares des machines en bien plus grand nombre. Une entre autres les intimidait singulièrement : c'était une bascule légèrement suspendue et très-mobile, qui, s'abaissant subitement, saisissait à leur vue un ou plusieurs des leurs, les enlevait en l'air, et, en retombant de l'autre côté, les précipitait dans le camp. Civilis, désespérant de forcer la place, se borna encore au blocus, redoublant les négociations et les promesses, pour ébranler la foi des légions. »

§ 8. — VICTOIRE DE VOCULA SUR CIVILIS. LEVÉE DU SIÉGE DE VÉTÉRA. SOULÈVEMENT DES LÉGIONS ROMAINES CONTRE LEURS CHEFS. MORT D'HORDÉONIUS.

« Voilà ce qui se passa en Germanie avant la journée de Crémone. La défaite des Vitelliens fit sur les esprits des impressions différentes. Les auxiliaires de la Gaule, qui n'avaient ni amour ni haine pour le parti, qui servaient sans affection, entraînés par leurs préfets, se détachent aussitôt de Vitellius : les vieux légionnaires balançaient. Toutefois, sur l'ordre d'Hordéonius, sur les instances des tribuns, ils prononcèrent le

porte prétorienne était la plus voisine de l'ennemi, comme l'autre en était la plus éloignée.

serment, mais d'un air et d'un cœur contraints. Ils répétaient bien distinctement tous les autres mots; mais, pour le nom de Vespasien, ils hésitaient, ou le murmuraient tout bas ; la plupart même le passèrent entièrement.

« Civilis, gardant une partie des troupes, envoie contre Vocula ses vieilles cohortes de Bataves et ce qu'il y avait de plus brave parmi les Germains. Julius Maximus et Claudius Victor, fils de la sœur de Civilis, commandaient ce détachement. Ils enlèvent, en passant à Asburg, les quartiers d'une division de cavalerie. De là, ils fondirent sur le camp de Vocula si brusquement, que celui-ci n'eut le temps ni de haranguer ses troupes, ni de développer sa ligne. Tout ce qu'il put faire dans une alarme si subite fut de recommander qu'on fortifiât le centre en y portant les légionnaires ; les auxiliaires se jetèrent confusément sur les ailes. La cavalerie fit une charge; mais, reçue par un ennemi serré et en bon ordre, elle tourna le dos et se rejeta sur les nôtres. Ce fut, depuis, une boucherie, non un combat. Pour surcroît, les cohortes des Nerviens, soit frayeur, soit perfidie, laissèrent nos flancs à découvert. Ainsi l'on pénétra jusqu'aux légions, qui, après avoir perdu leurs enseignes, se laissaient culbuter en dedans des retranchements, lorsque, tout à coup, un secours inattendu change la face du combat. Des cohortes de Gascons, troupe enrôlée par Galba, avaient été mandées alors. Ayant entendu, en approchant du camp, le cri des combattants, elles tombent par derrière sur l'ennemi, qui était tout occupé de sa bataille, et elles causent une

terreur plus grande qu'on n'eût dû l'attendre de leur petit nombre, parce que l'ennemi s'imagina, les uns que c'était le corps de Nuys, les autres celui de Mayence qui arrivait tout entier. Cette erreur rend le courage aux Romains, et, en comptant sur les forces



Gaulois combattant. — D'après le sarcophage de la vigne Ammendola.

d'autrui, ils recouvrent les leurs. Ce qu'il y avait de plus intrépide dans l'infanterie batave est écrasé ; la cavalerie se retira avec les enseignes et les prisonniers qu'on avait enlevés au commencement. Dans cette journée, le nombre des morts fut plus grand de notre

côté; mais nous perdîmes nos plus mauvaises troupes, les Germains leurs meilleures.

« Les deux généraux firent la même faute; ils s'attirèrent leur malheur et manquèrent à leur fortune. Civilis, s'il eût porté au combat de plus grandes forces, n'eût jamais pu être enveloppé par un si faible détachement, et il eût détruit le camp qu'il avait forcé. De son côté, Vocula ne prit aucun soin pour être informé de l'approche des ennemis : ce qui fit qu'à peine sorti, il fut battu ; ensuite, son peu de confiance dans la victoire lui fit perdre plusieurs jours avant de marcher à l'ennemi, au lieu que, s'il l'eût pressé dans le moment et qu'il eût poursuivi son succès, il pouvait, du même coup, faire lever le siége des légions. Dans l'intervalle, Civilis avait cherché à surprendre les assiégés, en leur faisant croire que les Romains étaient perdus sans ressource et que les siens avaient eu la victoire. On promenait en triomphe les enseignes et les drapeaux ; on étala aussi les prisonniers. L'un d'eux, par un courage bien héroïque, osa élever la voix et déclarer la vérité, malgré les menaces des Germains, qui le percèrent sur-le-champ de mille coups : ce qui donna plus de créance à son rapport. D'ailleurs, les dévastations et l'embrasement des villages qu'on voyait tout en feu annonçaient assez l'approche d'une armée victorieuse. Arrivé devant Vétéra, Vocula ordonne qu'on plante les drapeaux et qu'on s'entoure d'un fossé et d'un rempart ; débarrassés de leurs bagages, ils combattraient plus librement. A cet ordre, il s'élève un cri contre le général ; ils demandent le combat en me-

naçant; c'était leur usage. Sans se donner même le temps de se ranger en bataille, tout en désordre et fatigués, ils commencent l'attaque. Civilis avait marché à eux, ne se fiant pas moins aux fautes de l'ennemi qu'à la valeur des siens. Chez les Romains, le sort de la bataille varia, et tous les séditieux furent lâches. D'autres, tout remplis de leur victoire récente, gardaient leur place, frappaient l'ennemi, s'encourageaient eux et leurs camarades; le combat rétabli, ils firent signe de la main aux assiégés de saisir l'occasion. Ceux-ci, qui voyaient tout du rempart, sortent à la fois par toutes les portes; et par hasard Civilis ayant été renversé de cheval, on crut, dans l'une et dans l'autre armée, qu'il était blessé ou mort; il est incroyable combien ce bruit inspira de frayeur à l'ennemi et d'ardeur aux Romains. Cependant Vocula, au lieu de poursuivre un ennemi qui fuyait, augmentait les fortifications de Vétéra. Puis il évacua le camp, emmenant une partie des légions.

« Civilis remit alors le siége devant cette ville. Vocula se retira à Gelduba, et de là à Nuys. Civilis prend Gelduba. Peu de temps après, il donna, non loin de Nuys, un combat de cavalerie, où il eut l'avantage. Mais les succès et les revers animaient également le soldat à la perte des généraux. A peine renforcés par ce détachement de la cinquième et de la quinzième légion, ils demandent le donativum (on savait que Vitellius avait envoyé de l'argent); et Hordéonius, sans se faire longtemps presser, le donna au nom de Vespasien. Ce fut le principal aliment de la sédition. Se livrant aux débauches et aux festins,

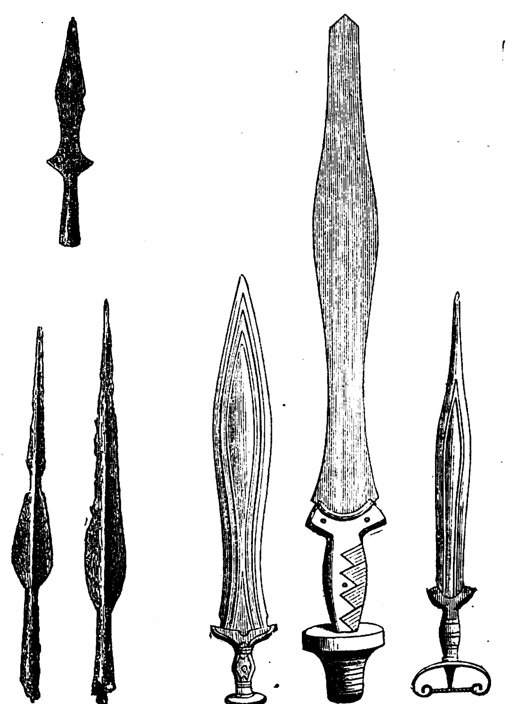


s'attroupant la nuit, ils reprennent leur ancienne fureur contre Hordéonius; et personne, parmi les lieutenants ou les tribuns, n'osant leur résister (car la nuit leur avait fait perdre toute pudeur), ils l'arrachent de son lit et le tuent. Ils réservaient le même sort à Vocula, si, déguisé en esclave, il n'eût profité de l'obscurité pour s'échapper sans être reconnu. Sitôt que l'emportement eut fait place à la peur, ils firent partir des centurions avec des lettres, pour aller dans les Gaules solliciter des secours d'hommes et d'argent.

« La précipitation, les terreurs paniques, l'irrésolution, sont le partage de toute multitude sans chef. A l'approche de Civilis, ils courent aux armes tout en désordre, les jettent l'instant d'après et prennent la fuite. L'adversité enfanta la discorde; la quatrième et la dix-huitième légion [1] se détachèrent pour former un parti séparé. Et toutefois [2] elles rétablirent dans leur camp et dans les cantons des Belges les plus voisins, les images de Vitellius, quoique Vitellius fût déjà mort. Puis, changeant encore et se repentant, elles vont, ainsi que la première [3], prendre Vocula pour général; elles renouvellent, entre ses mains, le serment à Vespasien, et, de là, marchent au secours de Mayence, assiégée par une armée de Cattes, d'Usipiens et de Mattiaques; mais cette armée s'était déjà

1. Qui composaient l'armée du haut Rhin.
2. Comme avait fait l'armée du bas Rhin, dont elles s'étaient séparées.
3. Qui, avec la cinquième, la quinzième et la seizième, formait l'armée du bas Rhin.

retirée, rassasiée de butin, et avec quelque perte. Nos



Pointes de lances gauloises.

Epées gauloises (Musée de Saint-Germain).

soldats, les ayant trouvés dispersés sur la route, les

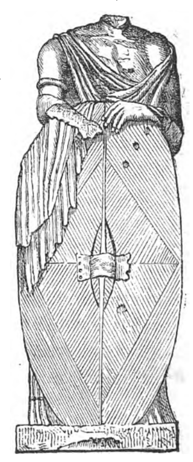
avaient surpris et battus. De leur côté, les Trévires avaient élevé, le long de leurs frontières, une palissade bordée d'un retranchement; et ils faisaient aux Germains une guerre tour à tour sanglante pour les deux nations. »

§ 9. — AGITATION EN GAULE. CONSPIRATION DE CLASSICUS, TUTOR ET SABINUS, COMMANDANTS DE TROUPES INDIGÈNES.

« Cependant la mort de Vitellius, répandue dans les Gaules et dans la Germanie, avait produit deux guerres pour une. D'un côté, Civilis, quittant la feinte, s'acharne sur tous les Romains indistinctement; d'un autre, les Vitelliens aimaient encore mieux reconnaître des étrangers pour maîtres que Vespasien pour empereur. Les Gaulois avaient repris courage, s'imaginant que le sort de nos armées était partout le même; le bruit courait que les Sarmates et les Daces tenaient les légions de Pannonie et de Mésie assiégées; on en disait autant de celles de Bretagne. Mais rien n'avait contribué à leur persuader la chute prochaine de l'empire comme l'incendie du Capitole. Rome, jadis, avait été prise par les Gaulois; mais le temple de Jupiter ayant subsisté, l'empire s'était maintenu; au lieu qu'alors cet embrasement fatal était le signe de la colère céleste, et, pour les nations transalpines, le présage de l'empire du monde. Voilà ce que la vaine superstition des druides publiait. On débita aussi que les chefs de la Gaule, avant de marcher au secours d'Othon contre Vitellius, avaient arrêté entre eux qu'ils ne négligeraient pas la liberté de leur pays, s'ils voyaient qu'une suite

continue de guerres civiles et des désastres domestiques eussent affaibli les Romains.

« Avant le massacre d'Hordéonius, il ne transpira rien qui pût faire soupçonner la conjuration. Hordéonius mort, il y eut de fréquents messages entre Civilis et Classicus, préfet d'un corps de cavalerie trévire. Classicus, en naissance et en richesse, l'emportait sur les autres Gaulois. Son extraction était royale, et sa race illustre dans la paix comme dans la guerre. Il se vantait d'être, par ses aïeux, l'ennemi du peuple romain plutôt que son allié. Julius Tutor et Julius Sabinus entrèrent dans le complot. L'un était de Trèves, l'autre de Langres. Tutor avait été préposé à la garde du Rhin par Vitellius; Sabinus, naturellement vain, se repaissait encore de la chimère d'une descendance glorieuse, parce que sa bisaïeule avait plu à Jules-César, dans le temps de la guerre des Gaules, et qu'on avait parlé de leur adultère. Ces trois hommes sondent en secret les esprits. On envoya dans la Gaule des émissaires qui travaillèrent à la soulever. Pour eux, ils feignirent de rester soumis, afin de mieux surprendre Vocula. Toutefois, les avis ne manquèrent point à ce général; mais la force



Bouclier gaulois. — Musée Calvet à Avignon.

pour réprimer lui manquait, avec des légions si incomplètes et si peu sûres. Placé entre des soldats suspects et des ennemis cachés, ce qu'il crut le plus convenable pour le moment, ce fut de se défendre par les mêmes armes qu'on l'attaquait. Dissimulant donc aussi, il se rendit à Cologne. Là, on vit arriver Labéo. On l'avait arrêté, comme je l'ai dit, et envoyé dans la Frise pour le soustraire aux regards de sa nation. Ayant gagné ses gardes, il s'était sauvé; et alors il se faisait fort, moyennant quelques troupes qu'on lui fournirait, d'aller chez les Bataves et de ramener la majeure partie de la nation dans l'alliance des Romains. Comme on ne lui donna qu'un très-petit corps d'infanterie et de cavalerie, il ne put rien entreprendre chez les Bataves mêmes; il fit prendre les armes à quelques Nerviens et Bétasiens [1], avec lesquels il inquiéta les Canninéfates et les Marsaques [2] par des incursions furtives, qui ne méritent pas le nom de guerre. Vocula, séduit par les insinuations des Gaulois, marcha contre Civilis. »

§ 10. — TRAHISON DES AUXILIAIRES INDIGÈNES ET DÉFECTION DES TROUPES ROMAINES. ASSASSINAT DU GÉNÉRAL ROMAIN VOCULA. PROCLAMATION DE L'EMPIRE DES GAULES PAR CLASSICUS.

« Il n'était pas loin de Vétéra, lorsque Classicus et Tutor prennent les devants, sous prétexte d'aller reconnaître l'ennemi, et vont ratifier leur traité avec les chefs des Germains. Puis, commençant à se déta-

1. Peuple du Brabant.
2. Ils occupaieut la Nord-Hollande.



cher des légions, ils campent et se retranchent à part. Vocula eut beau représenter avec force que les guerres civiles n'avaient pas affaibli la puissance romaine au point de la rendre méprisable à des Trévires et à des Langrois. Civilis et Tutor persistaient dans leur perfidie. Vocula rebrousse chemin et se retire à Nuys. Les Gaulois vinrent camper à deux milles des Romains. A cette proximité, les centurions et les soldats ne cessant d'aller et de venir, on les marchanda; et enfin, chose inouïe, une armée romaine s'engagea à prêter serment à des étrangers, et, pour gage d'un pareil forfait, elle promit de massacrer ou de mettre aux fers ses généraux. La plupart conseillaient la fuite à Vocula.

« Il se retira dans sa tente, et il songeait à quitter la vie. Ce furent ses affranchis et ses esclaves qui l'empêchèrent de prévenir ainsi une mort infâme, car Classicus ne tarda point à lui envoyer Æmilius Longinus, déserteur de la première légion, qui le massacra sur-le-champ. Pour les deux lieutenants, Numisius et Hérennius, on se contenta de les mettre aux fers; et aussitôt Classicus, prenant les insignes des généraux romains, se rendit au camp. Quoique endurci contre toute honte, il ne fut pas capable de prononcer d'autres mots que la formule du serment: elle portait *pour l'empire des Gaules*. Le serment fut prêté par tous ceux qui étaient présents. Il élève aux premiers grades l'assassin de Vocula; d'autres, selon la part qu'ils avaient eue à tant de crimes, sont également récompensés. Tutor et Classicus se partagèrent ensuite les opérations. Tutor, tenant les habi-

tants de Cologne, et tout ce qu'il y avait de soldats sur le Haut-Rhin, investis par un corps de troupes considérable, les contraignit de se lier par un serment pareil. Il avait fait tuer à Mayence les tribuns, et chasser le préfet de camp, qui le repoussaient. Classicus, choisissant dans ces transfuges ce qu'il y avait de plus corrompu, les fait partir pour Vétéra, avec ordre de promettre aux assiégés leur pardon, s'ils cédaient aux conjonctures; sinon, point d'espérance : on les dévouait au glaive, à la famine et aux plus horribles extrémités. Les députés ajoutèrent à ces motifs leur exemple. »

§ 11. — MASSACRE DES ASSIÉGÉS DE VÉTÉRA.

« Les assiégés étaient cruellement partagés entre la fidélité et le besoin, entre l'honneur et l'opprobre. Pendant que dura leur indécision, les aliments de toute espèce achevèrent de leur manquer. Ayant consommé les bêtes de somme et les chevaux, ils se rejetèrent sur les animaux les plus dégoûtants, dont la nécessité leur fit une ressource. Enfin, réduits à manger des branches, des racines d'arbres, et de l'herbe qu'ils arrachaient d'entre les pierres, ils auraient été le modèle du malheur et de la constance, s'ils n'eussent terni tant d'héroïsme et de gloire en députant vers Civilis pour demander la vie. Avant de les entendre, on exigea qu'ils jurassent obéissance à l'empire des Gaules. De plus, on se réserva le pillage du camp, et on leur donna des gardes qui leur retinrent argent, valets, bagages, et qui, après les avoir ainsi dépouillés,

les suivirent encore. A cinq milles environ, pendant qu'ils marchaient sans précaution, ils sont attaqués brusquement par les Germains. Les plus braves se firent tuer sur la place; beaucoup périrent dans la fuite; les autres regagnèrent le camp. Il est vrai que Civilis se plaignit, et qu'il fit aux Germains de vifs reproches de manquer aussi indignement à leur parole. Ne fut-ce qu'une feinte? ou fut-ce impuissance de contenir ces furieux? C'est ce qui n'est pas bien éclairci. Le camp pillé, les Germains y mettent le feu, et tous ceux qui avaient survécu au combat furent la proie des flammes.

« Pour lors, enfin, voyant la ruine des légions consommée, Civilis se fit couper cette longue chevelure blonde que, depuis le commencement des hostilités contre les Romains, il avait laissé accroître par un de ces vœux ordinaires aux barbares. On débite aussi qu'ayant armé son fils, encore enfant, de flèches et de javelots proportionnés à son âge, il lui donna pour but quelques-uns de nos prisonniers. Au reste, il ne se soumit, ni lui ni aucun de ses Bataves, au serment pour les Gaules, se croyant assez fort avec les Germains, et s'il fallait un jour disputer l'empire aux Gaulois, comptant assez sur lui pour ne pas les craindre. Mummius Lupercus, lieutenant d'une légion, fut un des présents envoyés à Velléda [1]. Cette femme, née chez les Bructères, avait une domination très-étendue, fondée sur cette tradition des Germains qui font des

1. Cette Velléda fut ensuite remplacée par une certaine Ganna.



prophétesses de quelques-unes de leurs femmes, et ensuite des déesses, par ce progrès naturel à la superstition. Le crédit de Velléda s'accrut encore, parce qu'elle avait prédit les succès des Germains et la ruine des légions. Lupercus fut tué en route. On réserva quelques centurions et quelques tribuns, nés dans la Gaule, pour cimenter l'alliance. Le camp des cohortes, celui de la cavalerie, celui des légions furent détruits et brûlés : on ne laissa subsister que ceux de Mayence et de Vindonissa [1]. »

§ 12. — HONTE DES LÉGIONS DIRIGÉES SUR LES CANTONNEMENTS DE TRÈVES.

« La seizième légion, avec ses auxiliaires, qui s'étaient rendus en même temps, reçut l'ordre de passer de Nuys à Trèves, et l'on avait fixé d'avance le jour où elle quitterait son camp. Tout l'intervalle jusqu'à ce jour fut rempli par différentes pensées. Les lâches tremblaient au ressouvenir du massacre de Vétéra; les plus braves, rougissant de leur infamie, songeaient à ce que serait cette marche, à qui la commanderait, que tout était au pouvoir de ceux qu'ils avaient fait maîtres de leur vie et de leur mort. D'autres, sans nul souci de l'honneur, se munissaient de leur argent et de leurs effets les plus précieux; quelques-uns préparaient leurs armes et s'en revêtaient, comme au moment d'une bataille. Au milieu de ces agitations, arrive l'heure du départ, plus cruelle

1. Windisch, dans le canton de Berne.



qu'ils ne se l'étaient figurée. En effet, dans l'intérieur du camp, leur dégradation n'était pas si apparente. En pleine campagne, et en plein jour, se dévoila toute l'ignominie : les images de leurs empereurs arrachées, leurs enseignes déshonorées, tandis que les drapeaux gaulois resplendissaient de toutes parts ; la marche silencieuse, semblable à de longues funérailles; pour chef, Claudius Sanctus, borgne, imbécile, d'une physionomie barbare. Ce fut bien pis lorsqu'une autre légion, forcée d'évacuer le camp de Bonn, fut venue les joindre ; leur opprobre parut s'en accroître. D'ailleurs, au premier bruit de la prise des légions, tous ceux à qui peu auparavant le nom romain inspirait de l'effroi étaient accourus de leurs camps et de leurs maisons ; ils couvraient les bords des chemins, et jouissaient avec transport de ce spectacle extraordinaire. La division de cavalerie du Picentin [1] ne peut supporter cette joie insultante; et, sans égards pour les promesses ou les menaces de Sanctus, ils s'en vont à Mayence. Sur leur route, ils trouvent par hasard le meurtrier de Vocula, Longinus; ils le percent de mille coups; ce fut par cette victime qu'ils commencèrent l'expiation de leur faute.

« Les légions, sans rien changer à leur marche, viennent camper devant Trèves. »

1. Partie de la terre de Labour.

§ 13. — LES GERMAINS RÉCLAMENT LE DÉMANTÈLEMENT DE COLOGNE ET LE MASSACRE DES HABITANTS ROMAINS. INTERVENTION DE LA PROPHÉTESSE VELLÉDA. ALLIANCE DE COLOGNE AVEC LES REBELLES. DÉFECTION DE PLUSIEURS PEUPLES.

« Civilis et Classicus, enflés de tant de succès, songèrent à livrer à leurs troupes le pillage de Cologne. Une cruauté naturelle et l'amour du butin les portaient à saccager cette colonie d'Agrippa. Ils furent retenus par des raisons de guerre, et par l'idée qu'une réputation de clémence importe à qui fonde un empire. La reconnaissance agit aussi sur Civilis; il se rappela que son fils, arrêté prisonnier dans Cologne au commencement des troubles, avait été traité avec distinction dans sa captivité. Mais tous les peuples d'au delà du Rhin haïssaient cette colonie, à cause de ses richesses et de sa population. Selon eux, pour mettre fin à tant de guerres, il fallait que la ville, ou restât ouverte à tous les Germains indistinctement, ou fût détruite, et les Ubiens dispersés comme eux.

« Il s'y rendit une députation des Tenctères, nation qui n'est séparée de Cologne que par le Rhin. Voici comment le plus altier de leurs députés exposa, dans le conseil de la ville, les volontés de sa peuplade : « Vous voilà donc rentrés dans le corps et sous la dénomination des enfants de la guerre. Nous en remercions nos dieux, qui sont les vôtres, surtout Mars, le premier de ces dieux, et nous vous félicitons de ce qu'enfin vous vivrez libres parmi des peuples libres. Car, jusqu'à ce jour, l'eau, la terre, et jusqu'à l'air même, avaient été, pour ainsi dire, emprisonnés par

les Romains. Vos frères ne pouvaient ni vous parler, ni vous voir; ou bien, ce qui outrage cent fois plus des hommes nés pour les armes, il fallait subir une inspection, payer une taxe, se dépouiller de ses armes et presque de ses vêtements. Si donc vous voulez que notre amitié et notre alliance soient à jamais cimentées, nous exigeons que vous abattiez ces murs, boulevards de la tyrannie. Il n'y a pas jusqu'aux animaux sauvages qui, renfermés, ne perdent leur bravoure naturelle. Que tous les Romains sur tout votre territoire soient égorgés : la liberté ne souffre point de maîtres au milieu d'elle. Que leurs biens soient mis en commun, sans que personne puisse avoir de butin ni d'intérêt séparés. Qu'il soit libre, et à nous et à vous, d'habiter indistinctement l'une et l'autre rive, comme jadis le pratiquaient nos pères, comme le veut la nature, qui a départi le jour et la lumière à tous les hommes, la terre à tous les braves. Reprenez les mœurs et les usages du pays, et abjurez ces voluptés par qui Rome tient asservis ses sujets bien plus que par ses armes. Alors, vraiment Germains, rentrant dans tous vos droits, et perdant jusqu'au souvenir de l'esclavage, vous redeviendrez un peuple ou l'égal, ou le dominateur des autres. »

« Les Agrippiniens prirent du temps pour délibérer; et, en effet, ni la crainte de l'avenir ne leur permettait d'accepter les conditions, ni leur situation présente de les rejeter ouvertement. Ils firent cette réponse : « Dès l'instant que l'occasion d'être libres s'est présentée, nous l'avons saisie avec plus d'ardeur que de prudence, et nous nous sommes réunis à nos frères, vous

et tous les autres Germains. Loin d'abattre nos murs, dans un moment surtout où les Romains rassemblent leur armée, il serait plus sage d'en construire de nouveaux. Le peu d'étrangers de l'Italie ou des provinces qui se trouvaient sur notre territoire ont été détruits par la guerre ou ont regagné chacun leur pays; et, quant à ceux qui ont formé anciennement la colonie, qui ont contracté des mariages avec nous et ont laissé des descendants, c'est ici leur patrie, et nous ne vous croyons point assez injustes pour exiger que nous massacrions nos pères, nos frères, nos enfants. Les droits d'entrée, toutes ces entraves du commerce, nous les supprimons. Vous passerez librement, mais de jour et sans être armés, jusqu'à ce que des liens si nouveaux soient resserrés par l'habitude et le temps. Nous prendrons pour arbitres Civilis et Velléda : ce seront eux qui rédigeront le traité. » Les Tenctères, ainsi apaisés, envoyèrent à Civilis et à Velléda des députés avec des présents, et tout se conclut selon le désir des Agrippiniens. Mais les députés n'eurent pas la permission de voir Velléda, ni de lui parler. Elle se dérobait aux regards pour augmenter la vénération. Elle se tenait au haut d'une tour : c'était un parent de son choix, qui, en qualité d'interprète de la divinité, recevait les demandes et rapportait les réponses.

« Civilis, fortifié de l'alliance des Agrippiniens, se mit en devoir de soumettre les cités voisines, ou de gré, ou de force. Il avait déjà réduit les Suniques [1] et enrôlé leur jeunesse, lorsque Labéo, avec une troupe

1. Ils habitaient le Limbourg, où l'on retrouve encore, dans le bourg de Sinnicks, le nom de cet ancien peuple.

de Bétasiens [1], de Tongres et de Nerviens, levés à la hâte, vint s'opposer à ses progrès. Labéo comptait sur sa position; il s'était assuré d'avance du pont sur la Meuse [2], et il occupait les défilés. Le combat était encore indécis, lorsque les Germains, traversant le fleuve à la nage, vinrent tomber sur ses derrières. En même temps, Civilis, par un coup d'audace, ou bien de concert avec les Tongres, se porta au milieu d'eux, et haussant la voix : « Nous n'avons pas, dit-il, pris les armes pour faire des Bataves et des Trévires les maîtres des nations; loin de nous cette arrogance : acceptez l'union, et je passe de votre côté comme chef ou comme soldat, à votre gré. » La multitude était ébranlée, et ils remettaient leurs épées dans le fourreau. Deux des principaux Tongres, Campanus et Juvénalis, achevèrent de les décider, et la nation entière se donna à Civilis. Labéo s'échappa avant d'être enveloppé. Les Bétasiens et les Nerviens se rendirent aussi, et Civilis les incorpora à son armée. Ainsi, de tous côtés, s'agrandissait cette puissance, par tous les peuples que lui soumettait la terreur ou que l'affection lui donnait. »

§ 14. — SABINUS PROCLAMÉ CÉSAR DÉFAIT ET MIS EN FUITE PAR LES SÉQUANES. DIVISION PARMI LES REBELLES. RÉACTION EN FAVEUR DES ROMAINS. FUITE DE TUTOR. DÉFAITE DES TRÉVIRES.

« Cependant Sabinus, après avoir détruit tous les monuments qui pouvaient rappeler l'alliance avec les

1. Les Bétasiens, le Brabant. Les Nerviens, le Hainaut.
2. Maintenant Maestricht.

Romains, se fait proclamer César; et, sur-le-champ, avec une multitude de Langrois indisciplinés, il marche contre les Séquanes [1], nation limitrophe, qui nous était fidèle. Les Séquanes ne refusèrent point le combat. La fortune se déclara pour la bonne cause : les Langrois furent défaits. Sabinus s'enfuit au milieu de la bataille, avec autant de lâcheté qu'il avait mis de précipitation et d'imprudence à la livrer. Afin de répandre le bruit de sa mort, il fit mettre le feu à la maison dans laquelle il s'était réfugié. On crut qu'il avait péri dans les flammes. Mais il échappa par différents moyens, et sut depuis, en se cachant, prolonger sa vie pendant neuf années. J'en parlerai dans la suite, ainsi que de la constance de ses amis et du magnifique exemple que donna sa femme Éponine. La victoire des Séquanes arrêta cette fureur de rebellion : insensiblement, les Gaulois réfléchirent; ils songèrent aux devoirs et aux traités qui les liaient, retenus surtout par les Rémois, qui persuadèrent à chaque canton d'envoyer des députés, afin de discuter, dans une assemblée générale, les avantages de la liberté et ceux de la paix.

« Julius Auspex, l'un des principaux Rémois, représenta avec force la puissance des Romains et les avantages de la paix; que les lâches mêmes entreprenaient souvent des guerres, dont tout le péril était pour les braves; que les légions étaient déjà sur leur tête; et il parvint à les retenir tous, les plus sages par des considérations de respect et de devoir, les

1. Les Francs-Comtois d'à présent.



plus jeunes par l'idée du péril et de la crainte; ils suivirent le conseil d'Auspex. Ce qui refroidit encore la plupart, ce furent les jalousies des provinces. Ils n'étaient pas encore vainqueurs, ils étaient déjà divisés. Dégoûtés d'avance de l'avenir, ils préférèrent le présent. On écrit aux Trévires, au nom de la Gaule, de quitter les armes.

« Ni les Trévires, ni les Langrois, ni aucune des autres cités rebelles, ne firent des efforts en proportion de la grandeur de l'entreprise; il n'y avait pas même de concert entre les chefs. Civilis, s'opiniâtrant à vouloir prendre ou chasser Labéo, se perdait dans les déserts de la Belgique. Classicus, le plus souvent, se tenait dans une inaction molle, comme s'il eût été en pleine possession et qu'il n'eût qu'à jouir. Tutor ne se pressa pas non plus de fermer le passage du Rhin, ainsi que celui des Alpes; et, dans l'intervalle, la vingt et unième légion pénétra par Vindonisse [1], et Sextilius Félix, avec des cohortes auxiliaires, par la Rhétie [2]; à ces troupes se joignit un corps de cavalerie, celui des Singulaires que Vitellius avait fait venir à Rome, et qui, depuis, était passé dans le parti de Vespasien. Ce corps était commandé par Julius Briganticus, fils d'une sœur de Civilis, haï de son oncle, et le haïssant avec cette fureur qui distingue presque toujours l'inimitié des proches. Tutor avait augmenté les troupes des Trévires par de nouvelles levées de Vangions [3], de Caracates, de Tri-

1. Windisch.
2. Aujourd'hui, le pays des Grisons.
3. Les Vangions, diocèse de Worms. Les Caracates,

boques : il les renforça d'un corps de vétérans, infanterie et cavalerie, de ces légionnaires qui s'étaient laissé corrompre par les promesses ou subjuger par la crainte. Ceux-ci, d'abord, massacrent une cohorte détachée en avant par Sextilius; puis, voyant qu'il leur arrivait des généraux et une armée romaine, ils nous revinrent par une désertion honorable : ils furent suivis des Triboques, des Vangions et des Caracates. Tutor, réduit aux seuls Trévires, ayant évité Mayence, se retira à Bingium [1]. Il croyait sa position sûre, parce qu'il avait fait couper le pont sur la Nahve [2]; mais les cohortes que menait Sextilius arrivèrent : on trouva un gué; il fut trahi et battu. Cette défaite découragea les Trévires; et le peuple, renonçant à la guerre, se dispersa dans la campagne. Quelques chefs, pour faire croire qu'ils avaient été des premiers à quitter les armes, se réfugièrent dans les villes qui n'avaient pas rompu l'alliance avec les Romains. Les légions qu'on avait, comme je l'ai dit, fait passer de Nuys et de Bonn à Trèves, reconnurent d'elles-mêmes Vespasien. Ceci se passa dans l'absence de Valentinus : comme il allait revenir furieux et prêt à tout replonger de nouveau dans le trouble et la confusion, les légions se retirèrent chez les

diocèse de Mayence. Les Triboques, diocèse de Strasbourg.

1. Bingen.

2. La Nahe, qui se jette dans le Rhin à Bingen. On voit, par la narration de Tacite, que Bingen était de son temps sur la rive gauche de la Nahe : aujourd'hui, il est sur la rive droite.

Médiomatriques[1], nation alliée. Valentinus et Tutor entraînent de nouveau les Trévires à la guerre; ils leur font égorger les lieutenants Hérennius et Numisius, afin de les enchaîner plus étroitement au crime, en leur ôtant l'espoir du pardon. »

§ 15. — CÉRIALIS RELÈVE LA FORTUNE DE ROME. DÉFAITE DES BELGES. PLUSIEURS LÉGIONS RENTRENT DANS LE DEVOIR.

« Telle était la situation des affaires, quand Cérialis arriva à Mayence : à son arrivée, les espérances se relèvent. Ce général, qui aimait les batailles, plus fait pour braver un ennemi que pour abuser des précautions contre lui, enflammait le soldat par l'audace de ses discours, bien résolu, sitôt qu'il pourrait joindre les rebelles, de ne pas différer le combat d'un instant. On avait fait des levées dans les Gaules; il les renvoie toutes à leurs cités, en faisant déclarer que l'empire avait assez de ses légions; que les alliés pouvaient reprendre tranquillement les occupations de la paix et regarder comme finie une guerre dont les Romains s'étaient chargés. Ce trait fortifia les Gaulois dans la soumission : le renvoi de leurs soldats leur fit supporter les tributs plus facilement; ils en furent plus respectueux, se voyant méprisés. Cependant Civilis et Classicus, apprenant la fuite de Tutor, la défaite des Trévires, la fin de toutes les prospérités de l'ennemi, courent rassembler, avec précipi-

1. Diocèse de Metz et de Verdun.



tation leurs forces éparses; et, en attendant, ils dépêchent courriers sur courriers à Valentinus, pour lui recommander de bien se garder d'une action décisive. Cérialis, se pressant d'autant plus, envoie, chez les Médiomatriques, prendre les légions pour les mener à l'ennemi par le plus court chemin; il rassemble ce qu'il y avait de troupes à Mayence et tout ce qu'il avait amené avec lui : en trois jours, il arrive à



Bélier, d'après la colonne Trajane.

Rigols [1]. Valentinus, avec un corps considérable de Trévires, avait pris ce poste, fermé par des montagnes ou par la Moselle, et il y avait ajouté un fossé double avec des barricades de rochers. Nullement effrayé de ces fortifications, le général romain n'en ordonne pas moins à l'infanterie de forcer les barrières et à la cavalerie de monter en bataille sur la hauteur, méprisant un ennemi ramassé au hasard et

1. Deux lieues au-dessous de Trèves

ne lui accordant pas un tel avantage par la position, que les siens n'en eussent un plus grand par la valeur. On éprouva, en montant, un peu de difficulté, tant qu'on fut en butte aux armes de trait; on ne se fut pas plutôt joint, que l'ennemi fut renversé, précipité comme des ruines qui croulent; une partie de la cavalerie, ayant tourné par des hauteurs moins escarpées, fit prisonniers les principaux Belges, entre autres Valentinus, leur chef.

« Cérialis, craignant pour sa réputation, s'il paraissait nourrir la licence et la cruauté du soldat, contint leur fureur; et ils obéirent, bien plus modérés envers les étrangers depuis qu'ils ne faisaient plus la guerre à des citoyens. L'attention se reporta ensuite sur les malheureuses légions qu'on avait fait venir de Médiomatrix [1]. Les soldats, accablés du sentiment de leurs crimes, se tenaient immobiles, les regards fixés contre terre. Au moment où les deux armées se réunirent, on n'entendit point les acclamations accoutumées; on avait beau les consoler ou les exhorter, ils ne répondaient rien, se tenant cachés au fond de leurs tentes, et fuyant jusqu'à la lumière. Et c'étaient moins le péril et la crainte, que la honte et le sentiment de leur opprobre, qui les plongeaient dans ce profond abattement. Il avait même gagné les vainqueurs, qui, n'osant s'expliquer de vive voix, ni par les prières, demandaient grâce par les larmes et le silence. Enfin, Cérialis vint adoucir leur douleur. Il leur répétait, à chaque instant, qu'il ne s'en prenait qu'au destin de

1. Metz.

tous les maux qu'avait causés la discorde des soldats et des chefs, ou les artifices de l'ennemi; qu'il ne datait leurs services et leurs serments que de ce jour que ni l'empereur ni lui ne se ressouvenaient du passé. Alors on les admit à camper avec les autres, et l'on fit publier, par toutes les centuries, que, dans aucun débat, dans aucune querelle, on n'eût à reprocher à ces camarades leur sédition ou leur défaite. »

§ 16. — CÉRIALIS REPRÉSENTE AUX GAULOIS LES AVANTAGES DE LA DOMINATION ROMAINE.

« Cérialis ne tarda point à convoquer une assemblée des Trévires et des Langrois; il leur parla ainsi : « Pour moi, je n'ai jamais cultivé l'art de l'éloquence, et c'est par les armes que je vous ai prouvé la valeur du peuple romain. Mais, puisque les paroles ont sur vous tant d'empire, et que vous jugez des choses moins par elles-mêmes que par les discours des séditieux, j'ai voulu vous faire part de quelques réflexions. Maintenant que la guerre est terminée, il vous sera plus utile de les entendre qu'à nous de vous les dire. Lorsque les généraux de Rome entrèrent sur votre territoire et dans les autres contrées de la Gaule, ce ne fut par aucun esprit de cupidité; ils y vinrent à la prière de vos ancêtres, que fatiguaient des dissensions meurtrières, et parce que les Germains, que vous aviez appelés à votre secours, avaient réduit indistinctement à l'esclavage et les alliés et les ennemis. Je ne parlerai point de tous nos combats contre les Cimbres et les Teutons, des grands

exploits de nos armées, et du succès de nos guerres avec les Germains : ils sont assez connus ; et si nous avons occupé les rives du Rhin, ce n'a point été pour protéger l'Italie, mais de peur qu'un nouvel Arioviste ne s'élevât encore sur vos têtes. Croyez-vous que vous serez plus chers à Civilis et aux Bataves, et à tous ces peuples dont le Rhin vous sépare, que vos ancêtres ne l'étaient aux ancêtres de ces mêmes nations? Les mêmes motifs d'invasion subsisteront toujours pour les Germains, l'amour de vos femmes et de vos biens, le désir de changer de lieu ; et toujours on les verra déserter leurs solitudes et leurs marais, pour se jeter sur ces Gaules si fertiles, pour asservir et vos champs et vos personnes. On vous éblouit aujourd'hui des beaux noms de liberté, d'affranchissement ; mais jamais on n'ambitionna d'asservir et de dominer, qu'on n'ait couvert son ambition du même voile. Il y eut toujours des tyrans et des guerres dans les Gaules, jusqu'au moment où vous acceptâtes nos lois ; et nous, quoique trop fréquemment insultés, nous ne vous avons demandé, à titre de vainqueurs, que les moyens de vous maintenir en paix ; car, pour avoir la paix, il faut des soldats ; pour des soldats, il faut une solde ; pour cette solde, des tributs. Le reste est commun entre nous. Vous-mêmes, le plus souvent, vous commandez nos légions ; vous-mêmes vous gouvernez les provinces, et celles-ci et les autres. Nul privilége, nulle exclusion. Si nous avons de bons princes, vous en ressentez également les avantages, quoique dans l'éloignement ; s'ils sont cruels, ce sont les plus proches qui en souffrent. Comme on supporte la séche-

resse, les pluies excessives, ou les autres maux de la nature, supportez les prodigalités ou l'avarice de vos maîtres. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes ; mais ces fléaux ne sont pas continuels, et il arrive des temps plus heureux qui dédommagent ; à moins, peut-être, qu'asservis à Tutor et à Classicus, vous ne comptiez sur un gouvernement plus modéré, ou qu'il ne fallût moins d'impôts pour l'entretien des armées qui vous garantiraient des Germains et des Bretons. En effet, si (ce dont les dieux nous préservent) les Romains venaient à être chassés de la terre, qu'y verrait-on, sinon la guerre universelle des nations ? Il a fallu huit cents ans d'une fortune et d'une discipline constantes pour élever ce colosse immense, qui ne peut être détruit sans la ruine des destructeurs ; et alors le plus grand péril sera pour vous, qui avez l'or et les richesses, principale cause des guerres. Aimez donc, chérissez donc la paix, et cette Rome qui se donne également et aux vainqueurs et aux vaincus. Instruits par l'une et l'autre fortune, gardez-vous de préférer l'indocilité qui vous perdrait à la soumission qui assure votre tranquillité. » Ils craignaient bien plus que ce qui leur arrivait ; ce discours leur rendit le calme et le courage. »

§ 17. — CÉRIALIS ENVELOPPÉ PAR LES ENNEMIS ET SUR LE POINT D'ÊTRE ÉCRASÉ RÉTABLIT L'ACTION ET REMPORTE UNE VICTOIRE DÉCISIVE.

« L'armée victorieuse était en possession de Trèves, lorsque Civilis et Classicus firent tenir une lettre à Cé-

rialis ; cette lettre portait que Vespasien était mort, qu'on s'efforçait inutilement de le cacher ; que l'Italie et Rome étaient la proie d'une guerre intestine ; que Mucien et Domitien n'étaient que de vains noms sans pouvoir ; que, si Cérialis voulait l'empire des Gaules, ils se contenteraient des limites de leur territoire ; que, s'il préférait combattre, ils ne s'y refusaient pas non plus. Cérialis ne fit aucune réponse à Civilis et à Classicus ; il envoya la lettre à Domitien avec celui qui l'avait apportée. Les ennemis, en corps détachés, arrivèrent de toutes parts ; et Cérialis fut assez généralement blâmé d'avoir souffert leur jonction, tandis qu'il aurait pu les intercepter séparément. L'armée romaine entoura son camp d'un fossé et d'une palissade ; car auparavant elle avait eu la témérité de camper sans ces précautions. Chez les Germains, les avis étaient partagés et se combattaient.

« Civilis soutenait qu'il fallait attendre les nations d'au delà du Rhin ; qu'elles écraseraient un ennemi vaincu par la seule terreur qu'elles lui inspiraient ; qu'était-ce que les Gaulois, sinon une proie pour le vainqueur ? Et encore l'élite de cette nation, les Belges étaient tous de leur parti, ouvertement ou de cœur. Tutor prétendait que, en différant, on laissait les Romains se fortifier ; leurs armées, disait-il, se rassemblaient de toutes parts ; une légion de Bretagne avait repassé la mer ; on en faisait venir d'Espagne, il en arrivait d'Italie, et toutes de vieilles troupes, sachant la guerre, et non de ces soldats qu'on fait sur l'heure ; les Germains, sur lesquels on comptait,

étaient incapables de la moindre soumission, de la moindre discipline ; ils n'agissaient qu'au gré de leur caprice ; il y avait avec eux un grand moyen de corruption, l'or et les présents, dont les Romains étaient mieux pourvus ; et, tel amour qu'on eût pour la guerre, il n'était personne qui, au même prix, ne préférât le repos au péril ; si l'on attaquait dans ce moment, Cérialis n'aurait à leur opposer que les restes de l'armée de Germanie, ces misérables légions vendues à la confédération des Gaules ; et même avoir battu en dernier lieu, contre leur propre attente, cette troupe indisciplinée de Valentinus, serait un aliment à la témérité des soldats et du général ; ils se hasarderaient donc de nouveau, et alors ils seraient reçus, non par un enfant inexpérimenté, qui s'occupait de mots et de harangues bien plus que de guerre et de combats, mais par Civilis et par Classicus ; le seul aspect de ces deux hommes retracerait à leur imagination la peur, la faim, la fuite, et leur vie tant de fois à la merci du vainqueur ; ni les Trévires ni les Langrois n'étaient retenus par l'attachement ; ils reprendraient les armes sitôt que la crainte serait passée. Classicus trancha cette diversité d'opinions, en se déclarant pour l'avis de Tutor, et sur-le-champ on l'exécuta.

« Le centre fut assigné aux Ubiens et aux Langrois ; on donna la droite aux cohortes bataves; aux Bructères et aux Tenctères, la gauche. Prenant, les uns par les montagnes, les autres entre le chemin et la Moselle, ils arrivent tous si brusquement, que Cérialis était dans sa chambre et dans son lit (car il n'avait point

passé la nuit dans le camp), lorsqu'on vint lui dire que les siens étaient attaqués tout à la fois et battus; il accusa de pusillanimité ceux qui lui donnaient cet avis, jusqu'au moment où il vit de ses propres yeux toute l'étendue du désastre. Le camp des légions était forcé, la cavalerie en fuite, l'ennemi déjà maître du pont sur la Moselle, qui joint les deux parties de la ville. C'était au fort du péril que Cérialis était le plus intrépide. Ramenant les fuyards par la main, et se jetant presque nu tout au travers des traits, au moyen de cette heureuse témérité, et avec l'aide des plus braves qui accoururent, il reprend le pont, où il laisse une troupe d'élite. Puis, de retour au camp, il voit les légions qui s'étaient laissé prendre à Bonn et à Nuys, dont les centuries étaient éparses, à peine quelques soldats autour des enseignes, et les aigles sur le point d'être enveloppées. Enflammé de colère : « Non, dit-il, ce n'est point un Hordéonius, ce n'est point un Vocula que vous abandonnez. Il n'y a point ici de trahison, et mon seul tort est d'avoir dit trop tôt que vous aviez oublié votre traité avec les Gaulois, d'avoir cru légèrement que des Romains se ressouvenaient de leur serment à Rome. J'aurai donc le sort des Numisius et des Hérennius; tous vos lieutenants auront donc péri, ou par vos mains, ou par celles de l'ennemi? Allez, courez dire à Vespasien, ou mieux encore à Civilis et à Classicus, que vous avez abandonné votre général sur le champ de bataille ; il viendra des légions qui ne nous laisseront, ni moi sans vengeance, ni vous sans châtiment. »

« Ces plaintes étaient fondées ; leurs préfets, leurs

tribuns les accablaient des mêmes reproches. Ils se rassemblent par cohortes et par pelotons; car ils ne pouvaient donner un grand front à leur ligne, l'ennemi s'étant débordé de toutes parts, et leurs tentes et leurs bagages les gênant dans cette enceinte du camp, où l'on se battait. Tutor, Classicus et Civilis, chacun à son poste, animaient la bataille; ils excitaient les Gaulois par les cris de liberté, les Bataves par l'amour de la gloire, les Germains par la vue du butin ; et tout favorisait les ennemis, lorsque enfin la vingt et unième légion, ayant trouvé un espace plus découvert et s'étant rassemblée tout en un seul corps, soutint leur choc, puis les repoussa. Il y eut aussi de l'intervention des dieux dans cette révolution subite des esprits qui fit tourner le dos aux vainqueurs. Ils attribuaient leur effroi à la vue des cohortes qui avaient été dispersées au commencement de l'attaque et qui, ralliées sur les hauteurs, leur avaient paru un renfort tout nouveau qui arrivait.

« Mais le véritable obstacle à leur victoire fut cette honteuse avidité qui les faisait tous, à l'envi, quitter l'ennemi pour courir après le butin. Cérialis avait été à la veille de ruiner les affaires par sa négligence ; mais aussi il les rétablit par sa fermeté, et, poursuivant sa fortune, il prend, dès le même jour, le camp des ennemis et le rase. »

§ 18. — LES HABITANTS DE COLOGNE SE SÉPARENT DE LA CONFÉDÉRATION GALLO-GERMANIQUE.

« A peine accorda-t-on au soldat quelques jours de repos. Les Agrippiniens imploraient notre appui, et ils offraient de livrer la femme et la sœur de Civilis, ainsi que la fille de Classicus qu'on leur avait laissées pour gages de l'alliance. En attendant, ils avaient égorgé les Germains dispersés dans Cologne, ce qui ajoutait à leurs craintes et à la nécessité d'être secourus promptement, avant que l'ennemi, rétabli de ses pertes, pût reprendre ses projets de conquêtes ou du moins de vengeance. En effet, Civilis avait tourné ses pas de ce côté. Il était assez en force, s'il eût conservé la meilleure de ses cohortes, toute composée de Chauques et de Frisons, cantonnée à Tolbiac [1], sur les frontières de Cologne. Mais il apprit qu'elle avait été détruite par la trahison des Agrippiniens. Ceux-ci, ayant donné un grand repas aux Germains, les enivrèrent, et, pendant leur sommeil, ils avaient refermé les portes et mis le feu aux maisons, où tous furent consumés. Cette triste nouvelle changea la marche de Civilis. D'un autre côté, Cérialis avançait en toute diligence. Civilis, pressé de plus d'un côté, avait eu aussi la crainte que la quatorzième légion, jointe à la flotte de Bretagne, ne désolât les Bataves à l'endroit où l'Océan les borde. Mais la légion prit la route de terre ; son lieutenant, Fabius

1. Aujourd'hui Zulpik, dans le diocèse de Cologne.

Priscus, la mena contre les Nerviens et les Tongres, qui se soumirent; pour la flotte, elle fut elle-même attaquée par les Canninéfates, et la plupart des bâtiments pris ou coulés bas. Ces mêmes Canninéfates battirent aussi une troupe de Nerviens, qui, d'eux-mêmes, s'étaient mis à faire la guerre pour les Romains. Classicus remporta encore un avantage sur un détachement de cavalerie que Cérialis avait envoyé en avant à Nuys, pertes légères, mais répétées, qui emportaient en détail l'honneur de sa dernière victoire.

« Cependant Domitien et Mucien reçurent, avant d'approcher des Alpes, la nouvelle de la victoire sur les Trévires. Elle était confirmée par la présence du général ennemi, de Valentinus. Son malheur ne l'avait nullement abattu. Il portait la fierté de son âme sur son visage. On l'interrogea seulement pour constater son identité, et on le condamna à mort. Au milieu de son supplice, comme on lui dit, pour l'insulter, que sa ville était prise, il répondit que cela le consolait de mourir. Pour lors, Mucien mit au jour, comme une résolution nouvelle, un dessein qu'il renfermait depuis longtemps. Il déclara que, puisque le Ciel avait pris soin d'abattre leurs ennemis, il siérait mal à Domitien d'arriver au moment où la guerre était presque terminée pour usurper une gloire qui ne serait pas la sienne; si la dignité de l'empire, si le salut des Gaules était exposé, pour lors il serait du devoir d'un César de se montrer sur le champ de bataille; des Canninéfates et des Bataves ne méritaient pas de généraux si importants; il suf-

fisait à Domitien de se tenir à Lyon, d'où la splendeur et la puissance impériales frapperaient les regards de plus près, où il serait tout porté pour les grandes opérations, sans se compromettre par les petites.

« On pénétrait ses motifs; mais la déférence consistait, en partie, à paraître ne les pas pénétrer. Ainsi l'on se rendit à Lyon. De là, on croit que Domitien fit sonder secrètement les dispositions de Cérialis, afin de savoir si, au cas qu'il parût, on lui remettrait l'armée et le commandement : soit que cette démarche couvrît un dessein de faire la guerre à son père (Vespasien), ou qu'il voulût seulement se prémunir contre son frère (Titus), c'est ce qui n'a point été éclairci. Cérialis, par de sages tempéraments, éluda cette demande et la traita comme le vain caprice d'un enfant. Domitien, s'apercevant que ces vieux politiques se jouaient de sa jeunesse, alla jusqu'à s'abstenir des moindres fonctions de l'autorité, de celles qui auparavant lui étaient le plus familières. Il s'enveloppa de tous les dehors de la modestie, de la simplicité, et feignit de n'aimer que les lettres et les vers, afin de voiler ses inclinations et d'échapper à la jalousie supposée de son frère, qui, par la bonté de son cœur, était le parfait contraste de Domitien, et que Domitien jugeait semblable à lui. »

§ 19. — DEUX JOURNÉES DE BATAILLE DANS LES MARAIS DES EMBOUCHURES DU RHIN. — VICTOIRE ET DÉFAITE DE CIVILIS.

« Cependant Civilis ayant, depuis la malheureuse journée de Trèves, levé de nouvelles troupes en Ger-

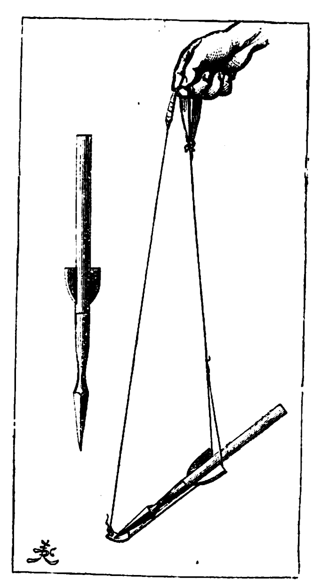


manie, vint camper à Vétéra [1], poste excellent, où d'ailleurs le ressouvenir de ses succès pouvait ranimer un peu le courage de ses soldats. Cérialis l'y suivit avec une armée accrue du double, par l'arrivée de la seconde, de la sixième et de la quatorzième légion. Il avait mandé aussi depuis longtemps les troupes auxiliaires, ainsi que la cavalerie; et, depuis sa victoire, elles s'étaient hâtées. Ni l'un ni l'autre général n'était temporiseur; mais il y avait entre eux un large marais, qui, de plus, était submergé alors par les eaux du Rhin, que Civilis avait fait refluer dans cet endroit, en jetant une digue en travers du fleuve. Ce terrain, dont le fond peu sûr couvrait mille abîmes, offrait des désavantages au soldat romain, chargé d'armes pesantes, et qui n'a point l'habitude de nager. Les Germains, au contraire, s'y exercent toute leur vie : d'ailleurs la légèreté de leurs armes et la hauteur de leur taille les tiennent naturellement plus élevés au-dessus de l'eau.

« Nos plus braves soldats, honteux de se voir provoqués par les Bataves, engagèrent l'action. Mais la confusion ne tarda point à se mettre parmi eux, lorsqu'ils virent armes et chevaux disparaître dans les gouffres du marais. Les Germains connaissaient tous les gués; ils couraient sans cesse d'un lieu à un autre; le plus souvent, ils quittaient le front de l'ennemi, pour l'entamer par les flancs et par les derrières. On ne se battait point de près, comme dans un choc d'infanterie ordinaire. C'était plutôt une

1. Xanten.

espèce de combat naval. On flottait au milieu des eaux; ou bien, s'il se rencontrait quelque espace solide, tous les efforts se réunissaient pour s'y main-



Kistre ou javelot romain (Musée de Saint-Germain).

tenir, et les combattants se saisissant au corps, s'entrelaçant l'un dans l'autre, les plus habiles nageurs, ceux qui n'étaient point blessés, n'en avaient pas plus

d'avantage ; les autres, en tombant, les entraînaient avec eux au fond de l'eau. Cependant le carnage fut moindre qu'il n'aurait dû l'être dans un tel désordre, parce que les Germains n'osèrent point sortir du marais et rentrèrent dans leur camp. L'issue de ce combat fit, par des motifs différents, désirer encore plus ardemment, à l'un et à l'autre général, une action décisive. Civilis voulait poursuivre sa fortune, Cérialis se laver d'un affront. Les Germains étaient enhardis par le succès, les Romains excités par la honte; les Barbares passèrent la nuit dans les cris et dans les chants; les nôtres, dans la rage et dans les menaces.

« Au point du jour, Cérialis garnit tout son front de cavalerie et de cohortes auxiliaires; les légions furent placées en seconde ligne; le général s'était réservé un corps d'élite pour les cas imprévus. Civilis ne donna point d'étendue à sa ligne; il la forma en coin.

« Il mit les Bataves et les Gugernes à la droite; la gauche, qui était plus près du fleuve, fut occupée par les Germains. Les deux généraux ne firent point de harangues en forme pour toute l'armée; ils exhortèrent chaque corps séparément, à mesure qu'ils passaient auprès. Cérialis rappelait la gloire du nom romain, leurs victoires anciennes et récentes. Il traitait les ennemis de lâches, de perfides, qu'on avait vaincus mille fois, qu'il fallait exterminer à jamais, qu'on aurait à châtier bien plus qu'à combattre. Dernièrement, une poignée de Romains n'avait-elle pas renversé toute cette multitude de Germains, la force

de cette armée? Ce qui restait n'était que les fuyards, dont l'esprit était plein de lâches pensées, le corps de blessures honteuses. Ensuite il aiguillonnait chaque légion par des motifs personnels; il appelait la quatorzième les conquérants de la Bretagne; il faisait honneur à la sixième d'avoir fait seule Galba empereur; il s'agissait, pour la seconde, de consacrer, dans une première bataille, des enseignes et une aigle toute nouvelle. De là, passant aux légions de Germanie, il leur montrait de la main leur ancien rivage, leur ancien camp qu'il fallait aller ressaisir à travers des flots de sang ennemi. Tous répondirent par des cris d'allégresse, et ceux qui, ennuyés d'une longue paix, ne demandaient qu'à se battre, et ceux qui, fatigués de la guerre, soupiraient après la paix et attendaient des récompenses et du repos pour leur vieillesse.

« Civilis, de son côté, ne garda point le silence : il prenait à témoin de leur valeur ce champ de bataille, où les Germains et les Bataves marchaient sur les traces de leur gloire, où ils foulaient aux pieds les cendres et les ossements des légions, où le Romain ne pouvait faire un pas sans que sa captivité, sa défaite, toutes ces images sinistres ne vinssent épouvanter ses regards. Ils ne devaient point s'alarmer du revers qu'ils avaient essuyé dans les champs de Trèves; c'était leur propre victoire qui avait nui ce jour-là aux Germains, en leur faisant quitter leurs armes pour se charger de butin; mais, depuis, tout leur avait été favorable, et tout contraire aux ennemis; pour lui, il avait ménagé aux siens tous les



avantages qui pouvaient dépendre de l'habileté du général, une plaine submergée, dont les gués n'étaient connus que d'eux seuls; des marais défavorables à l'ennemi, l'aspect du fleuve et des dieux de leur pays. Manqueraient-ils de valeur ayant leurs dieux pour eux, et devant eux leurs femmes, leurs mères, leur patrie? Ce jour les élèverait au-dessus de la gloire de leurs ancêtres, ou les couvrirait d'opprobre parmi leurs descendants. » A peine eurent-ils, suivant leur usage, marqué leur approbation par un bruit d'armes et par des battements de pied précipités, qu'ils engagent l'action par une décharge de pierres, de balles et d'autres armes de trait; nos soldats évitaient d'entrer dans l'eau, et les Germains les harcelaient pour les y attirer.

« Les traits épuisés et le combat s'échauffant, l'ennemi se porte en avant d'un air terrible. Leur taille gigantesque épouvante et leurs lances d'une longueur démesurée atteignent de loin nos soldats, chancelant et flottant sur ce marais. En même temps, un corps de Bructères, partant de la digue qu'on avait, comme je l'ai dit, construite sur le Rhin, arrive sur nous à la nage. Il y eut de la confusion dans cet endroit, et notre première ligne, toute composée de cohortes alliées, allait être rompue, lorsque les légions prirent leur place, arrêtèrent l'impétuosité des ennemis et rétablirent le combat. Dans ce moment, un transfuge batave vient trouver Cérialis; il lui promet de le rendre maître des derrières de l'ennemi, s'il envoie de la cavalerie à l'autre bout du marais; il assure qu'on trouvera là un terrain solide;

que les Gugernes, chargés de ce poste, le gardaient fort négligemment. On expédie, avec le transfuge, deux divisions de cavalerie, qui surprennent les Barbares et les enveloppent. Au premier cri qui annonce le succès, les légions redoublent leurs efforts contre la tête de l'ennemi; et les Germains, enfoncés, se sauvent précipitamment vers le Rhin. On eût terminé la guerre ce jour-là, si notre flotte eût fait diligence. La cavalerie même ne poursuivit point, à cause d'une pluie violente qui tomba tout à coup, et de la nuit qui approchait. »

§ 20. — EFFORTS DÉSESPÉRÉS DE CIVILIS CONTRE LES DIFFÉRENTS CORPS DE CÉRIALIS.

« Le lendemain, la quatorzième légion partit pour aller sur le Haut-Rhin renforcer Annius Gallus. Cérialis la remplaça par la dixième légion, arrivée d'Espagne. Civilis reçut du secours des Chauques; malgré ce renfort, il n'osa point défendre par les armes les villes des Bataves. Il prend ce qui pouvait s'emporter, met le feu au reste, et se retire dans l'île; il savait que nous manquions de bateaux pour faire un pont, et qu'il était impossible à des Romains de passer autrement. Il fit plus; il détruisit la digue que Drusus avait fait construire. Le Rhin, que sa pente naturelle précipite vers les Gaules, ne trouvant plus l'obstacle qui l'arrêtait, se reversa de ce côté [1]; et le

1. Ce qui forme aujourd'hui le Lech.

fleuve, ainsi chassé de son lit, ne laissa plus entre l'île et la Germanie qu'un si petit canal[1] qu'il ne paraissait plus y avoir de séparation entre les deux terres.

« Tutor passa alors le Rhin avec Classicus et cent treize sénateurs trévires ; tous ensemble, et d'autres encore, faisant agir la pitié, les présents, n'eurent pas de peine à lever des soldats chez des nations avides de périls. Ce reste de guerre fut si menaçant, que nos cohortes, que notre cavalerie, que nos légions furent attaquées le même jour en quatre endroits par Civilis, la dixième légion à Arenacum[2], la seconde à Batavodurum, à Grinnès le camp des cohortes, et à Vada celui de la cavalerie. Civilis avait partagé ses troupes de manière que lui, que Vérax son neveu, que Classicus et Tutor conduisaient chacun un corps séparé ; non qu'il comptât réussir partout, mais il se flattait que, sur plusieurs entreprises, le sort en favoriserait quelqu'une, et aussi que Cérialis, qui n'était jamais assez sur ses gardes, en courant d'un lieu à un autre, sur les avis qu'il recevrait de tant d'endroits, pourrait se faire prendre.

1. C'est le Vieux Rhin, lequel n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se jette dans la mer, à Katwick.

2. Arenacum, Batavodurum, Grinnès, Vada, tous lieux situés dans l'île des Bataves. Le nom d'Arenacum se retrouve dans les bourgs d'Aert et d'Herwert. Batavodurum, maintenant Wyck-te-Duurstède. Grinnès, entre Asperen et Dooden-Werd, un peu au-dessus du bourg de Tiel. Vada, près de la ville de Rhenen, suivant d'Anville.

Ceux qui avaient marché contre la dixième légion, jugeant difficile de forcer une légion dans son camp, se bornèrent à inquiéter les soldats qui étaient sortis et qui travaillaient à couper du bois ; le préfet de camp, les cinq premiers centurions et quelques soldats furent tués : le reste se défendit à l'abri de ses retranchements. Et, pendant ce temps, un corps de Germains s'efforçait de rompre le pont qu'on avait commencé à Batavodurum. Le succès était indécis, lorsque la nuit les sépara.

« On courut de plus grands dangers à Grinnès et à Vada. Vada était attaqué par Civilis, Grinnès par Classicus, et il n'était plus possible de leur résister ; nos plus braves auxiliaires avaient été tués, entre autres Briganticus, préfet d'une division de cavalerie, celui dont j'ai fait connaître l'attachement pour les Romains et la haine implacable pour son oncle Civilis. Mais Cérialis ne fut pas plus tôt survenu avec un détachement de cavalerie d'élite, qu'il fit changer la fortune. Les Germains sont poursuivis jusque dans le fleuve. Civilis, en s'efforçant de retenir les fuyards, fut reconnu ; et, tous les traits se portant sur lui, il quitta son cheval et se sauva à la nage. Les Germains échappèrent de même. Tutor et Classicus repassèrent dans les barques. Notre flotte manqua encore de se trouver au combat, quoiqu'elle en eût reçu l'ordre ; mais la frayeur et la dispersion des rameurs, occupés à un autre service, l'arrêtèrent. Il est certain que Cérialis donnait trop peu de temps pour exécuter ses ordres, ne formant ses desseins que sur l'heure, mais en sortant avec gloire. Il était heureux lors même qu'il avait

été imprudent; et voilà pourquoi son armée et lui se relâchaient tant sur la discipline. »

§ 21. — NÉGLIGENCE DE CÉRIALIS; IL MANQUE D'ÊTRE PRIS.

« Quelques jours après, Civilis faillit être pris; son bonheur ordinaire le fit échapper à ce danger; mais sa réputation n'en fut pas moins compromise. Il était allé à Bonn et à Nuys, visiter le camp qu'on préparait pour faire hiverner les légions, et il s'en revenait par eau, son escorte toute dispersée, la garde se faisant mal. Cette négligence fut remarquée par les Germains, et ils projetèrent une embuscade. Ils choisissent une nuit fort noire, et, s'abandonnant au fil de l'eau, ils entrent dans les retranchements sans le moindre obstacle. Dans le premier moment, ils s'aident d'un stratagème; ils coupent les cordes qui soutenaient les tentes, et nos soldats, se trouvant enveloppés sous leurs propres pavillons, ils les égorgent sans peine. Pendant ce temps, un autre détachement attaque la flotte, jette le grapin, emmène les bâtiments. Pour surprendre, ils avaient observé un profond silence; le carnage commencé, afin d'inspirer plus de frayeur, ils poussèrent des cris affreux. Les Romains, éveillés par leurs blessures, cherchent leurs armes, courent dans les rues du camp; peu étaient habillés; la plupart n'avaient que leurs vêtements entortillés autour du bras, et leur épée à la main. Cérialis, à demi endormi et presque nu, n'échappe que par une méprise des ennemis, qui, voyant le drapeau du général sur une des galères, l'emmènent, dans la per-

2

1m 98

3

1m 63

4

1m 08

1. Pilum. — 2. Pilum employé. — 3. Javelot de baliste. — 4. Javelot avec l'ameritum.
(D'après le musée de Saint-Germain.)

suasion que le général y était. Cérialis avait passé la nuit ailleurs, dans les bras, à ce qu'on a cru généralement, d'une femme ubienne, nommée Claudia Sacrata. Les sentinelles rejetaient la faute sur le général, qui leur avait, disaient-elles, défendu de parler, de peur de troubler son repos, en sorte que, n'ayant pas fait les appels ordinaires, le sommeil les avait gagnées. Il était grand jour quand les ennemis s'en retournèrent, traînant, à leur suite, les bâtiments qu'ils avaient pris, entre autres la galère du général, qu'ils menèrent par la Lippe, pour en faire présent à Velléda. »

§ 22. — BATAILLE NAVALE INDÉCISE ENTRE LES ROMAINS ET LES BATAVES DANS LES EMBOUCHURES DU RHIN ET DE LA MEUSE.

« Civilis fut saisi de l'ambition d'étaler une armée navale. Il équipa tout ce qu'il avait de galères à deux et à un simple rang de rames; il y joignit un grand nombre de barques, dont trente ou quarante étaient armées comme nos liburniques; il menait de plus avec lui toutes celles qu'il nous avait prises, et toute cette flotte avait pour voiles des casaques bigarrées, coup d'œil assez agréable. Il choisit, pour les évolutions, une espèce de mer, l'embouchure de la Meuse et du Rhin dans l'Océan. L'objet de cet armement, outre la vanité naturelle aux Bataves, était d'intercepter les convois que les Romains attendaient de la Gaule. Cérialis, plus surpris qu'alarmé, fit avancer sa flotte, qui était inférieure en nombre, mais qui avait des rameurs plus exercés, des pilotes plus habiles, des

bâtiments plus forts. Elle avait le courant pour elle; les autres, le vent. Les deux flottes, après avoir, en se croisant, tenté de s'envoyer quelques traits, se séparèrent. Ce fut la dernière entreprise de Civilis, qui se retira au delà du Rhin. Cérialis, portant dans l'île des Bataves tous les ravages de la guerre, affecta d'épargner, par un artifice ordinaire aux généraux, les terres et les maisons de Civilis. Au milieu de ces opérations, des pluies continuelles, au déclin de l'automne, ayant fait déborder le fleuve, formèrent un vaste étang de l'île entière, naturellement basse et marécageuse; on n'avait point, près de là, ni flotte, ni vivres; et les tentes, sur un terrain plat, étaient emportées par la violence de l'inondation.

« Civilis prétendit qu'on eût pu alors détruire les légions, que les Germains le voulaient, et il se donna le mérite de les en avoir détournés adroitement ; je ne répugnerais point à le croire, puisque sa soumission suivit de si près. Cérialis négociait secrètement. En même temps qu'il faisait offrir la paix aux Bataves, à Civilis sa grâce, il exhortait Velléda et ses parents à saisir l'occasion de mériter l'amitié de Rome, au lieu de s'obstiner à une guerre où ils n'éprouvaient que des désastres; il représenta « qu'on avait taillé en pièces les Trévires, repris Cologne, enlevé aux Bataves leur patrie; les Germains n'avaient gagné, à l'alliance de Civilis, que la perte de leurs proches, que le massacre ou la fuite de leurs soldats; que c'était un fugitif et un banni, à charge à ses protecteurs; qu'ils n'avaient que trop de reproches à se faire d'avoir passé le Rhin si souvent; que, s'ils continuaient, les torts et l'insulte

étant d'un côté, de l'autre seraient la vengeance et les dieux. » On entremêlait aux menaces des promesses. Les Germains une fois ébranlés, les Bataves commencèrent aussi à se dire qu'il ne fallait pas consommer leur ruine, et qu'il était impossible à une seule nation de briser les fers du monde entier.

« Civilis n'ignorait pas cette disposition des esprits, et il résolut de prendre les devants : au dégoût causé par ses malheurs se joignait aussi un peu de cet attachement pour la vie, qui, dans beaucoup de moments, subjugue les plus fermes courages. Il demanda une entrevue; on avait coupé le milieu du pont sur le Vahal [1]... »

Les deux partis désiraient également la paix ; les Bataves firent leur soumission, et la Germanie fut pacifiée. Civilis obtint de vivre tranquille parmi les siens, et les Bataves, délivrés de tout tribut, n'eurent qu'à fournir aux légions des auxiliaires. Civilis avait rendu sa patrie libre. — Plutarque donne à cette lutte un épilogue romanesque et dramatique dans l'histoire d'Éponine et de Sabinus, qui est rapportée au tome Ier de notre collection.

1. Le récit de Tacite s'achève ici : le reste a été perdu. Les emprunts que nous avons faits à cet historien sont tirés des livres IV et V, *passim*, des *Histoires*.

VI

LE SIÈCLE DES ANTONINS

(96-162 ap. J.-C.)

La pacification en Gaule était complète ; au dehors, le péril de l'invasion ne menaçait plus ou ne menaçait pas encore. Il se leva sur la Gaule, comme sur l'empire, un siècle de prospérité qu'on appelle le siècle des Antonins (Nerva, 96-98 ; Trajan, 98-117 ; Hadrien, 117-138 ; Antonin, 138-161 ; Marc-Aurèle, 161-180). Le dernier empereur de cette série ne mérite point d'y figurer : ce fut Commode (180-192). Les auteurs donnent peu de renseignemeuts sur les destinées de la Gaule pendant cette période ; c'est un signe du bonheur dont elle jouit. On sait qu'Hadrien la visita, qu'il y construisit des routes et qu'il éleva dans Nîmes une basilique. Peut-être commença-t-il les *Arènes* et le *Pont du Gard*. C'est encore la ville de Nîmes qui donna pendant cette période le plus respecté des princes de l'époque impériale, Antonin le Pieux.

VII

SEPTIME SÉVÈRE ET CARACALLA EN GAULE. LE DROIT DE CITÉ ROMAINE ÉTENDU A TOUTE LA GAULE

(196-217 ap. J.-C.)

§ 1. — BATAILLE DE LYON ENTRE ALBINUS ET SEPTIME SÉVÈRE (197 ap. J.-C.).

Les empereurs syriens succèdent aux Antonins. A la suite des révolutions militaires qui précipitent successivement du trône impérial Pertinax et Didius Julianus (193), Septime Sévère, commandant des légions d'Illyrie, dispute l'empire à Pescennius Niger, commandant des légions d'Asie, et à Albinus, qui commande celles de Gaule. Vainqueur de Pescennius Niger, il se tourne contre le second de ses adversaires. La Gaule, sans prendre part à la lutte, va être le champ de bataille des légions.

« Sévère envoya une armée occuper les défilés des Alpes et fermer l'accès de l'Italie. Quand on apprit à Albinus la marche de son compétiteur et sa prochaine arrivée, cette nouvelle, qui le surprit au milieu de

l'indolence et des plaisirs, le jeta dans le plus grand trouble. Il prit position avec son armée et envoya des messages aux gouverneurs de toutes les provinces voisines, pour leur ordonner de lui faire parvenir de l'argent et des vivres. Quelques-uns eurent le malheur de lui obéir : ils en furent punis plus tard; ceux qui n'eurent pas égard à ses ordres eurent à se féliciter d'une conduite moins prudente cependant qu'heureuse, car ce fut la fortune qui décida du bon et du mauvais parti.

« L'armée de Sévère entra enfin dans les Gaules; il y eut quelques escarmouches de part et d'autre; mais ce fut près de Lyon, grande et riche cité, qu'on en vint à une lutte décisive. Albinus s'était enfermé dans cette ville après avoir envoyé son armée au combat. La bataille fut sanglante; le succès fut longtemps douteux. Il y avait cent cinquante mille hommes de chaque côté; les deux chefs assistaient en personne au combat et chacun d'eux combattait pour sa tête. Sévère n'avait encore pris part à aucune bataille. Albinus était supérieur à son adversaire par la noblesse et l'éducation, Sévère l'emportait par la science militaire et le talent de conduire une armée. Le combat présenta des vicissitudes et des aspects divers. L'aile gauche d'Albinus fut vaincue et se réfugia dans ses retranchements; les soldats de Sévère, en les poursuivant, se précipitèrent en même temps qu'eux dans le camp, firent un grand carnage et pillèrent les tentes. Pendant ce temps, les soldats placés par Albinus à l'aile droite, ayant creusé, sur leur front, des fosses secrètes et des trous recouverts de

terre à la superficie, se portaient jusque sur les bords de ces ouvrages et lançaient de loin des javelots, sans avancer plus loin; on les voyait, au contraire, battre en retraite, comme s'ils avaient peur, afin d'attirer l'ennemi à leur poursuite; c'est en effet ce qui arriva. Les gens de Sévère, indignés du peu d'énergie de l'élan des ennemis et pleins de mépris pour cette fuite si rapide, les chargèrent comme si tout le terrain qui séparait les deux armées eût été solide sous leurs pas. Mais, quand ils furent arrivés aux fosses, ils éprouvèrent une perte terrible : les premiers rangs, entraînés par la rupture subite des objets placés à la superficie, tombèrent dans les trous, et ceux qui venaient à leur suite, se heurtant au désordre des premiers, chancelèrent et tombèrent à leur tour; le reste, épouvanté, recula; mais la précipitation avec laquelle eut lieu cette conversion produisit un choc et jeta le désordre à l'arrière-garde; ces troupes se trouvent alors acculées par les ennemis dans un ravin profond. Il se fit alors un grand carnage de tout ce qui était tombé pêle-mêle, hommes et chevaux, dans les fosses.

« Au milieu de cet épouvantable désordre, ceux qui étaient entre le ravin et les fosses, percés de flèches et de traits, succombent en masse. A cette vue, Sévère vient à leur aide à la tête des cohortes prétoriennes; mais, loin de leur être d'aucun secours, il faillit perdre les prétoriens, et lui-même eut son cheval tué sous lui et courut de grands périls. Mais, lorsqu'il voit les siens fuir sur toute la ligne, il déchire sa chlamyde, met l'épée à la main et s'élance au

milieu des fuyards, afin ou de les ramener à la charge par le sentiment de leur honte ou de mourir avec eux. A l'aspect de leur chef, quelques-uns s'arrêtèrent et firent volte-face. Trouvant devant eux alors plusieurs des leurs qui les avaient suivis dans leur fuite, ils les taillèrent en pièces, comme s'ils eussent été du parti d'Albinus, et par contre-coup mirent en déroute tous les ennemis, qui étaient à leur poursuite. La cavalerie, commandée par Lœtus, exécute à ce moment une charge sur le flanc et achève la déroute sur ce point. Lœtus, en effet, tant que les chances du combat avaient été incertaines, était resté spectateur de la lutte, dans l'espoir que les deux rivaux se détruiraient mutuellement et que les soldats qui survivraient de part et d'autre lui donneraient l'empire; mais, lorsqu'il vit que Sévère était le plus fort, il prit part à l'action. Sévère, devenu empereur, devait envoyer Lœtus à la mort pour cette trahison. L'arrivée de Lœtus avec son corps d'armée railla les fuyards; les soldats de Sévère replacèrent le général sur son cheval et le couvrirent de son manteau. L'armée d'Albinus, attaquée tout à coup par des troupes fraîches et au moment où la certitude de la victoire avait mis le désordre dans ses rangs, céda après une courte résistance. Les vainqueurs en firent un grand carnage et donnèrent la poursuite aux ennemis jusqu'à Lyon.

« Les troupes de Sévère pénètrent derrière eux dans la ville, la pillent et l'incendient, s'emparent d'Albinus, lui coupent la tête et l'apportent à leur général. Elles dressent ensuite deux trophées, l'un à l'orient,



l'autre au nord, emblème de leur double victoire[1]. »

« Un coup terrible fut porté là à la puissance romaine, *dit Dion Cassius, qui complète les détails précédents*; car des deux côtés il tomba une quantité innombrable de combattants; plusieurs parmi les vainqueurs déplorèrent la défaite. La plaine entière était couverte de cadavres d'hommes et de chevaux; parmi eux, les uns étaient étendus criblés de blessures et les chairs en lambeaux; les autres, bien que sans blessures, avaient été étouffés sous l'amoncellement des cadavres; les armes étaient jetées çà et là, et le sang avait été versé en telle abondance qu'il coulait jusque dans les cours d'eau. Albinus s'était réfugié dans une maison près du Rhône; quand il vit qu'elle était entourée et gardée, il se donna lui-même la mort. A la vue du cadavre, Sévère, après avoir, par son regard et par ses paroles, témoigné toute l'étendue de sa joie, ordonna de jeter le tronc et envoya la tête à Rome au bout d'une pique[2]. »

§ 2. — SÉVÈRE ET LE MAITRE D'ÉCOLE NUMÉRIANUS.

« Un de ces petits grammairiens qui apprennent à lire aux enfants, nommé Numérianus, avait quitté Rome et s'était établi en Gaule; là il se donna pour un sénateur romain chargé par Sévère de lever une armée, rassembla d'abord quelques troupes, défit des

1. Hérodien (ch. XX-XXI), un des écrivains de l'*Histoire Auguste,* recueil des historiens latins continuateurs de Suétone. — 2. Dion Cassius, liv. LXXV, ch. VI et VII.



escadrons de cavalerie du parti d'Albinus et accomplit, en faveur de Sévère, quelques autres actes d'audace. Sévère, instruit de cette conduite, et croyant que Numérianus était réellement sénateur, lui écrivit pour le féliciter et l'exhorter à lever des troupes en plus grand nombre; celui-ci, ayant accru son armée, préleva dix-sept millions sept cent cinquante mille drachmes, qu'il envoya à Sévère. Il vint ensuite le trouver après la victoire, ne lui cacha rien et ne lui demanda pas à être fait véritablement sénateur. Bien qu'il fût en son pouvoir d'être comblé d'honneurs et de richesses, il s'y refusa et alla vivre à la campagne d'une petite somme qu'il recevait tous les jours du prince [1]. »

§ 3. — BONNE ADMINISTRATION DE SÉVÈRE.

« Sévère avait autrefois gouverné la Lyonnaise; il était alors l'ami de Pescennius, chargé de mettre la main sur les innombrables déserteurs qui désolaient alors les Gaules. La vigueur qu'il montra dans l'accomplissement de ce devoir lui mérita l'approbation de Sévère, qui, dans ses lettres à Commode, parle de lui comme d'un homme indispensable à la république. Jamais en effet, sous son commandement, le soldat n'exigea des habitants des provinces, du bois, de l'huile ou des corvées. Lui-même ne reçut rien du soldat, et, tribun, il ne permit à personne d'en accepter quoi que ce fût. Étant empereur, il fit lapider par les auxi-

1. Dion Cassius, liv. LXXV, ch. v.



liaires deux tribuns convaincus d'avoir fait des profits sur la nourriture des soldats. On a une lettre de Sévère adressée à Rogonius Celsus, gouverneur des Gaules, et dans laquelle il s'exprime ainsi : « Il est honteux pour nous de ne pouvoir imiter la discipline militaire de ceux que nous domptons les armes à la main. Vos soldats courent çà et là ; vos tribuns se baignent au milieu du jour ; leurs salles à manger sont des cabarets, et leurs chambres des mauvais lieux ; ils ne font que danser, boire et chanter ; ils ne mettent ni terme à leurs festins ni mesure à leurs libations. Verrait-on de telles choses, si nous avions conservé le moindre souvenir de l'ancienne discipline? Corrigez d'abord les tribuns, puis le soldat : tant que vous le craindrez, il ne vous craindra pas. L'exemple de Niger a dû vous apprendre que le soldat ne craint ses tribuns et ses chefs que lorsqu'il les voit se bien conduire [1]. »

Le gouvernement de Sévère rétablit en effet la tranquillité et ramena la prospérité dans les provinces. Mais les frontières n'en commençaient pas moins à être sérieusement menacées. Après avoir fait victorieusement la guerre aux Parthes, Sévère devait mourir à York, à la suite d'une guerre dans laquelle il avait, par la défaite des Bretons et des Calédoniens, consolidé la possession de la Grande-Bretagne (211.)

§ 4. — LE TYRAN CARACALLA (211-217). — LE DROIT DE CITÉ ÉTENDU A TOUTE LA GAULE.

Le bien que Sévère avait fait est annulé en partie par son fils Caracalla, assassin de son frère Géta.

1. *Histoire Auguste* (collection Nisard), librairie Didot.

« Il fit un voyage dans la Gaule, et, dès son arrivée, il fit périr le proconsul de la Narbonnaise. Ensuite il bouleversa tout dans cette province, et il se fit haïr comme un tyran, quoiqu'il feignît parfois la bonté, tout méchant qu'il était de sa nature. Il fut persécuteur des hommes et violateur des droits des cités[1]. »

C'est cependant cet empereur qui réalisa cette unité de droits vers laquelle tendait depuis longtemps le monde romain : il accorda le droit de cité à tous les habitants libres de l'empire. « Il n'y eut plus alors d'étrangers dans cette cité de l'univers que les esclaves et les barbares, » comme le dit Sidoine Apollinaire.

1. Ælius Spartien, *Histoire Auguste.*



VIII

LA GAULE ROMAINE, LA LITTÉRATURE ET L'INSTRUCTION PUBLIQUE, LES ARTS, LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE, LES INSTITUTIONS NATIONALES.

La Gaule est désormais entièrement romaine. L'époque où le droit de cité est étendu à toutes les nations comprises dans l'empire marque le point d'arrêt d'une première période de l'histoire de la domination romaine en Gaule. Des traits épars dans les historiens peuvent nous servir à tracer un tableau rapide de l'état intellectuel, moral et politique de ce grand pays pendant cette époque.

§ 1. — LA LITTÉRATURE ET L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

En moins d'un siècle, des écoles avaient été fondées à Marseille, Autun, Toulouse, Lyon, Bordeaux, et il en était sorti des écrivains gaulois dont s'honorait la littérature latine : le Gaulois Trogue-Pompée avait écrit la première histoire universelle, et un autre Gaulois, Pétronius Arbiter, avait été renommé entre tous les écrivains de son temps pour l'élégance de son style. Cornélius Gallus avait mérité d'être compté parmi les poëtes latins à l'époque de Virgile et d'Horace. Plusieurs Gaulois, entre autres Valérius Asiaticus, de Vienne, et Domi-

tius Afer, de Nîmes, tenaient à Rome le premier rang entre les orateurs sous les règnes de Caligula et de Claude.

§ 2. — LES ARTS. — LA STATUE COLOSSALE DU MERCURE GAULOIS.

A la même époque, les arts étaient cultivés dans la Gaule. Le Gaulois Zénodore était célèbre pour la délicatesse avec laquelle il sculptait de petites figures et ornait les vases. La ville des Arvernes lui dut une statue colossale du Mercure gaulois.

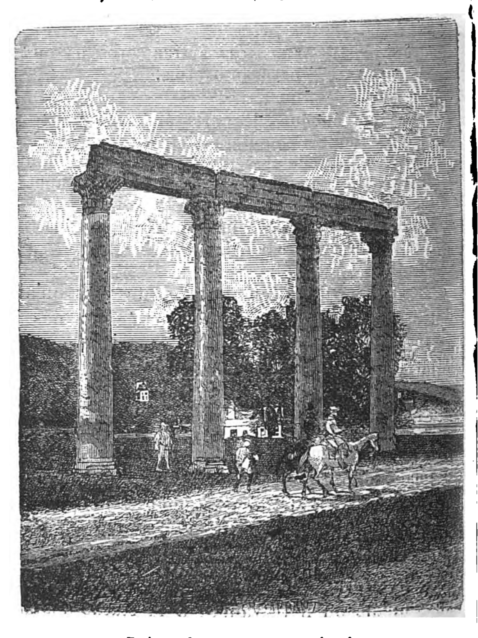
L'*Histoire naturelle* de Pline renferme un intéressant passage sur ce célèbre artiste :

« Les dimensions les plus gigantesques qu'ait atteintes la statuaire ont été surpassées de nos jours par le Mercure de Zénodore, exécuté pour la ville gauloise des Arvernes : il coûta dix ans de travail et valut quatre cent mille sesterces par an à son auteur. Zénodore fut ensuite mandé à Rome par Néron, et là il fit, en l'honneur de ce prince, le colosse de cent dix pieds, aujourd'hui consacré au soleil [1]. Moi-même j'ai admiré dans l'atelier de Zénodore non-seulement le modèle en argile de la face parfaitement ressemblante, mais encore l'agencement de toutes ces petites pièces qui formaient le tissu de l'ouvrage. Dans le temps même où il travaillait à la statue des Arvernes, il imita avec tant de perfection, qu'il fut presque impossible de distinguer l'original de la copie, deux coupes, jadis ciselées par Calamide, et données par

1. On voit encore à Rome, près du Colisée, les traces du soubassement sur lequel était élevé ce colosse.



Germanicus, qui y attachait le plus grand prix, à Cassius Silanus, son oncle et son gouverneur[1]. »



Ruines de Riez (Basses-Alpes).

1. Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXIV. — Pline l'Ancien naquit à Vérone en 23 après Jésus-Christ ; mêlé aux affaires publiques, il trouva cependant le temps de composer un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reste de lui

Dans la suite, la Gaule appela souvent des artistes grecs pour orner ses palais et bâtir des amphithéâtres et des temples. Les Arènes de Nîmes et d'Arles, la Maison carrée de Nîmes, les Arcs de triomphe d'Orange, le Théâtre de Champlieu, un grand nombre d'aqueducs, dont le plus célèbre est désigné sous le nom de *Pont du Gard* [1], attestent encore quel essor prirent les arts en Gaule sous l'empire romain.

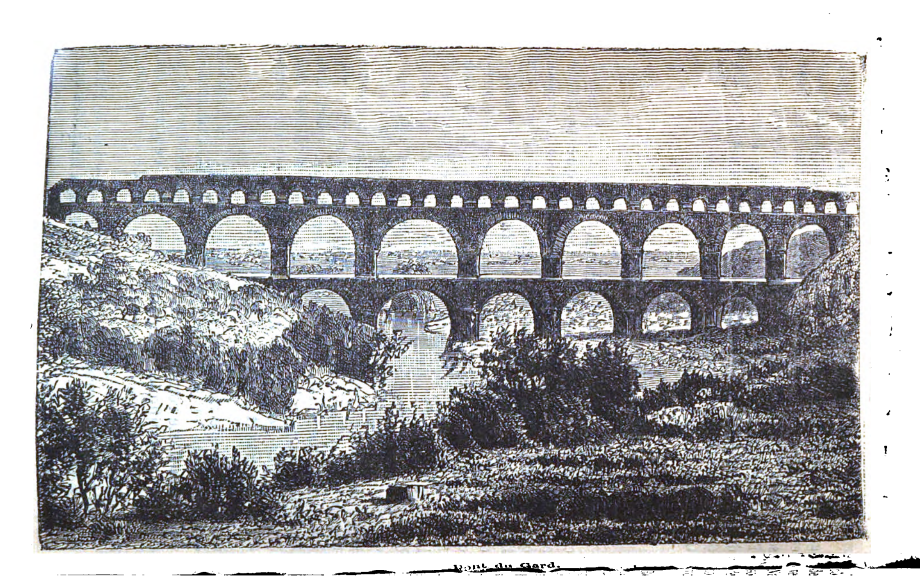
§ 3. — INDUSTRIE ET COMMERCE

Nous avons moins de renseignements sur l'industrie et le commerce ; cependant il est certain que la Gaule ne resta pas étrangère à la prospérité commerciale qu'ont célébrée les écrivains de l'empire. La culture du lin fut transportée de l'Égypte dans la Gaule. Les draps d'Arras sont mentionnés parmi les produits les plus précieux de la Gaule. On fabriquait des armes à Trèves, à Autun, à Soissons, à Reims, à Amiens, etc. ; on tissait la toile à Vienne. L'olivier fut aussi naturalisé en Gaule, et l'huile de la *Provincia romana* (Provence) était fort estimée. Les vignobles de la Bourgogne et de la Champagne datent de l'époque des empereurs. Une corporation de *nautes parisiens*, dont les inscriptions nous révèlent l'existence, était organisée pour le transport des marchandises par la Seine, et obtint des priviléges qui prouvent que, dès cette époque, il se faisait un commerce important dans le nord de la Gaule.

que son *Histoire naturelle*, ouvrage érudit et qui reproduit la variété et la fécondité de la nature. Commandant de la flotte romaine à Misène, il périt victime de sa curiosité scientifique, englouti sous les cendres du Vésuve, pendant qu'il observait l'éruption de ce volcan, en 79 après Jésus-Christ.

1. Ce célèbre ouvrage est un aqueduc destiné à faire arriver à Nîmes par-dessus le Gard les eaux limpides qui naissent près d'Uzès.





Pont du Gard.

Mais c'était surtout dans le sud de la Gaule, près des côtes de la Méditerranée, qu'étaient les principales villes de commerce. Sans parler de Marseille, qui avait couvert de colonies les côtes de la Méditerranée, Arles et Narbonne avaient une importance commerciale qui s'est soutenue pendant tout le moyen âge. Arles était la *Rome des Gaules;* elle recevait par le Rhône les produits de tout le monde romain et les répandait dans les contrées voisines.

Aux routes étroites et encaissées des Gaulois, les Romains avaient substitué leurs admirables chaussées militaires établies en ligne droite et de composition différente, suivant la nature des matériaux que chaque pays pouvait fournir. Partout le mode de construction de leurs routes se distingue par deux conditions caractéristiques, la ligne droite et la surélévation de la chaussée, qui est toujours bombée par le travers. Le *pavimentum* ou dallage n'apparaît dans le nord de la Gaule que sur quelques points exceptionnels, tels que le chaussées étroites traversant certains marais et dans le voisinage des camps. On y employait, suivant les facilités relatives qu'on trouvait, des plaques de roche calcaire endurcie ou de larges grès naturellement aplatis, le tout ajusté suivant le mode *cyclopéen*. Des ingénieurs, nommés *curatores viarum* ou *viocuri*, étaient chargés de l'entretien des routes de toute classe et de l'assiette et perception du péage ou de l'impôt sur les personnes qui les fréquentaient.

Ainsi la Gaule participait à cette prospérité matérielle qui caractérise les premiers siècles de l'empire romain ; elle s'enrichissait par le commerce, et voyait s'élever des temples, des cirques, des arènes, des arcs de triomphe, des thermes, etc. En échange d'une liberté indisciplinée et d'une indépendance qui perpétuait la barbarie, Rome lui avait donné l'unité politique, des lois sages, des voies de communication, des écoles, le goût des lettres et des arts et les richesses que produit l'industrie.

§ 4. — INSTITUTIONS DE LIBERTÉ. — LE MARBRE DE THORIGNY [1]. (235 avant J.-C.)

Rome avait même assuré à la Gaule des institutions de liberté, comme le prouve la partie du célèbre marbre de Thorigny qui nous fait connaître l'existence d'une assemblée représentative des Gaules à Lyon. Voici le contenu de l'inscription :

FACE ANTÉRIEURE. — « A Titus Sennius Sollemnis, fils de Sollemninus, duumvir quatre fois élu parmi les siens.

1. De tous les monuments épigraphiques de l'ancienne Gaule, un des plus importants pour l'histoire de l'administration romaine est celui qui est connu sous le nom de *Marbre de Thorigny*. Le texte de Thorigny est sur un marbre rougeâtre mesurant 1m,46 de hauteur sur 0m,70 de largeur et 0m,57 d'épaisseur. Trois de ses faces portent des caractères. Sur l'une des plus larges est gravée la dédicace en l'honneur de (*Titus*) *Sennius Sollemnis*, fils de Sollemnicus, citoyen de la cité des Viducasses ; l'inscription lui a été élevée en conformité d'un décret de l'Assemblée des députés des trois provinces des Gaules. La face latérale droite contient un extrait d'une lettre adressée à ce personnage par Claudius Paulinus, légat de Bretagne, ancien légat de la province Lyonnaise ; sur la face latérale gauche, on lit une lettre de recommandation en faveur de Sollemnis, écrite par Aedinius Julianus, préfet du prétoire, à Badius Comnianus, procurateur et gouverneur intérimaire de la province Lyonnaise. Découvert au XVIe siècle, dans le village de Vieux, près de Caen, ce marbre fut transporté, par les ordres du maréchal de Matignon, au château de Thorigny, éloigné de sept ou huit lieues. En 1814, il fut transporté à Saint-Lô, où on le conserve aujourd'hui.

« Sennius, son père, homme honorable dans sa cité, licencié de la 8e légion Mutinensis après 25 années de services, ayant été fait en même temps prêtre et duumvir [1], organisa toutes sortes de spectacles où figurèrent jusqu'à 32 gladiateurs à cheval, dont 5 couples joutèrent sans relâche pendant 4 jours.

« Il bâtit aussi des thermes à l'usage du peuple de sa colonie et y affecta diverses fondations, outre l'or du service semestriel et la solde cumulée avec les intérêts, pour les entretenir à perpétuité.

« Titus Sennius fut l'ami et le client du légat impérial propréteur de la province Lyonnaise, Tibérius Claudius Paulinus, et, celui-ci étant devenu légat prétorien en Bretagne, Sollemnis lui fut adjoint près la 6e légion et en reçut, avec le salaire en or de cette milice, de nombreux cadeaux.

« Il fut aussi le client très-estimé d'Aedinius Julianus, légat impérial de la province Lyonnaise, qui fut ensuite préfet du prétoire, ainsi qu'il est énoncé dans la lettre ci-contre. Enfin il fut adjoint, dans la Numidie de Lambèse, à Marcus Valérius Florus, tribun militaire de la 3e légion Auguste, directeur des mines de fer.

« Les trois provinces de Gaule ont élevé ce monument au premier de la cité qui ait jamais obtenu cet honneur.

« Les décurions de la cité libre des Viducasses ont donné l'emplacement.

« La statue a été posée le 17 des kalendes de jan-

1. Magistrat municipal.

vier, sous le consulat de Pius et de Proculus (an 238).

Face latérale droite. — *Exemplaire d'une lettre de Claudius Paulinus, légat impérial propréteur de la province de Bretagne, à Sennius Sollemnis, de Tampium :*

« Quelle que soit l'étendue de tes mérites, comme je ne veux aujourd'hui t'offrir qu'un simple cadeau, je te prie de vouloir bien accepter de moi ces quelques objets, savoir :

Une chlamide de Canuse,
Une dalmatique de Laodicée,
Une fibule[1] d'or enrichie de pierreries,
Deux rachanæ [2],
Une tossia (?) de Bretagne,
Une peau de veau marin.

« Quant au brevet du service semestriel, je l'enverrai aussitôt que j'aurai un moment de loisir ; reçois, en attendant, le salaire de cette milice, c'est-à-dire 25 mille sesterces en or. Puissent les dieux et la sainte majesté impériale faire en sorte que tu obtiennes enfin une récompense plus digne des mérites de ton dévouement ! Amitié. »

Face latérale gauche. — *Exemplaire d'une lettre d'Aedinius Julianus, préfet du prétoire, à Badius Comnianus, procurateur et gouverneur intérimaire :*

« Aedinius Julianus à Badius Comnianus, salut.

« Dans la province Lyonnaise, où je remplissais les fonctions de magistrat à 5 faisceaux, je distinguai,

1. Agrafe.
2. Sorte de vêtement.

dans la foule des braves gens, ce Sollemnis, natif du pays des Viducasses et prêtre, qui me plut dès l'abord par le caractère sacré dont il est revêtu, par la gravité de son maintien et ses manières distinguées. A cela se joignit une circonstance particulière concernant Claudius Paulinus, mon prédécesseur. Il s'était vu attaqué dans l'*assemblée générale des Gaules* par certaines gens qui prétendaient n'avoir pas reçu de lui le traitement que comportait leur mérite et voulaient en faire l'objet d'une accusation contre lui, au nom de toute la province. Le cher Sollemnis ne craignit pas de s'élever contre leur prétention, en disant que ses concitoyens, quand ils l'élurent au nombre des députés, ne lui donnèrent aucun mandat pareil et qu'au contraire ils ne votèrent que des éloges. Le résultat de cette opposition fut de faire omber immédiatement l'accusation. Le temps, du reste, ne fit qu'accroître mon amitié et mon estime pour Sollemnis, qui, certain d'être honorablement accueilli, vint me voir à Rome. Lors de son départ, il me demanda une lettre de recommandation pour toi : je te prie donc d'avoir égard à ce qu'il désire, et tu feras justice. Etc. [1] »

1. Traduct. du général de Creully, *Travaux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typ. Paul Brodard et Cie.



